





12 13 14 15 16 17 18 19 20

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Femme Européenne

HISTOIRE DES FEMMES. DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS,

Avec des Anecdotes curieuses et des Détails très-intéressans, sur leur état civil et politique, chez tous les peuples barbares et civilisés, anciens et modernes.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par le C. CANTWELL.

Avec 4 gravures en taille douce.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS.

Chez BRIAND, Libraire, Quai des Augustins N°. 50.

1794.



HISTOIRE DES FEMMES.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

LES détails que j'ai donné dans le chapitre précédent sur la galanterie des anciens peuples du Nord, démontrent évidemment qu'ils étoient sortis de la profonde barbarie où sont encore plongées des nations qui ne consultent pour former les mariages, ni l'attachement ni l'inclination des parties contractantes. Ce n'est point, en général, un sentiment de préférence pour une femme qui décide un sauvage à l'épouser, c'est l'influence de l'usage et le desir de vivre plus commodément. Indifférent sur le choix, il laisse à ses parens le soin de le dicter, et ne connoit ni les peines ni les plaisirs de la galanterie (1). Mais cette

(1) On pourroit dire qu'à cet égard les souve-

Tome IV.

règle générale est sujette à des exceptions. Quelques peuples sauvages se conduisent par

rains et les grands des nations civilisées ressemblent parfaitement à des sauvages ; ils marient toujours leurs enfans sans égard pour leurs inclinations. Les époux futurs se voient ordinairement pour la première ou la seconde fois au moment de la cérémonie , et elle s'exécute quelquefois par procuration , sans qu'ils se soient jamais vus. On ne s'informe jamais si une princesse consomme ce sacrifice avec répugnance , ou si elle est encore maîtresse de son cœur ; et les princes ne sont pas traités avec plus d'indulgence. Comment peut - on raisonnablement exiger qu'ils aient des mœurs régulières et qu'ils pratiquent les vertus domestiques qui sont toutefois la base de toutes les vertus ? Si ceux qui déclament avec tant de véhémence contre les vices des princes et des grands , vouloient en chercher la source , ils la trouveroient dans les mœurs et les usages de leur siècle et de leur pays ; dans l'éducation qu'ils reçoivent ; dans l'intérêt que des hommes ambitieux ou corrompus ont à les tenir dans l'ignorance , afin de leur être nécessaires , et à attiser leurs passions pour profiter de leurs faiblesses. Cet examen , fait avec impartialité , démontreroit que chez les nations qu'on appelle civilisées , les princes les plus heureusement nés doivent presqu'inévitablement devenir vicieux , et que pour pouvoir résister à tous les efforts qu'on fait pour les détruire , il faut que leurs vertus soient plus qu'humaines. L'influence des

des maximes différentes ; et je vais informer en peu de mots mon lecteur du cours ordinaire de leur galanterie , ou de la méthode qu'ils suivent généralement pour faire leurs déclarations amoureuses.

Rien ne peut être plus simple et plus court que la demande et la réponse chez

mœurs sur toutes les vertus a plus d'étendue qu'on ne semble généralement le supposer ; et ce qui détruit les vertus domestiques éteint peu-à-peu tous les autres sentimens estimables. L'orgueil et l'avarice , qui forment les alliances parmi les grands , ont passé jusque dans les dernières classes , et il en est résulté une dépravation universelle. Il seroit à souhaiter que les femmes n'apportassent plus de dot : l'homme , qui ne seroit plus aveuglé par la seif de l'or , choisiroit une épouse qui pût lui plaire et avec laquelle il se proposeroit de vivre ; l'espoir de tout réparer par un mariage opulent n'encourageroit plus la débauche , la prodigalité et tous les désordres qui affligen et déshonorent la société. Les filles les plus susceptibles de devenir des mères de famille , intelligentes et estimables , ne seroient plus réduites au célibat et à lutter douloureusement contre l'impérieux instinct de la nature. Les femmes diminueroient de leur luxe ; elles seroient plus affectionnées à leur mari et à leurs devoirs , et la métamorphose d'un sexe opéreroit insensiblement de grands changemens chez l'autre.

quelques tribus des Indiens de l'Amérique. L'amant va trouver sa maîtresse , et lui demande , par signe seulement , la permission d'entrer dans sa hutte : quand il l'a obtenue , il entre , s'assied auprès d'elle et garde le silence le plus respectueux. Si la jeune fille garde aussi le silence , c'est un aveu tacite qu'elle consent à ses desirs , et ils vont coucher ensemble sans plus de cérémonie ; mais si elle offre au galant à boire ou à manger , cette politesse équivaut à un refus et est sans doute destinée à l'adoucir. Elle est toutefois obligée de lui faire compagnie jusqu'à la fin de son repas , après lequel l'amant rejeté se retire sans rompre le silence. Les Canadiens sont fort éloignés de mettre dans leurs amours la réserve et le mystère inventés par les nations civilisées : lorsque deux individus de sexes différens se rencontrent même pour la première fois , si l'homme trouve la fille à son gré , il lui fait clairement sa proposition , et elle répond oui ou non avec la même franchise. La réserve des femmes et la répugnance que dans les pays civilisés leur sexe semble avoir pour le mariage , ne sont point conformes aux loix de la nature. L'histoirc de tous les peuples

sauvages nous en offre la preuve évidente. Nous y voyons les femmes déclarer leurs sentimens avec ingénuité , et ne faire aucun scrupule de leur donner toute la publicité possible. Le contrat de mariage de Mahomet commence par ces mots : " attendu que „ Cadhija et Mahomet sont réciprocquément „ amoureux l'un de l'autre ". Dans le Bresil l'usage autorisoit autrefois l'homme qui avoit tué un ennemi à faire la cour à l'objet de son choix ; mais cet usage n'existe plus. C'est toujours aux parens qu'il s'adresse aujourd'hui ; dès que le galant a obtenu leur approbation , il court sans différer trouver sa belle et l'épouse de gré ou de force. Dans l'isle de Formose les peuples sont fort éloignés de la simplicité des Canadiens : l'homme qui oseroit faire une proposition de mariage à une fille , et la fille qui auroit l'indulgence d'y prêter l'oreille , leur paroîtroient d'une indécence impardonnable. Le galant est obligé de députer sa mère , sa sœur ou une parente , qui ont seules le privilège de faire l'amoureux compliment sans blesser la délicatesse de la modestie.

Ces coutumes différentes adoptées par des peuples sauvages , démontrent que dans l'état

primitif de la nature , les hommes varient tout autant dans leurs idées et dans leurs actions que les nations civilisées. Dans la baie de Massachusset les mariages de la dernière classe du peuple se font d'une manière fort singulière , qui paroît tirer son origine des usages de l'Amérique. Lorsqu'un homme a de l'inclination pour une fille , il va trouver ses parens , sans le consentement desquels on ne peut point contracter de mariage dans cette colonie , et il leur fait ses propositions : si elles sont acceptées , le galant va chez eux le même soir faire la cour à sa belle. Les parens de la fille vont se coucher à leur heure ordinaire et laissent ensemble les deux amans , qui ne tardent pas à en user de même , mais sans se déshabiller , afin de ne point blesser la décence. S'ils sont contens l'un de l'autre , on publie les bans et le mariage va de suite. Dans le cas contraire , le galant s'en va et ne reparoît plus , à moins que la fille ne soit enceinte ; alors il est obligé de l'épouser sous peine d'excommunication. Cet usage ressemble beaucoup à celui de quelques peuples sauvages , chez lesquels l'amant se glisse durant la nuit dans la hutte de sa maîtresse

et allume au feu une espèce d'allumette, avec laquelle il s'approche en silence du lit de sa future : si elle laisse brûler l'allumette, l'amant est refusé et il faut qu'il se retire ; mais si elle l'éteint, c'est une preuve qu'elle consent à ses désirs et qu'elle veut que l'affaire se passe dans l'obscurité : en conséquence il prend aussitôt place dans son lit.

Je ne quitterai point les colonies de l'Amérique sans rendre compte à mon lecteur d'un usage de la Pensilvanie, qui annonce que les femmes de ce pays respectent beaucoup moins la délicatesse que les sauvages dont nous venons de parler. Lorsqu'on oppose des obstacles aux désirs des deux amans, ils s'en vont ensemble sur le même cheval, la femme devant et l'homme en croupe. Ils se présentent ainsi devant le magistrat; la fille lui déclare qu'elle a enlevé son amant et qu'elle est résolue de l'épouser. D'après cet aveu public, le magistrat n'a pas le droit de refuser de les unir, et en conséquence il les marie.

On a observé depuis très-long-tems que rien ne rend autant que l'amour les hommes fertiles en inventions; et qu'en parcellles

circonstances les femmes l'emportent encore de beaucoup sur les hommes, par les promptes ressources de leur imagination. On assure que dans l'isle d'Amboyne, où les femmes sont surveillées très-exactement et n'ont point la ressource de savoir écrire, elles y suppléent par une infinité d'autres expédiens, au moyen desquels le beau sexe déclare aux galans ses plus secrètes pensées. L'arrangement d'une jatte de fruits ou d'une corbeille de fleurs sert souvent à donner un rendez-vous et à indiquer l'heure à celui qu'on veut y attirer. Les femmes parviennent à faire connoître par ces signes leur refus et leur approbation. Mais les femmes d'Amboyne ne sont pas les seules qui font usage de ces stratagèmes : celles d'Alger et de Tripoli n'ont pas moins d'adresse ; et lorsque quelqu'une de celles qui ont la liberté de se promener dans les jardins où l'on emploie constamment un grand nombre d'esclaves chrétiens en apperçoit un d'une figure avantageuse, elle l'instruit de ses dispositions amoureuses au moyen de ses pots de fleurs ou d'un bouquet qu'elle place d'une manière particulière. L'esclave répond dans le même langage, et la correspondance s'établit sans

le secours de l'écriture. Elles ont en outre des fleurs qui désignent l'espérance, le désespoir, le desir, l'occasion, etc.; et les lettres initiales du nom des fleurs servent aussi à composer un alphabet et à former des mots et des phrases en changeant successivement l'arrangement des pots.

Nous verrons dans le chapitre où je traite du contrat matrimonial, que la cérémonie du mariage consiste, dans quelques pays, à lier ensemble les vêtemens des deux époux, et cet emblème signifie qu'ils doivent être à l'avenir unis d'intérêt comme d'inclination. Les amans faisoient quelquefois allusion à cette cérémonie et déclaroient leur amour à celle qui en étoit l'objet, sans rompre le silence ou craindre d'allumer la plus scrupuleuse délicatesse. Lorsque trop de timidité les empêchoit de parler, ils saisissaient la première occasion de s'asseoir auprès de leur maîtresse et d'attacher sa robe à leur habit. Lorsqu'elle souffroit sans réclamation cette petite cérémonie et qu'elle ne se hâtoit point de délier sa robe, le soupirant pouvoit compter sur son approbation. Si elle la détachoit, il pouvoit encore essayer du même moyen dans une autre occasion; mais lors-

qu'elle coupeoit le nœud , le galant perdoit irrévocablement l'espérance.

Les deux derniers expédiens que je viens de citer ne se pratiquent que chez les orientaux et sont à-peu-près tout ce que nous avons pu recueillir sur la galanterie de cette vaste partie du globe. Elle ne peut pas à la vérité avoir beaucoup d'exercice dans un pays où les deux sexes n'ont point de communication l'un avec l'autre , où les maris achètent une femme de ses parens pour en faire son esclave et non pas sa compagne , et où la délicatesse de sentimens est trop universellement inconnue pour imaginer un prélude à la cérémonie du mariage.

Les Lapones , qui ne font aucune difficulté de boire jusqu'à s'éivrer toutes les fois qu'elles en trouvent l'occasion , croiroient manquer à la décence d'une manière impardonnable , si elles écoutoient avec complaisance la première déclaration de leur amant. Il est en conséquence obligé d'employer le ministère d'un courtier de mariage. Mais cet agent ne doit jamais se présenter les mains vides ; et de tous les présens , celui qui procure le plus infailliblement une réception favorable est un pot d'eau de vie.

Lorsqu'au moyen de cette liqueur il a obtenu la permission d'amener le galant, qui vient ordinairement chez sa maîtresse accompagné de son père ou d'un proche parent, on fait entrer le père et l'agent, mais le prétendu reste à la porte et ne doit entrer qu'après beaucoup de sollicitations. Dans cet intervalle on fait part de l'affaire aux parentes de la future, vis-à-vis desquelles on emploie l'irrésistible éloquence de l'eau de vie, et la passion du galant ne paroît vive et sincère qu'en proportion de la quantité de liqueur qu'il distribuè. Quand les têtes commencent à s'échauffer et que l'ivresse a banni toute réserve, on introduit le futur ; il fait ses compliments à la famille et se met à boire avec la compagnie. Mais on lui accorde rarement dans cette première entrevue le plaisir de voir sa maîtresse. Lorsqu'il a le bonheur de la rencontrer, il la salue et lui présente des peaux de rennes, qu'elle feint de refuser tandis que ses parens sont à portée de la voir ; mais elle fait ordinairement un signe au galant, qui sort aussitôt de la hutte ; elle ne tarde pas à le suivre et à déposer toute la réserve dont elle se paroît devant la compagnie. Son amant la presse

de combler ses désirs , et lorsqu'elle garde le silence , il tient lieu de consentement ; mais si elle jette dédaigneusement ses présens à terre , le mariage est rompu sans détour.

On observe assez généralement que les hommes apportent plus de répugnance et d'inquiétude que les femmes à la cérémonie de leur mariage ; et pour peu que le lecteur réfléchisse , les motifs de cette différence se présenteront d'eux-mêmes à son imagination. Il faut toutefois excepter les femmes du Groënland de cette règle générale. Lorsqu'un Groënlandais a fait un choix , il en avertit ses parens , qui vont trouver ceux de la fille , et ceux-ci chargent deux femmes de disposer la future à la cérémonie. Pour ménager sa délicatesse , les deux ambassadrices évitent de parler d'abord du sujet de leur mission ; elles s'étendent ordinairement sur les louanges de celui dont elles doivent plaire la cause , peignent en beau sa hutte ; ses meubles et toutes ses possessions ; elles ont sur-tout grand soin d'exagérer son adresse à prendre des veaux marins. La Groënlandaise est ordinairement ou feint d'être fort courroucée ; elle prend la fuite , va se cacher

et s'arrache les cheveux en signe de désolation. Les deux négociatrices , après avoir obtenu la permission de ses parens , courent chercher la fugitive et la traînent dans la hutte de son amant où elles la laissent. La nouvelle mariée reste durant plusieurs jours toute échevelée , sans permettre à son mari d'approcher d'elle et sans vouloir accepter aucune espèce de nourriture ; mais lorsque le mari s'aperçoit que les caresses et les instances ne peuvent pas la réduire , il emploie la force et souvent les coups pour la forcer à consommer le mariage. Il arrive quelquefois que quand les négociatrices viennent proposer un mariage à une Goënlanoise , elle tombe en foiblesse ou qu'elle court se cacher dans les montagnes désertes , où elle reste jusqu'à - ce que ses parens la découvrent et la ramènent de force , ou jusqu'à - ce que le froid et la faim la forcent de revenir volontairement. Mais lorsqu'avant son retour elle coupe ses cheveux , cette opération annonce qu'elle est irrévocablement résolue de renoncer pour toujours au mariage.

Cette violente répugnance des Groënlanoises pour le mariage , ne vient pas de la

nature, qui est par-tout à-peu-près la même. Elle est l'effet de la terreur que leur inspire l'esclavage des femmes mariées et plus encore la misère de leur veuvage. Dans leur pays les femmes sont obligées de faire toutes les œuvres serviles, et souvent exposées aux rigoureuses corrections d'un mari despotique; et quand elles ont perdu le mari dont la chasse et la pêche les faisoit subsister, elles languissent dans la plus affreuse misère, et périssent souvent d'inanition (1). Il en résulte que le mariage, qui dans certains pays procure aux femmes une vie plus libre et plus commode, les rend dans le Gioen-land les plus misérables de la race humaine. Ces circonstances expliquent suffisamment les motifs de leur antipathie.

(1) Si les veuves étoient réduites à l'abandon total, la nation ne pourroit pas subsister fort long-tems; car dans un pays sauvage, où les hommes vivent de la chasse, de la pêche et de la guerre, beaucoup de jeunes hommes doivent inévitablement perdre la vie. La plupart laissent sans doute après eux une jeune veuve et des enfans en bas âge; et si ce que l'auteur Anglois raconte étoit strictement vrai, tous ces enfans périrroient faute de subsistance.

En Espagne on disposoit autrefois des femmes sans aucun égard pour leur inclination ; mais à mesure que l'empire du bon sens s'est étendu, elles ont reclamé le privilège d'être consultées sur le choix du mari avec qui elles doivent passer leur vie. Cette innovation a paru fort ridicule aux pères et aux tuteurs. L'orgueil espagnol insistoit toujours à conserver le droit de décider despotiquement du sort de leurs filles. Ces vieillards inhumains employoient alternativement les duègnes, les verroux et la faim, et quelquefois les poignards et le poison. Mais comme la nature supporte impatiemment la tyrannie, les femmes sont enfin parvenues à faire entendre leurs justes réclamations. Le despotisme des pères et des tuteurs commence à décliner rapidement, et les galans, dont le succès ne dépendoit jadis que de l'orgueil ou de l'avarice des parens sont contraints de présenter ainsi leur hommage à la beauté. Mais comme les filles de distinction sortent très-rarement, comme elles ne reçoivent jamais la visite des hommes que de l'aveu de leur famille ou par le secours d'une duègne obligeante, les Espagnols ont inventé un expédient pour faire leurs déclarations amoureu-

ses. Le soupirant fabrique le mieux qu'il lui est possible un sonnet, dans lequel il explique la situation de son cœur et toutes les circonstances relatives à son amour , sans oublier de larder son récit de l'éloge exagéré du mérite et de la beauté de sa maîtresse. Muni de cette composition galante , il part à la brune et se rend sous les fenêtres de sa belle , où il passe la nuit entière à chanter ses couplets , en raclant du luth ou de la guitare , accompagné quelquefois d'une bande de musiciens. Plus la nuit est froide et plus elle est favorable à l'amant qui chante son douloureux martyre , parce que la dame évalue l'ardeur de son amant en proportion du mal-aise qu'elle lui fait supporter avec patience , et il arrive quelquefois qu'elle cède à un mouvement de compassion. Le chantre amoureux continue toutes les nuits ce galant exercice en poussant de profonds soupirs et jetant de tems en tems des regards douloureux sur la croisée de son inhumaine. Lorsqu'elle daigne se montrer un moment et lui faire la révérence , il se croit assez récompensé de ses peines ; mais si par hasard elle le gratifie d'un sourire , l'excès de la joie lui fait perdre l'esprit.

Dans la plupart des pays que nous avons précédemment parcourus l'amour est dépouillé de toute espèce de sentiment, mais les Espagnols donnent dans l'excès opposé. Un Espagnol ne parle, ne pense et ne rêve qu'à sa maîtresse. Lorsqu'il lui adresse la parole, c'est toujours avec l'air et le ton de la plus parfaite soumission. Lorsqu'il parle d'elle, c'est toujours dans le style hyperbolique des Orientaux, et il n'en approche jamais qu'avec la timidité respectueuse que pourroit inspirer la présence d'une divinité. Mais ce n'est point assez de son respect et des gardes qu'il monte patiemment sous ses fenêtres; comme la valeur a le don de séduire la beauté, il est toujours prêt, non pas seulement à combattre ses rivaux et tous les ennemis de sa maîtresse, mais à saisir toutes les occasions de signaler son courage, afin qu'elle le juge digne de la défendre ou de la protéger. Telle est l'origine des combats contre des taureaux, amusement barbare, fort à la mode en Espagne. Le beau sexe honore ce spectacle de sa présence, et contemple froidement les cavaliers qui irritent et combattent dans l'arène ces animaux formidables et furieux. Butter, cn

parlant de ces combats, a dit assez plaisamment :

“ Le héros qui veut faire accepter son hommage,
,, Doit réduire un troupeau de vaches au veuvage (1) ”.

Une partie des passions humaines sont alliées de si près les unes aux autres, que la transition en est presqu'imperceptible, et paroît aussi facile et aussi naturelle que d'autres, quand on est sur le seuil de la porte. Telle est l'amitié d'un homme pour une femme qu'on a nommée la sœur de l'amour. On pourroit ajouter que la compassion pour une jolie femme approche encore plus de la tendresse amoureuse. Convaincus des heureux effets que la compassion peut produire dans l'âme vive et sensible du beau sexe, les Espagnols, au lieu de chercher à séduire les femmes par une variété de plaisirs, comme le pratiquent d'autres nations, tâchent de se les attacher par le sentiment de la pitié, et emploient les expédiens dont je viens de rendre compte.

On pratiquoit encore à Madrid et dans

(1) —— He obtains the noblest spouse,
Who widows greatest herds of cows.

toute l'Espagne une méthode plus extraordinaire. Une confrérie qu'on nommoit des pénitens parcourroient processionnellement les rues de la ville , le vendredi saint de chaque année , suivis des ordres religieux , des cours de judicatures , de toutes les communautés des marchands , et quelquefois du roi et de toute sa cour. Les pénitens rangés à la file portoient un bonnet pointu en forme de pain de sucre , des gants , des souliers et des bas blancs , et des vestes dont les manches étoient retroussées avec des rubans de la couleur qu'ils savoient être la plus agréable à leurs maîtresses. Ils tenoient dans la main une discipline de cordes , au bout desquelles étoient attachées de petites boules de cire , garnies de morceaux de verre. Les pénitens se fustigeoient chemin faisant , et plus ils s'étrilloient avec violence , plus ils étoient assurés d'émouvoir la compassion de leurs maîtresses. Si par hasard il se trouvoit une jolie femme dans la rue , quelqu'un des pénitens se frappoit de manière à faire jaillir son sang sur elle , et cette galanterie ne manquoit jamais de lui valoir des remercimens. Lorsqu'un pénitent arrivoit en vue des fenêtres de sa maîtresse , il redoubloit son exer-

cice ; la belle , assise sur son balcon , contempoit avec complaisance une scène dégoûtante , dont elle rapportoit tout l'honneur à l'influence de ses charmes , et le galant manquoit rarement de recevoir quelque témoignage de sa reconnoissance.

Lady Montagne raconte une scène à-peu-près de la même espèce , dont elle fut témoin à Constantinople. " Le grand seigneur alloit en cérémonie prendre le commandement d'une armée ; l'arrière-garde étoit fermée par une troupe de volontaires qui venoient demander au sultan l'honorable permission de lui sacrifier leur vie. Ils étoient nuds jusqu'à la ceinture ; quelques-uns avoient les bras et d'autres le col percés de flèches qui pendoiient de la blessure , et le sang couloit sur leurs habits ; d'autres se tailladoient les bras avec de grands couteaux , et faisoient jaillir leur sang sur les spectateurs. On considère ici cette frénésie comme l'expression de leur zèle pour la gloire , et plusieurs personnes m'ont assuré qu'elle sert aussi au succès de leurs amours. Lorsqu'un de ces musulmans approche du balcon où sa maîtresse avec d'autres femmes toutes voilées attendent pour jouir de ce spectacle , il s'enfonce une

nouvelle fléche dans le bras , et la belle à qui cette galanterie s'adresse fait ordinairement un signe d'approbation , qui annonce qu'elle est disposée à lui en prouver sa reconnoissance.

On ne peut approuver des usages si barbares , et nous nous flattions qu'ils ont cessé de subsister. Mais les Ecossais en conservent un non moins ridicule et presqu'aussi dangereux. Toutes les beautés d'Edimbourg ont coutume de se rassembler à un concert qui s'exécute tous les ans le jour de Sainte-Cécile. Après le concert leurs adorateurs s'en vont ensemble dans une taverne , et celui qui avale le plus grand nombre de rasades à la santé de sa maîtresse , la *sauve* , c'est le terme technique ; et elle est reconnue pour la beauté par excellence jusqu'à la fin de l'année révolue. La belle dont le champion a l'estomach moins vaste , et ne peut pas y déposer la même quantité de liqueur est *damnée* , et exclue pour un an par les buveurs de son rang parmi les beautés en l'honneur desquelles il est permis de s'enivrer. Dans l'examen des principes généraux , on rencontre fréquemment des faits qui se contrarient. Les mâles qui veulent obtenir les

faveurs d'une femelle, tâchent ordinairement de se présenter de la manière qui leur est la plus avantageuse, et de ne montrer, pour ainsi dire, que le beau côté; mais les détails que je viens de donner sont des exceptions à cette règle générale. Ils viennent toutefois à l'appui d'une maxime dont tous les observateurs attentifs ont reconnu la vérité, que les actions des hommes sont plus généralement le produit de l'habitude et du hasard que le résultat de principes raisonnés et durables.

Parmi les expédiens adoptés par nos ancêtres, pour se faire aimer du beau sexe, le combat étoit le plus usité; et les motifs de cette préférence peuvent s'expliquer d'une manière assez raisonnable. Le galant victorieux de ses rivaux ou des ennemis flattoit la vanité de sa maîtresse, et lui inspiroit de la confiance en sa valeur. Mais je ne conçois pas quelle espèce de mérite on peut supposer à un homme, parce qu'il se fustige impitoyablement ou qu'il déchire ses membres. Cette frénésie est tout au plus l'indice de l'insensibilité des nerfs ou d'un cerveau dérangé; et le beau sexe ne doit se fier qu'avec beaucoup de circonspection

à ceux qui s'enivrent ou se font des blessures en l'honneur de leur maîtresse ; car on peut présumer qu'ils sont susceptibles de faire beaucoup d'autres extravagances.

Avant de quitter les Espagnols , nous leur devons la justice de dire , qu'à leurs antiques idées de galanterie romanesque ils joignent des sentimens d'honneur et de fidélité très-rares chez tous les autres peuples. En Italie , la manière de faire l'amour ressemble beaucoup , relativement aux sérénades , à celle qui est pratiquée par les Espagnols. Mais l'Italien ne s'en tient pas à chanter sous les fenêtres de sa maîtresse ; il bloque la porte de sa maison pour en fermer l'entrée à ses rivaux , et s'il obtient la main de sa belle , il la condamne à une prison perpétuelle. Dans le cas contraire , il devient le plus implacable de ses ennemis , et emploie souvent le poison pour se venger du succès de son rival. Les Italiens diffèrent , dit-on , de tous les autres peuples dans leur galanterie , en ce qu'ils prolongent volontairement le prélude du mariage , parce que malgré les peines et les inquiétudes qu'on éprouve en faisant l'amour , ils regardent ce tems comme le plus heureux de la vie.

Plusieurs philosophes ont prétendu expliquer les différentes dispositions des habitans de ce globe, par la différence des climats qu'ils habitent ; mais la France et l'Espagne sont limitrophes, et rien ne ressemble moins à un François qu'un Espagnol, particulièrement en affaire d'amour. Le soupirant françois a perpétuellement le sentiment à la bouche, et toutes ses actions annoncent qu'il n'a jamais effleuré son cœur. C'est dans son extérieur qu'il met toute sa confiance : il se pare, gesticule et danse pour plaire à sa maîtresse ; il aide à mettre son rouge et à placer ses mouches ; il l'accompagne par-tout, lui parle sans cesse, chante, siffle, et fait mille extravagances. Quelque soit son rang ou sa profession, il tâche de se couvrir d'un vernis de magnificence ; mais si tous ces expédiens manquent de succès ; s'il ne peut pas réussir à toucher le cœur de son inhumaine, cette disgrace ne l'afflige ni ne le mortifie en aucune manière. Il sourit dédaigneusement ; fait quelques exclamations, en haussant les épaules, et se venge par quelques couplets bien mordans, à près quoi, ne pouvant pas rester oisif, il va tranquillement

lement essayer ailleurs le succès de ses grâces et de ses minauderies.

En France, il n'est plus question, parmi les gens de qualité, du petit cours de galanterie qu'un amant faisoit autrefois auprès de sa maîtresse. Depuis l'époque de la proposition du mariage jusqu'à la signature du contrat, les parens, qui décident des alliances, en règlent les conditions, et les futurs époux se voient, le plus souvent, pour la seconde fois, à l'église où ils contractent leur engagement. Dans un pays où la complaisance et la politesse sont des qualités indispensables, il est assez extraordinaire qu'on n'accorde pas aux jeunes gens quelques semaines avant le mariage, pour faire connaissance, et juger réciproquement de leur caractère; mais les parens se gardent bien de souffrir un délai quand ils trouvent la convenance du rang et de la fortune, qui constituent l'unique objet de leurs considérations. Dans d'autres pays, un mariage contracté si légèrement, passeroit pour la plus déplorable des infortunes. En France on y fait à peine attention, parce qu'il n'est pas d'usage que les époux de qualité vivent ensemble. Si on rencontreroit deux fois de suite

un comte ou un marquis avec sa femme , il seroit persifflé et chansonné par tous les gens du bon ton , et deviendroit bientôt la fable de la cour et de la ville. Rien n'est plus commun à Paris que d'être reçu long-tems dans la société d'une femme sans avoir jamais rencontré son mari , et de vivre familièrement avec celui-ci sans avoir jamaisaperçu sa femme.

Ceux qui ont lu dans l'histoire que , de tems immémorial , des femmes ont gouverné les François , et les voyageurs qui ont été témoins des égards de cette nation pour le beau sexe , croiront peut-être difficilement ce que je viens de raconter ; mais j'observerai aux premiers , que les femmes qui gouvernoient la France , étoient la plupart des maîtresses du roi régnant , ou de ses ministres , instruites de bonne heure dans l'art de la séduction , et habiles à la pratiquer sur les hommes de tous les caractères. Je prie les autres de considérer que la déférence des François pour le beau sexe est moins l'effet du sentiment que de la mode et de l'habitude ; que les duels qui ont souvent en France des femmes pour objet , ne peuvent servir à prouver ni la tendresse ni l'es-

time des François pour le beau sexe; et qu'il n'est point question dans ces combats de défendre la vertu ou la réputation d'une femme; mais de se conformer à l'usage qu'on nomme assez mal à propos de la politesse, et au préjugé du faux honneur.

A l'époque où les mœurs introduites chez les François n'étoient pas encore tout-à-fait tombées en désuétude, où l'excès de la politesse n'avoit pas encore tout-à-fait détruit la candeur et la simplicité, et où la langue ne s'étoit pas encore fait une routine de contrarier les sentimens du cœur, la conduite de ce peuple, quoique mêlangée d'extravagances romanesques, n'étoit pas toutefois dépourvue de sentiment et de générosité. Sous la régence d'Anne d'Autriche, les amans employoient efficacement la valeur et la dévotion, pour gagner le cœur de leur maîtresse. Les vers ampoulés du duc le la Rochefoucault donnent une idée de la présomption des amans (1), et le

(1) Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,

J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

grand nombre de filles de distinction qui se firent carmelites, à la suite d'intrigues amoureuses, annoncent l'influence qu'avoit alors la dévotion ; mais lorsque la politesse n'eut plus de bornes, elle ne dissipâ pas seulement les idées romanesques, mais elle bannit aussi le sentiment et l'affection, et laissa les François tels qu'ils sont aujourd'hui, *des créatures artificielles*. Quoiqu'il en soit, toutes les nations de l'Europe ne s'empressent pas moins de copier à l'envi leurs coutumes et leurs manières, et les plus voisines de l'original seront probablement dans quelques siècles ce que les François sont aujourd'hui.

A mesure que les principes de la société se raffinent et que l'ambition, l'avarice et quelques autres passions viles s'emparent du cœur humain, elles en bannissent tous

To merit her heart, and to please her bright eyes,
J'have fought against kings and dare fight against the skies

Après sa rupture, avec madame Longueville, la
Rochefoucault parodia ainsi les deux vers précédens --.

Pour ce cœur inconstant, qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois ; j'en ai perdu les yeux.

les sentimens de la nature. Rien n'est sans contredit plus conforme au sentiment de la nature, que de consulter son inclination dans le choix de celui ou de celle avec qui on doit passer le reste de sa vie , et de laisser aux deux parties le choix d'accepter ou refuser un engagement qui les lie pour toujours. Toutes les nations civilisées commencent toutefois à méconnoître ce droit de la nature; et la dernière classe a seule conservé le privilège de faire un choix conforme à son inclination. A mesure que les hommes acquièrent des titres ou de l'opulence, ils renoncent aux droits de l'humanité, et sacrifient l'amour à l'avarice ou à la vanité.

Cette méthode est aujourd'hui fort commune en Angleterre, et la galanterie , ou du moins, celle qui résulte d'une inclination vertueuse et réciproque, n'est plus d'usage parmi les grands. Les parens se chargent, comme en France , d'arranger les mariages et d'en régler les conditions , avec le secours des hommes de loi qui , en stipulant pour une des deux parties , mettent en usage toutes les ruses de leur métier pour attraper l'autre. En descendant aux classes inférieures , où l'amour de la liberté existe encore , je pour-

tōis citer une infinité de différentes méthodes que les hommes emploient pour captiver les bonnes grâces de leurs maîtresses ; mais elles sont toutes parfaitement connues de mes lecteurs, et il suffira d'observer en général que tel est le pouvoir de l'amour ; qu'il parvient souvent à éclaircir un peu la taciturnité d'un Anglois, et que la présence de sa maîtresse lui donne quelquefois un vernis de vivacité et de gaieté fort opposé à son caractère ; tandis que dans d'autres circonstances, l'inquiétude du succès ajoute à sa morosité naturelle, et lui donne un air de mélancolie et d'embarras, qui l'expose à devenir la risée de ses connoissances, et contribue rarement à lui gagner le cœur de sa maîtresse. A l'exception de quelques singularités qui dépendent des mœurs, la galanterie des nations civilisées est à-peu-près la même par-tout. Les hommes cherchent à gagner le cœur de leur maîtresse par des assiduités et des complaisances, par les grâces de leur personne et par les agréments de leur esprit ; ils tâchent de lui persuader qu'ils sont en état de lui procurer une vie heureuse, et qu'ils en ont la volonté. Lorsqu'on est convenu de ces articles essentiels, l'anjant peut ordinaire-

meint compter sur le succès de ces espérances , à moins que l'intérêt ne fasse prétendre l'une ou l'autre des parties à des conditions déraisonnables ; et il arrive trop souvent que l'intérêt l'emporte sur toutes les autres considérations.

Autrefois les guerriers se battoient pour plaire à leur dame : les duels avoient souvent pour motif de décider entre deux amans lequel céderoit la place à l'autre. Les princes se disputoient le cœur d'une femme à la tête d'une armée , et sacrifioient des milliers de leurs sujets , pour une cause qui leur étoit fort étrangère. Les mœurs de ces tems étoient si extraordinaire s , que lorsqu'un souverain devenoit amoureux d'une princesse , au lieu de chercher les moyens de lui plaire ou de l'obtenir par des offres avantageuses , il en faisoit tout uniment la demande , en menaçant de mettre tout à feu et à sang dans son pays , si on avoit l'imprudence d'hésiter à le satisfaire. Les Espagnols , et les braves de quelqu'autres nations , inventèrent la chevalerie errante : ils passoient leur vie à voyager d'un royaume à un autre pour faire confesser à des gens

qui n'avoient jamais vu leur belle , qu'elle étoit le phénix de son sexe , et exterminer ceux qui avoient l'insolence d'en douter. Nous avons déjà vu que chez quelques peuples , on accordoit aux guerriers , reconnus pour les plus braves , le privilège de choisir une épouse parmi les filles les plus belles et les plus riches de leur pays ; et que chez d'autres , on vendoit la beauté à l'encan , à ceux qui en offroient le plus haut prix. L'histoire des anciens Saxons , qui habitoient la ville de Magdebourg , fait mention d'une institution plus singulière. On déposoit , à des époques fixes , les plus belles filles entre les mains des magistrats , avec une dot en argent comptant , et dans un combat public , on les distribuoit aux jeunes hommes qui avoient montré le plus d'adresse et de vigueur.

On trouvera peut-être étrange , au premier coup-d'œil , qu'un sexe , naturellement doux et sensible , ait presque toujours donné la préférence aux hommes qui montroient le plus de violence et de férocité dans des combats sanglans ; mais il faut considérer que dans les siècles de barbarie une fille , belle et riche , courroit le risque d'être la proie du premier aventurier hardi dont elle

excitoit le desir, ou dont elle tentoit l'avarice, et qu'elle ne pouvoit éviter ce danger qu'en se mettant sous la protection d'un guerrier dont on redoutoit la vengeance Il en résultoit naturellement que toutes les femmes desiroient un protecteur, et que dans un tems où la valeur passoit pour la vertu par excellence, les vices du héros, qui leur procuroit de la considération et de la sécurité, obtenoient facilement leur indulgence. Le courage et la force d'un guerrier ne servoient pas seulement à faire respecter sa femme, sa famille et ses possessions, ses qualités lui tenoient lieu de talens, de mérite et de vertu, et pouvoient le conduire aux honneurs et à la fortune.

Durant les derniers siècles qui précédèrent la renaissance des lettres, une féminité faisoit consister sa gloire à avoir pour champion déclaré un guerrier en réputation, et à être chantée par un célèbre troubadour. Celle qui avoit obtenu ces deux avantages étoit sûre d'exciter l'envie de son sexe, et l'admiration du nôtre. L'étiquette de ces tems ne l'obligeoit point de dissimuler sa préférence pour son champion ou pour son poëte; elle pouvoit témoigner ouvertement sa sa-

tisfaction des protestations de l'un et des louanges de l'autre , sans offenser la décence ou la délicatesse dont les loix modernes feroient considérer l'antique ingénuité comme une indiscretion inpardonnable. Les troubadours chantoient souvent les louanges du mérite et de la beauté , par attachement ou par estime , et plus souvent encore pour améliorer leur fortune. Ces poëtes de profession étoient nés , pour la plupart , dans l'indigence , ou y étoient réduits par leur prodigalité. Ils alloient de châteaux en châteaux faire la cour aux grands et à leur cuissine ; ils distibuoient leurs louanges en proportion de la réception , et calculoient beaucoup plus la bonne chère que le mérite ou la beauté de la princesse ou de la dame du château , dont ils faisoient un éloge presque toujours exagéré , lorsqu'aux agrémens de l'esprit ces troubadours joignoient les graces de la figure. A force d'assiduités , de complaisance et d'attentions , ils parvenoient quelquefois à obtenir des faveurs pour prix de leurs chansons ; et leur profession étoit si singulièrement honorée , qu'un mari qui découvroit la perfidie du rimailleur , qu'il aisoit subsister , réclamoit en vain le secours

de la justice , et ne pouvoit pas entreprendre de se la faire lui-même , sans courir risque d'exciter la fureur d'une populace qui avoit pour les troubadours une profonde et ridicule vénération.

Nous avons vu , dans le cours de cet ouvrage , que dans certains pays on vendoit les femmes dans les marchés publics ; que dans d'autres , les hommes s'en disputoient la possession les armes à la main , sous l'autorité des magistrats ; et que dans les vastes contrées de l'Orient , les hommes achètent une femme comme un cheval ou un autre animal domestique. Ce triste examen excite sans doute notre surprise et notre indignation. Nous ne pouvons pas , sans douleur , voir traiter avec tant d'ignominie des objets que la nature nous apprend à choisir ; et nous nous felicitons d'être nés dans des climats où notre sexe n'abuse pas si honteusement de sa force , pour violer les règles de la justice et les droits de l'humanité ; mais notre satisfaction n'est pas , peut-être à cet égard , aussi bien fondée que nous l'imaginons. Les contrats de mariages , que rédigent tous les jours l'avarice des parens et l'astuce des noirs suppôts de la justice ,

démontrent non-seulement que nous vendons les femmes , mais que nous nous vendons nous - même pour acquérir la possession de leur fortune. Cette honteuse vénalité des deux sexes est un symptôme effrayant , qui annonce la destruction prochaine du peuple chez lequel on l'aperçoit. Souvenons-nous que par-tout où les femmes sont tyrannisées par un despote , et par-tout où les hommes sont servilement asservis au sexe féminin , la ruine de l'état en est une suite inévitable.

C H A P I T R E X X V.

Du Mariage.

IL paroît que les réglemens relatifs au commerce des deux sexes , aux liens et aux obligations réciproques de leur union , sont l'effet de principes innés dans le cœur humain , ou que l'expérience a fait sentir universellement et très-anciennement qu'ils sont indispensables pour conserver la paix dans les sociétés , et encourager en même tems la propagation de notre espèce , puisqu'on les voit , sous une forme ou sous une autre , exister chez tous les peuples de l'univers . La nature s'est toutefois contentée de donner aux deux sexes les inclinations conformes à son plan général , et leur a laissé le soin et la liberté d'instituer les conditions et les cérémonies d'une union indispensable .

Les écrivains , qui ont laborieusement approfondi les mœurs et les usages des peuples qui ont très-anciennement habité notre globe , et les voyageurs qui de nos jours en ont parcouru les différentes parties , ont

indistinctement donné le nom de mariage à toutes les sociétés légales ou habituelles des deux sexes , dans tous les pays dont ils ont trouvé des traces dans l'histoire , ou qu'ils ont visite en personne ; et les lecteurs de nos contrées qui ne connoissent qu'une seule espèce de mariage , ont toujours attaché à cette dénomination l'idée qu'elle comporte dans leur pays. Le mariage est cependant si loin d'être une institution fixe et invariable , qu'il a éprouvé dans tous les pays une infinité de changemens. L'indissolubilité que nous y avons attachée le rend fort différent de ce qu'il étoit chez les anciens , et de ce qu'il est encore aujourd'hui dans différentes parties de l'univers.

Des anciens auteurs , très-estimés , prétendent que dans les siècles d'ignorance et de barbarie , plusieurs peuples n'avoient point de notion du mariage , et que le commerce des deux sexes n'étoit assujetti , parmi eux , à aucune espèce de règlement ou de restriction. Si ce fait est vrai , il prouve évidemment que dès les premiers pas que ces peuples firent hors de la barbarie , ils sentirent le besoin d'un pareil règlement , et qu'ils l'executèrent sur le meilleur plan que put

inventer leur étroite intelligence , et je ne crains point d'affirmer que faute d'un règlement de cette espèce , il n'y auroit point de sûreté pour l'individu ; que le cours ordinaire de la propagation seroit retardé , et que parmi les hommes on ne trouveroit universellement qu'anarchie et confusion.

Comme la conservation des individus et la propagation de l'espèce sont les deux grandes fins de notre existence , elles ont été intimément liées par la Providence à notre nature , et les hommes doivent s'être apperçus , très-promptement , que leur conservation seroit infiniment précaire , si les individus ne s'approprioient pas le produit de leur chasse et une étendue de terrain suffisante pour en tirer leurs moyens de subsistance. Et puisque les hommes ont découvert que la terre , lorsqu'elle écoit en commun , ne leur fournissoit pas aussi commodément ces moyens de subsistance , la même expérience doit leur avoir indiqué que la propagation seroit plus rapide , si les individus des deux sexes s'attachoient l'un à l'autre par quelqu'engagement durable , qui les empêchât de se considerer réciprocquement comme appartenant à toute l'espèce ; mais nous som-

mes réduits aux conjectures, relativement à la nature et à la forme de cet engagement. Les mœurs de ces tems font présumer qu'ils n'étoient accompagnés ni de pompe ni de cérémonies. Moïse dit, dans son histoire de la création, que notre première mère fut donnée pour épouse à Adam, sans cérémonie; et les circonstances n'en admettoient pas la possibilité. La cérémonie du mariage n'est qu'un engagement entre les parties contractantes d'être réciproquement fidèles l'une à l'autre, et cet engagement doit toujours s'exécuter devant des témoins que nos premiers pères ne pouvoient pas se procurer, puisqu'ils étoient les seuls de leur espèce. Cette circonstance cautionnoit assez parfaitement leur fidélité réciproque pour qu'ils fussent dispensés d'en faire le serment; à moins que nous ne supposions que ce serment pouvoit être nécessaire pour le tems où leurs enfans deviendroient nubiles; mais le sentiment de la nature a toujours suffi, si je ne me trompe, pour repousser les jouissances incestueuses.

Durant les premiers siècles de ce monde tout s'y faisoit avec la plus grande simplicité. Un homme marquoit avec une pierre

les limites du terrain qu'il avoit défriché pour son usage , et il s'approprioit une femme , c'est à dire qu'il la conduisoit dans son habitation et lui faisoit peut-être promettre d'être exclusivement à lui et de l'aider à élever les enfans qu'ils feroient ensemble . Tels furent originairement chez les anciens , ou au moins du temps des patriarches , les courtes formalités du mariage . Lamech , un des petits-fils d'Adam , s'appropria deux femmes . Abraham en choisit une , et les autres patriarches imitèrent son exemple . Durant un grand nombre de siècles les Israélites , et peut-être les hommes des autres nations , adoptèrent des épouses avec la même simplicité .

Mais il paroît qu'indépendamment de ces mariages d'adoption , le hasard en faisoit contracter d'une manière encore plus simple . Lorsqu'accidentellement un homme et une femme habitoient ensemble et qu'il en résultoit un enfant , un sentiment de tendresse naturelle les engageoit à ne point se quitter et à réunir leurs soins et leurs efforts pour conserver leurs enfans et leur procurer une subsistance . Cette sorte de mariage exista très-certainement chez les anciens , puisque les Romains en faisoient fréquemment usage ,

et que des hordes sauvages habitent encore ensemble de nos jours avec tout aussi peu de formalité. Chez les Romains un homme et une femme se réunissoient sans engagements ou conditions pour l'avenir, l'habitude leur faisoit un besoin de vivre ensemble et ils ne pouvoient plus se séparer. Telle fut originairement parmi eux la forme des mariages. Chez les Tartares Calmouks un jeune homme et une jeune fille se prennent pour mari et femme durant une année. Si, avant son expiration, la jeune fille devient mère, ils continuent à vivre ensemble. Dans le cas contraire ils se séparent ou essaient d'une seconde année (1). Dans l'isle d'Otaheite les deux sexes suivent sans restriction toutes les impulsions de la nature; mais lorsqu'une fille est enceinte, le père de l'enfant devient légalement son mari (2).

(1) Le mariage des Calmouks est sans contredit le plus conforme aux loix de la nature, puisque cette union ne peut avoir pour but que la propagation et la conservation de l'espèce. Le mariage n'est véritablement consummé et les conditions n'en sont remplis que quand il en est résulté un enfant.

(2) Cette méthode doit être sujette à beaucoup

Tels sont les mœurs et le mariage des peuples auxquels la culture et la politesse n'ont point appris à connoître et à prouver le mensonge et la fourberie. A mesure que la race humaine s'est multipliée, la fidélité conjugale a été exposée à plus de tentations. La méthode de conduire une femme chez soi et d'habiter quelque tems avec elle parut alors insuffisante pour s'en assurer la possession et prévenir les entreprises qu'on pourrait former sur sa personne ou sa propre inconstance. On inventa donc des cérémonies publiques et solennnelles, à-peu-près semblables à celles dont on faisoit usage pour

d'erreurs dans un pays où les femmes se livrent à leurs désirs avec tous les hommes qu'elles rencontrent. Leur bonne foi, dont M. Alexandre fait l'éloge aux dépens des nations civilisées, ne suffit point pour éviter qu'elles ne donnent quelquefois un enfant à celui qui n'est pas son père. Elles mettent si peu de conséquence, selon notre auteur anglois, aux actions qui nous paroissent indécentes, qu'elles ne s'en cachent pas plus que de boire et de manger. Dans un pays chaud, ces actions doivent être fréquentes; et il n'est pas probable qu'elles puissent toujours connoître à qui appartient l'enfant dont elles sont enceintes.

assurer les traités de paix ou la possession d'une propriété. Les différens peuples varierent beaucoup dans la manière de perpétuer le souvenir de ces convenans. Abraham présenta à Abimélech , roi des Philistins , des bœufs et des moutons , qu'il lui fit accepter devant des témoins comme un gage de la propriété du puits qu'il avoit creusé. Les Phéniciens élevoient une colonne ou amonceloient un tas de pierres en mémoire d'une convention publique ; et d'autres peuples adoptèrent cette méthode. Lorsque les Scythes contractoient une alliance , ils versoient du vin dans un vaisseau de terre et le méloient avec quelques gouttes du sang des parties contractantes . qui trempoient leur cimeterre , quelques flèches , une pique et un javelot dans la mixion. Après avoir fait beaucoup d'imprécations contre celui qui manqueroit à l'engagement , ceux qui l'avoient contracté buvoient une partie du mélange et les témoins buvoient le reste. Lorsque les anciens Arabes faisoient prêter serment , ils fendoient avec une pierre aiguë la peau de la main des deux parties , trempoient un petit morceau de leurs vêtemens dans le sang qui couloit de la plaie , en faisoient tomber quelques gout-

tes sur sept pierres placées entre les contractans ; et invoquoient en même tems Baéchus et Uranie. Lorsque les anciens Mèdes et les Lyciens contractoient des engagemens publics , ils se faisoient au bras une légère blessure ; et les deux parties sucoient réciprocquement le sang l'une de l'autre. Les Nasamônes , en s'engageant mutuellement leur foi , se présentoient une coupe de liqueur , et mettoient , au défaut de liqueur , de la poussière dans leur bouche. Dans leurs conventions publiques , les Grecs et les Rômains se prenoient la main et juroient par leurs dieux , par le tombeau de leurs ancêtres ou par quelqu'autre objet capable d'imprimer profondément le sentiment de la vénération. Telles furent dans les premiers tems les cérémonies des traités et des alliances ; et comme les mariages formoient une alliance , non-seulement entre les deux époux , mais entre tous ceux qui appartennoient aux deux familles , il est probable qu'on se servoit de quelques-unes de ces cérémonies pour rendre cet engagement respectable et solemnel.

Mais quoique l'engagement du mariage ait été non-seulement public , mais solemnelle.

ment confirmé par les cérémonies dont j'ai rendu compte, elles furent insuffisantes pour assurer la fidélité des femmes, et s'est peut-être ce qui donna lieu à la coutume d'acheter une épouse en donnant à ses parens une somme d'argent et quelques cadeaux à la mariée. Cette coutume paroît fort ancienne, car Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel; et Séchem offrit aux frères de Dinha d'acheter leur sœur au prix qu'ils jugeroient à propos de fixer. Les mariages de cette espèce augmentoient l'autorité du mari sur sa femme, et donnoient une plus grande sûreté de sa bonne conduite, parce qu'au moyen de l'achat elle devenoit son esclave, et que sur le plus foible soupçon, son mari pouvoit la renfermer ou la renvoyer s'il en étoit mécontent.

Quoique les cérémonies dont les anciens se servoient pour consacrer le mariage ne soient pas parfaitement connues, il paroît évident que le commerce des deux sexes fut réglé par des conventions, puisque toutes les anciennes traditions attribuent unanimément ces réglementz aux premiers souverains ou aux premiers législateurs. Mènes, qui fut, dit-on, le premier roi d'Egypte,

passé aussi pour avoir introduit chez les Egyptiens les premières loix relatives au mariage. Les Grecs font honneur de cette institution à Cecrops ; les Chinois à Fohi , leur premier souverain ; les Péruviens à Manco-Capac , et les juifs à Dieu lui-même. Il paroît que les réglemens du mariage ont été établis très-anciennement , et qu'à l'époque de son institution la plupart des peuples n'accordèrent à un homme qu'une seule femme. Jupiter n'avoit que sa Junon , Pluton sa Proserpine , et Oseris n'avoit qu'Isis. Les amours clandestins des dieux et des héros et la conduite de leurs femmes quand elles les découvrirent , indiquent assez clairement qu'un homme n'avoit droit légalement qu'au commerce d'une seule femme. Il paroît toutefois qu'il faut faire exception des juifs ; car dès le tems de notre premier père , Lamech , un de ses fils , donna l'exemple de la bigamie ; il fut suivi par les nations voisines , et peu-à-peu on vit la poligamie s'établir universellement.

Dès la plus haute antiquité les hommes avoient coutume de s'assembler et de célébrer les évènemens mémorables ou l'époque d'une acquisition précieuse , par des fêtes et

des réjouissances. Outre la valeur que l'amour assignoit à une femme , elle étoit encore une acquisition intéressante en qualité de servante. Comme épouse , elle offroit à son mari la perspective d'élever des enfans , de perpétuer son nom et de l'aider dans sa vieillesse. Ce dernier avantage avoit un grand prix chez les anciens des premiers siècles. Mais une épouse étoit encore précieuse à d'autres titres. Durant l'enfance de la société , presque toutes les familles faisoient la guerre à leurs voisins pour usurper ou pour défendre des propriétés ; et c'étoit au moyen des alliances que la plupart de ces familles se mettoient en état de résister à des ennemis plus puissans. On scelloit le plus souvent ces alliances par un mariage , considéré par conséquent comme une transaction très-importante , et célébré par des fêtes et des réjouissances dans lesquelles consistoit très-probablement toute la cérémonie qui lui donnoit de la publicité , et tenoit lieu des écrits qui assurent parmi nous les droits et les priviléges des parties. Laban rassembla ses amis et leur donna une fête matrimoniale , lorsqu'il trompa Jacob et substitua Lea à la belle Rachel.

Cette

Cette fête n'étant point citée comme une chose rare ou nouvelle, nous pouvons présumer qu'il étoit très-anciennement d'usage d'en donner en pareille occasion. Lorsque Samson épousa Dalila, la fête dura sept jours. Les Babyloniens prolongèrent considérablement la durée de ces fêtes, dont les frais ruinèrent plusieurs familles; et le gouvernement fut forcé de réprimer leur extravagance par des loix somptuaires. Chez les anciens Scandinaves, toutes les transactions publiques étoient suivies d'une fête; et les célébrations de mariage accompagnées d'orgies et de débauches nocturnes furent souvent la cause de querelles sanglantes et de violens désordres. Les Phrigiens faisoient de grandes réjouissances dans ces occasions. Du tems de Jésus-Christ, les Juifs célébroient des fêtes matrimoniales; et cette pratique subsiste encore chez toutes les nations, mais plus particulièrement chez celles qui n'ont pas substitué l'excès de la froide politesse à la franchise généreuse du vieux tems.

Dans les premiers siècles du monde, l'intérêt ou quelquefois l'inclination des parens qui avoient vécu amicalement avec leurs voisins, les disposoit à désirer une alliance

entre leurs enfans et ceux de leurs voisins ; pour resserrer l'union des familles ; et comme on formoit souvent ces projets à une époque où l'âge des enfans ne permettoit pas encore de les exécuter , on inventa une méthode d'assurer les alliances en fiançant les deux futurs époux. Cette méthode consistoit dans une convention du prix qu'on devoit payer aux parens de l'épouse , de l'époque du paiement et de celle où l'épouse seroit remise entre les mains de son mari. Les Talmudistes font mention de trois différentes manières de fiancer. La première , par un contrat écrit ; la seconde , par une convention verbale , accompagnée du don d'une pièce d'argent ; et la troisième , en réunissant dès l'instant même les deux parties dans la même maison où ils vivoient familièrement ensemble. Mais on ne peut pas considérer cette dernière comme des fiançailles ; c'étoit à proprement parler un mariage. On rédigeoit le contrat écrit dans la forme suivante. " Un tel jour de tel mois et de telle année , ** fils de ** , a dit à Mlle. fille de ** , tu seras mon épouse , conformément aux loix de Moïse et des Israélites ; et je te donnerai pour douaire et pour prix de ta virginité deux

sens suzins , comme notre loi l'ordonne. Et ladite D. a promis d'être son épouse aux susdites conditions , que ledit ** promet d'accomplir au jour du mariage , et aux- quelles ledit ** s'engage lui et tout ce qu'il possède , sans excepter le manteau dont il est couvert. Il s'engage à aimer , honorer , nourrir , habiller et protéger sa future épouse , et à remplir toutes les objections habituel- lement insérées dans les contrats de mariage en faveur des épouses des Israélites ,.

On prononçoit la convention verbale en présence d'un nombre suffisant de témoins , et l'homme disoit à la femme : " acceptez cet argent comme un gage de la promesse que je fais de vous prendre à telle époque pour mon épouse ,. Une fille ainsi fiancée ou vendue étoit considérée par la loi comme véritablement mariée et assujettie à toutes les obligations du mariage ; elle jouissoit en conséquence des mêmes droits et priviléges que si elle eût habité avec son mari.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

JUSQU'ICI nos observations sur l'origine et les progrès des conventions matrimoniales ont été ou générales ou renfermées dans un laps de tems enveloppé des ténèbres de la plus haute antiquité. J'essaierai maintenant d'en suivre les cérémonies et les usages dans des tems moins obscurs , et des faits consignés dans l'histoire me dispenseront d'y compléter par des conjectures et des probabilités.

Quoiqu'il soit très-probable , comme je l'ai précédemment observé , qu'antérieurement à la loi de Moïse les cérémonies nuptiales des Juifs ne consistoient que dans l'envoi de quelques présens , et dans la célébration d'une fête qui donnoit de la publicité à cette transaction , les rabbins , toujours fertiles en inventions , assurent le contraire. " Il étoit déjà d'usage , disent-ils , que les parens où les familles des futurs époux régllassent entr'eux les conditions du mariage , après quoi on présentoit le jeune homme à celle qu'il

devoit épouser. Les deux familles se faisoient réciprocement des présens, elles signoient le contrat en présence de témoins; la mariée demeuroit encore quelques jours avec ses parens, et on la conduisoit ensuite le soir à l'habitation de son mari au son des instru-mens, en chantant et formant des danses autour d'elle,. Telles étoient, disent les rabbins, les cérémonies du mariage avant Moïse; parcourons à présent celles dont ils prétendent que Moïse fut l'instituteur.

Lorsque le jour fixé pour la célébration du mariage arrivoit, c'étoit ordinairement un vendredi pour les vierges et un jeudi pour les veuves; on lisoit le contrat en présence de dix témoins, tous d'âge compétent et de condition libre, qui étoient obligés de le signer. La mariée, qui avoit soin de prendre un bain la veille, paroissoit dans toute sa magnificence, mais couverte d'un voile à l'imitation de Rebecca, qui étoit voilée quand elle alla trouver Isaac. Alors ses parens la présentoient à son futur, en lui disant: "recevez-la conformément à la loi de Moïse; et il répondroit: je la reçois conformément à cette loi,. Les parens et les témoins prononçoient quelques bénédictions sur les

nouveaux conjoints (1). Et il étoit d'usage que les vierges chantassent une chanson matrimoniale. Cette cérémonie terminée, on présentoit à la compagnie un repas, aussi magnifique que les moyens des nouveaux époux pouvoient le permettre, et en sortant de table on commençoit à danser, les hommes autour de la mariée et les femmes autour de son mari. Les rabins assurent que cette danse étoit d'institution divine. On conduisoit ensuite l'épousée au lit nuptial, et on la laissoit seule avec son mari. La compagnie retournoit rire, boire et danser; et on ajoute que la fête duroit trois jours,

(1) Les bénédictons et les prières étoient ordinairement dans le style suivant. " Béni soit le maître du ciel et de la terre , qui a créé l'hemme à son image , et lui a donné une femme pour être sa compagne ! Béni soit le seigneur qui a rempli de joie la ville de Sion par la multiplication de ses enfans ! Béni soit le seigneur qui verse la joie sur le nouvel époux et sur sa nouvelle épouse ; qui leur a commandé l'amour , la joie , la tendresse , la paix et l'affection mutuelle. Veuillez , seigneur , bénir non-seulement ce jeune couple , mais Juda et Jérusalem. Inspirez-leur des chants de joie et des louanges pour la joie que vous leur avez procurée en leur donnant une multitude d'enfans des deux sexes , .

si c'étoit pour une veuve , et sept jours si c'étoit pour une vierge. Cette loi , ajoutent les rabins , étoit si indispensable , que lorsqu'un homme épousoit plusieurs femmes en un jour , il étoit obligé de célébrer une fête de sept jours pour chacune d'elles , successivement dans l'ordre où il les avoit épousées.

Dans des tems moins reculés que ceux dont nous parlons , les rabins prétendent que les cérémonies du mariage éprouvèrent des changemens considérables. Les plus proches parens des deux nouveaux époux les conduisoient à la maison où devoit être célébré le mariage. Il falloit qu'il y eût au moins dix témoins , en présence desquels on ratifiait le contrat conventionnel ; et le mari parloit ainsi à son épouse : " Sois ma femme conformément à la loi de Moïse , et je t'honoreraï conformément à la parole du seigneur ; et je te nourrirai et gouvernerai selon l'usage de ceux qui honorent et gouvernent fidèlement leur épouse. Je te donne cinquante shekels pour prix de ta virginité , , , A la naissance d'un fils , son père plantoit un cèdre , et à la naissance d'une fille il plantoit un pin. Ces arbres servoient à construire le lit nuptial , lorsqu'on marioit les

enfans à la naissance desquels on les avoit plantés.

Après avoir donné à mon lecteur une idée des cérémonies matrimoniales des Juifs, je vais lui faire passer en revue les autres peuples de l'antiquité. Les Egyptiens en attribuoient l'institution à Ménès leur premier souverain. On ne peut pas douter que le mariage n'ait été établi très-anciennement chez une nation qui saisissoit toujours la première les moyens de perfectionner la société. Mais quoique nous ayons quelques lumières sur les liens et les obligations du mariage parmi les Egyptiens, nous ignorons la méthode dont ils faisoient usage pour contracter cet engagement. L'histoire des Philistins, des Cananéens, des Carthaginois et de plusieurs autres peuples, est enveloppée à cet égard dans la même obscurité. On peut toutefois présumer que les Philistins n'avoient que des notions très-imparfaites sur les obligations du mariage, puisque durant l'absence de Samson, son beau-père donna Dalila son épouse en mariage à un autre.

Il paroît que les anciens Assyriens donnaient aux affaires du mariage une forme plus régulière et plus stable que toutes les nations

contemporaines. Ils rassembloient une fois par année toutes les filles nubiles, et un crieur public les mettoit à l'encañ l'une après l'autre; la concurrence des hommes opulens portoit le prix des belles filles à une somme considérable. Cet argent, déposé dans une caisse publique, servoit à faire des dots pour les filles que la nature avoit traitées moins libéralement, et dont personne n'aurroit voulu se charger, si on n'y eût pas joint une récompense. Lorsque la vente des belles filles étoit terminée, on passoit aux autres, et le crieur annonçoit avec chacune d'elles une somme proportionnée, c'est-à-dire, que plus la file étoit laide, plus la dot étoit forte. Lorsqu'il se présentoit un acquéreur, le crieur public annonçoit qu'un tel offroit de prendre cette fille avec la somme de si personne ne vouloit s'en charger à meilleur marché, et il l'adjugeoit à celui qui exigeoit la plus petite somme d'argent, lorsque personne ne sembloit plus vouloir la mettre au rabais. Après la cloture de la vente, on ne livroit point les belles filles à leurs acheteurs avant qu'ils eussent compté leur argent et donné des cautions suffisantes de leur mariage futur avec elles. Ceux qui

avoient consenti à se charger des laides, étoient aussi fort exacts à se faire payer, avant de les enimener, la dot convenue. Cette vente attiroit probablement de fort loin une multitude d'hommes au détriment peut-être du commerce et de l'agriculture, et il est probable que les étrangers ne donnoient pas des sûretés suffisantes, ou n'étoient pas exacts à remplir les clauses de leur marché; car on fit une loi qui défendoit aux habitans de différens districts de se marier ensemble, et aux maris de maltriter leurs femmes. Cette ordonnance vague démontre que relativement à la législation, les lumières de ce peuple étoient très-imparfaites.

L'histoire ne dit point en quoi consistoit la cérémonie du mariage, qui étoit une des conditions de la vente publique; mais si nous en jugeons par les usages de ces tems et des nations voisines, cette cérémonie devoit se borner au transport de ces femmes dans la maison de celui qui les avoit achetées. Il assembloit ses amis, leur donnoit un repas, et les prenoit à témoin qu'il avoit exécuté les conditions de son marché. Quelqu'imparfaits que ces détails sur le mariage des Assyriens puissent paroître, ils ne

laissent pas de démontrer avec évidence que ces peuples y donnoient une sérieuse attention. Mais une autre circonstance nous en fournit une preuve encore plus convaincante. Les Assyriens instituèrent une cour ou un tribunal destiné uniquement à régler les mariages et à en faire observer les conditions. L'histoire ne nous apprend point quelle étoit la teneur de ses loix ni comment les magistrats en assuroient l'exécution ; mais l'institution d'un tribunal, exclusivement occupé des affaires matrimoniales, fait présumer que les réglemens étoient compliqués et en grand nombre.

En parcourant les autres nations contemporaines, on ne trouve jusqu'au tems des Grecs rien de relatif aux cérémonies du mariage ; et ce silence général peut faire raisonnablement supposer que la plupart des peuples ne connoissoient point d'autre méthode que celle d'emmener chez eux leurs épouses, et de donner une fête à l'époque de leur réception. Les détails circonstanciés des cérémonies de Darius, de Cyrus et de plusieurs autres viennent à l'appui de cette opinion. L'histoire fait mention de leurs mariages, de leurs époques et des femmes qu'ils

épousèrent ; mais ne dit pas un mot des formalités , et les historiens en auroient probablement parlé , si ces mariages avoient occasionné des fêtes publiques (1).

Quoique Cécrops , le premier roi de la Grèce , ait été , dit-on , le contemporain de Moïse et l'instituteur du mariage dans ses états , il paroît que durant tout le cours des tems héroïques , c'est-à-dire plusieurs siècles après Moïse , ces peuples étoient si barbares , qu'on ne peut pas supposer qu'ils aient perfectionné les loix ou les cérémonies de

(1) La plupart des historiens se croient malheureusement dispensés des détails connus généralement de leurs contemporains ; mais comme ils ont tous l'ambition d'instruire la postérité , ils devroient considérer que ce qui paroît inutile ou peut-être fastidieux à la génération présente , pourra devenir très-intéressant dans quelques siècles , quand les mœurs , les coutumes et les usages seront changés. Cette négligence jette , relativement à un grand nombre d'objets , beaucoup d'incertitude et d'obscurité dans les anciennes histoires. La plus complète à cet égard , comme à beaucoup d'autres , est la nouvelle histoire d'Angleterre du docteur Henri , dont M. Boulard , notaire à Paris , qui sait allier l'étude des loix à celle des belles lettres et de la philosophie , a donné une excellente traduction.

cette institution. On ignore si Cécrops ordonna aux Grecs de suivre, relativement au mariage, la coutume des Egyptiens, ou s'il inventa des cérémonies nouvelles. L'histoire nous apprend toutefois que dès les tems héroïques, les mariages étoient toujours suivis d'une fête où les époux rassembloient leurs parens et leurs voisins, qui, en mémoire des tems où leurs ancêtres ne subsistaient que des fruits que la terre produisoit sans culture, présentoient aux nouveaux mariés une corbeille de glands mêlés avec du pain. Ce fut peut-être par une imitation de cette coutume antique que les Romains répandoient des noisettes lorsqu'ils célébroient un mariage. Chez les Grecs, comme chez tous les peuples imparfaitement civilisés, ces cérémonies étoient toujours accompagnées de festins et de réjouissances. C'est au moins ce que sembent annoncer les noces de Pirithoüs, où Thésée, qu'il avoit invité, l'aida à se venger des Centaures, qui, étant échauffés de vin, entreprirent de faire violence aux femmes de la noce; et l'histoire d'Atys, fils de Cybèle, qui étant au moment d'épouser la fille de Midas, en fut empêché par la déesse sa mère, qui jeta un

vertige de fureur sur tous ceux qui assistoient à la cérémonie de son mariage. Quelques auteurs prétendent que Cécrops introduisit entre les parties contractantes l'usage de se faire des dons mutuels; mais comme cette circonstance et presque toutes celles qui concernent les cérémonies des mariages durant les siècles héroïques ne sont que des conjectures, je passerai à des tems où l'histoire des Grecs, dépouillée d'une partie de ses fables et de son obscurité, commence à devenir un peu moins incertaine.

Dès que les deux familles avoient accordé leur consentement, on fiançoit ordinairement les époux futurs. Je vous donne ma fille, disoit son père au jeune homme, afin que vous en ayez des enfans légitimes. Après quoi les deux parties s'engageoient mutuellement leur foi par un baiser, ou en se serrant la main droite, comme les Grecs avoient coutume de le faire dans toutes les occasions où ils contractoient publiquement un engagement. Les Thébains se faisoient le serment de fidélité devant la statue d'Iolaüs, que l'on considéroit comme le protecteur des amans depuis qu'il avoit été déifié. C'étoit l'usage à Athènes que les

vierges , lorsqu'elles devenoient nubiles , présentassent à Diane une corbeille de petites curiosités pour en obtenir la permission de se marier. On croyoit que cette déesse , patronne de la chasteté , honoroit les vierges d'une protection particulière. Avant leur mariage , les filles alloient à Brauzon , village des environs d'Athènes , se présenter devant la statue de Diane pour lui demander pardon du dessein qu'elles avoient formé de renoncer à la virginité. Chez les Béotiens et les Locriens , les deux sexes offroient avant leurs noces un sacrifice à Euclie ou Diane pour éviter que la déesse ne les punit d'avoir changé d'état. Le sacrifice consistoit en pains ou gâteaux consacrés : on immoloit aussi des animaux sur ses autels. Les autres divinités et particulièrement Jupiter , Junon , Minerve et Vénus , la déesse de l'amour , recevoient leur part de ces sacrifices. On invoquoit la dernière avec beaucoup de ferveur. Les Lacédémoniens avoient une statue de cette déesse , à laquelle il étoit d'usage que toutes les mères offrissent un sacrifice lorsqu'elles marioient leurs filles. Le grand nombre de divinités des deux sexes que les Grecs invoquoient dans les affaires

d'amour multiplioit fastidieusement les sacrifices qui s'étendoient jusqu'aux Parques ; mais c'étoit aux Graces qu'on les prodiguoit avec plus de libéralité.

On célébroit ordinairement ces cérémonies dans la journée qui précédent celle du mariage. Les futurs époux coupoient des petites touffes de leurs cheveux et les présentoit aux divinités auxqu'elles ils croyoient devoir plus de confiance ou de reconnoissance.

Mais indépendamment de ces oblations préparatoires , on immoloit au moment de la célébration des victimes dont on arrachoit le fiel qu'on jetoit derrière l'autel , pour annoncer que les parties contractantes ne devoient point en avoir après leur union. On examinoit ensuite avec attention les entrailles des victimes , et si les devins appercevoient quelqu'augure sinistre , on retardoit la cérémonie ou on rompoit absolument le mariage. On cessoit même la célébration quoiqu'avancée , lorsque quelque fâcheux présage sembloit annoncer que les dieux ne l'approuvoient pas. Au mariage de Clitophon et de Celligone , un aigle enleva de l'autel un morceau de la victimie , et tous

les assistants frappés de terreur prirent la fuite dans la plus grande consternation. Les présages heureux donnoient occasion à des transports de joie; et rien n'étoit considéré comme un augure aussi favorable que l'apparition de deux tourterelles. Ces oiseaux passoient pour le symbole de l'amour et de la fidélité conjugale. Lorsqu'on n'en appercevoit qu'une, on jugeoit que le mariage seroit malheureux et que les époux renonceroient à vivre ensemble. Je ne puis pas me défendre d'observer ici à combien d'inquiétudes et de vaines terreurs la superstition expose ceux qui ont le malheur de s'y livrer, et la facilité qu'ont leurs ennemis d'abuser de cette manie. Les Grecs étoient souvent la dupe de ces sortes de supercheries. Ceux qui vouloient mettre obstacle à un mariage ou affliger les deux parties qui le contractoient, portoient, dit-on, une tourterelle dans leur poche, et la lâchoient au moment de la cérémonie. Mais on peut présumer aussi que ceux qui vouloient du bien aux futurs époux se munissoient de deux de ces oiseaux, dont le vol à l'instant de la célébration répandoit la joie dans l'ame des nouveaux mariés et de tous les spectateurs.

Il étoit d'usage que les mariés fussent vêtus richement et décorés de guirlandes de fleurs. On distribuoit à la compagnie une grande quantité de gâteaux faits avec de la *sesame* (1). On ornoit aussi de guirlandes la maison du marié ; on pendoit un pilon à sa porte , une fille portoit un crible , et la mariée portoit elle-même un pot de terre rempli d'orge. Toutes ces choses étoient autant d'emblèmes de ses futures occupations. On la conduisoit le soir à sa nouvelle habitation dans un char , où elle étoit assise entre son mari et un de ses parens. Des esclaves marchoient devant avec des torches allumées , et une troupe de chanteurs et de danseurs précédent immédiatement le reste de la cavalcade. Dès que la mariée étoit descendue du char , on en brûloit l'essieu pour annoncer qu'elle n'avoit plus la liberté de s'en retourner. Lorsque les époux entroient dans la maison , on répandoit sur leurs têtes des figues et d'autres fruits , pour signifier l'abondance ; et les deux familles alloient ensuite partager le festin qu'on leur avoit préparé. Durant la fête on invoquoit les

(1) Espèce de blé particulier.

divinités tutélaires du mariage , et on les honoroit par des chants et par des danses. Les anciens auteurs Grecs assurent que toutes ces cérémonies ne tendoient qu'à donner de la publicité au mariage.

Lorsque les mariés se retiroient dans leur chambre , les danses cessoient. Le père de la mariée lui lavoit d'abord les pieds avec de l'eau de la fontaine de Callirhoé , à laquelle la superstition attribuoit quelques vertus secrètes. Cette cérémonie terminée , on conduisoit l'épouse au lit nuptial avec un nombre de torches allumées proportionné à son rang. Sa mère attachoit son ruban de tête autour d'une de ces torches , et jouissoit aussi du droit exclusif de les allumer. Les matrones de la Grèce étoient , dit-on , fort jalouses de ce privilège. Les parents se retiroient alors , et les jeunes mariés restoient seuls dans la chambre nuptiale. Les loix d'Athènes les obligeoient à manger un coing , après quoi le marié déshabilloit son épouse. Les jeunes gens des deux sexes chantoient des épithalamies à la porte de la chambre , et les hommes faisoient grand bruit , afin qu'on n'entendit point ce qui se passoit au-dedans. La compagnie se reti-

roit enfin, et revenoit dans la matinée suivante saluer les deux époux et chanter encore des épithalamies à leur porte (1).

A la suite de ces cérémonies, la mariée présentoit un habillement à son mari, et les parens leur faisoient cadeau des ustenciles de ménage dont on se servoit alors. Une troupe de femmes les portoient en cérémonie à leur habitation. Ces femmes étoient précédées d'un jeune garçon vêtu de blanc, qui portoit à la main une torche allumée, et entre lui et les femmes on portoit une corbeille de fleurs, conformément à l'usage des Grecs dans toutes leurs processions.

Telles étoient chez les Grecs les principales cérémonies du mariage. Différens auteurs en citent une infinité d'autres ; mais le détail en seroit trop long ; et comme elles n'offrent rien de fort intéressant, je les passerai sous silence.

A Sparte, on célébroit les mariages d'une

(1) Les épithalamies étoient des chansons nuptiales qui contenoient l'éloge des deux époux. On leur souhaitoit toutes les sortes de bonheur, et particulièrement une postérité nombreuse.

manière fort différente. Lorsque la femme chargée des propositions avoit arrangé les préliminaires , elle rasoit la future ; et après lui avoir fait prendre des habits d'homme , elle la laissoit seule assise sur un matelas. Le futur se glissoit secrètement dans la chambre , restoit très-peu de tems auprès de son épouse , et sortoit aussi mystérieusement qu'il étoit entré. Ce n'étoit pas seulement pour cette fois qu'il falloit jouir secrètement de la compagnie de sa femme , les loix de la république en faisoient une nécessité aux époux durant toute leur vie.

C'est une vérité démontrée par-tout par l'expérience , qu'un peu d'éloignement entretient l'amitié ; et la raison en est bien simple. Personne n'est exempt de foiblesse , et chacun ici bas a son coin de folie , qu'on peut dissimuler à ceux qu'on voit passagèrement , mais qui n'échappe point à l'attention des spectateurs dont on est continuellement environné. Il est impossible de se contraindre sans cesse ; et deux époux qui vivent toujours ensemble ont bientôt découvert ce qu'ils auroient mutuellement intérêt de se cacher. L'indifférence succède à l'amour , et le mépris succède souvent à l'indifférence.

Il paroît que le législateur des Lacédémoniens avoit prévu cet effet de la nature. Persuadé qu'une intimité trop fréquente devoit user l'amour conjugal comme tous les autres attachemens, il prit ses précautions pour que deux époux n'eussent pas le loisir d'examiner mutuellement leur foiblesse, et conserva par ce moyen le sentiment de l'amitié et celui de l'amour.

Il y avoit chez les Romains trois espèces de mariage que l'on contractoit différemment; la *conferration*, la *coenction* et *le service*. On appeloit conferration la manière dont on marioit les pontifes et les prêtres; c'étoit toujours un prêtre qui célébroit cette cérémonie. Et j'invite le lecteur à observer que dans les mariages des pontifes de l'ancienne Rome, long-tems avant la naissance du Christ, on découvre la première trace de cette cérémonie célébrée par des prêtres. Elle consistoit à faire manger aux nouveaux époux un gâteau fait avec de l'eau, du sel et du froment, dont on offroit une partie avec quelques autres sacrifices aux dieux tutélaires des mariages.

Les futurs époux célébroient eux-mêmes la seconde espèce de mariage, nommé

l'emption, en s'engageant leur foi réciproquement, et par le don mutuel d'une pièce de monnoie. Cette manière de marier étoit la plus usitée parmi les Romains, et elle continua à l'être même après l'établissement du christianisme. Lorsqu'on eut introduit la coutume de constater par un écrit les mariages et d'accorder une dot à la mariée, on nomma ces registres *tabulae dotalis*, ou registres des dotes. Telle est probablement l'origine des mots consacrés parmi nous dans la cérémonie nuptiale : *je vous doue*.

La troisième sorte de mariage, appelé service, étoit le résultat du hasard. Lorsque du commerce passager de deux individus de différens sexes il résultoit un enfant, et que ces deux individus prenoient la résolution de vivre ensemble, leur consentement mutuel légitimoit le mariage et les enfans. On voit encore aujourd'hui à-peu-près la même coutume en Ecosse, où un homme qui épouse une femme, même au lit de la mort, légitime sans autre formalité, tous les enfans qu'il a eu de cette femme avant son mariage, héritent des biens et des titres de leur père. La même loi sub-

siste en Hollande et dans quelques parties de l'Allemagne , avec cette différence seulement , qu'on exige que tous les enfans soient présens à la célébration du mariage.

Dès qu'on étoit convenu d'un mariage par coemption ou conferration , on consultoit les augures , afin qu'ils déclarassent la volonté des dieux et indiquassent un jour favorable pour la célébration. Lorsqu'on avoit dressé et signé le contrat , les parens y appossoient leur cachet. On déposoit la dot de la fille entre les mains d'un des augures , et son futur lui envoyoit un anneau de fer. Le jour de la célébration , il étoit d'usage lorsqu'on coeffoit la mariée de lui partager avec la pointe d'une lance les cheveux en six tresses à la manière des vestales , pour l'avertir qu'elle devoit toujours être vestale pour tout autre que son mari. On lui posoit sur la tête une couronne de verveine , mêlée de quelques autres herbes qu'elle avoit cueillies elle-même. Par-dessus la couronne elle portoit quelquefois un voile , et chaussoit des souliers de même couleur montés sur de très - hauts talons. Dans l'ancienne Rome les deux époux mettoient sur leur col , au moment de la célébration ,

bration ; un joug nommé *conjugium* , d'où nous avons tiré le mot *conjugal* ; et on n'a point encore inventé depuis un emblème aussi parfait de l'état du mariage. Il étoit aussi d'usage que les jeunes filles feignis- sent dans cette occasion de la répugnance à sacrifier leur virginité, et fissent difficulté de quitter les bras de leur mère. Des petits garçons , au nombre de cinq , après avoir été lavés et parfumés , portoient chacun une torche allumée en l'honneur des cinq divinités du mariage , Jupiter , Junon , Venus , Diane et la déesse de la persuasion. Deux enfans conduisoient la mariée à la maison de son époux ; et l'on portoit derrière elle une quenouille , un fuseau , et un coffre qui renfermoit sa toilette. Lorsqu'elle arrivoit à la porte , qu'elle trouvoit ornée de guirlandes , de fleurs et de verdure , on lui présentoit du feu et de l'eau , et on lui demandoit en même tems son nom. A cette question , la mariée répondroit *caïa* , c'est-à-dire qu'elle promettoit d'imiter la fameuse *Caïa Cecilia* , qui s'étoit faite une grande réputation par ses vertus domestiques et conjugales. Avant qu'elle entrât dans la maison , on l'arrosoit d'eau lustrale , afin que son

mari la trouvât dans toute sa pureté. Elle posoit aussi sur la porte un morceau d'étoffe de laine , et la frottoit avec de l'huile ou avec la graisse de quelqu'animal. On la portoit ensuite dans la maison , parce que les augures prétendoient qu'il lui arriveroit malheur si elle touchoit imprudemment le seuil de la porte. Immédiatement après on présentoit à la nouvelle épouse toutes les clefs de la maison ; et pour siège une peau de mouton qui n'étoit point tondue , pour l'avertir qu'elle devoit dorénavant s'en servir pour fabriquer les vêtemens de sa famille. Dès que les deux époux étoient entrés dans leur chambre , le marié jetoit des noix aux petits enfans avant que la compagnie se retirât ; et les hommes chantoient des vers pour prévenir l'effet des charmes ou des sortilèges. Pour ménager la modestie de l'épouse , on ne laissoit point de lumière dans la chambre nuptiale ; et cette précaution pouvoit également servir à éviter que le marié n'apperçût les imperfections corporelles de son épouse. Le lendemain le marié donnoit un repas. La nouvelle épouse y paroissoit avec lui sur le lit nuptial , et le traitoit publiquement avec une

familiarité qui n'annonçoit point le regret d'avoir perdu sa virginité. Elle mettoit ordinairement si peu de réserve dans sa conversation, que lorsqu'en d'autres circonstances une femme parloit indécentement, on disoit proverbialement à Rome : *elle parle comme une nouvelle mariée.*

Telles étoient, chez les Romains, les cérémonies de la célébration du mariage, et celles qu'on y ajoutoit pour rendre cette alliance solennelle. Dans les premiers tems, Romulus défendit aux femmes de prétendre à gouverner leurs maris, et les maris jouirent du privilège de renvoyer leur femme lorsqu'elle empoisonnoit ses enfans, fabriquoit des fausses clefs, ou se rendoit coupable d'adultère. On les autorisa dans la suite à infliger des châtimens à leurs femmes lorsqu'elles menoient une conduite répréhensible ou indécente, ou lorsqu'elles buvoient du vin. Si un mari surprenoit son épouse en adultère, il pouvoit disposer de sa vie; mais les femmes, ou du moins les veuves, obtinrent aussi des priviléges de l'espèce la plus singulière. Un enfant, né dix mois après la mort de son père, étoit déclaré légitime,

et l'empereur Adrien étendit à onze mois cette inexplicable indulgence.

Dans le Nord les peuples contemporains des Romains, qui renversèrent depuis leur empire, avoient tous à-peu-près les mêmes mœurs ; ils montr{oient la même férocité dans les combats, et en même temps un degré de politesse et de considération pour les femmes, fort au-dessus de celui auquel ont atteint la plupart des nations civilisées. Dès la plus haute antiquité ils se contentèrent d'une seule épouse, et célébroient leur mariage avec une solemnité dont on ne voit point d'exemple chez les autres peuples barbares. En mariant une fille, son père ou son tuteur s'exprimoit à-peu près de la manière suivante : " Je vous donne ma fille en mariage honorable, pour partager votre lit, garder les clefs de votre maison, et posséder un tiers de votre argent et de celui que vous pourrez acquérir, pour jouir enfin de tous les priviléges que la loi accorde aux épouses légitimes ,. Le mari faisoit, en forme de dot, un présent à son épouse en présence de ses parents; et ces cadeaux n'étoient pas ordinairement de ceux qui satisfont la vanité

en contribuant à la parure. Ils consistoient le plus souvent dans quelques bêtes à cornes, un cheval bridé, ou un bouclier, une épée ou une lance. L'épouse faisoit présent à son mari de quelques armes, et cet échange de cadeaux, en présence des deux familles et à la vue des dieux tutélaires de l'hymenée, étoit considéré comme une cérémonie qui lioit indissolublement les deux époux.

Comme les modes et les coutumes changent continuellement avec le tems et les circonstances, cette cérémonie simple devint dans la suite fort compliquée. Le futur députoit tous ses parens et ses amis chez le père de sa maîtresse, qui, suivi de tous les membres de sa famille, accompagnoit sa fille chez son futur époux. La mariée étoit conduite par une matrone et suivie d'une troupe de jeunes filles. Son mari la recevoit à son arrivée et se rendoit avec elle à l'église, où un prêtre leur donnoit la bénédiction nuptiale. On marioit ordinairement les vierges sous un dais ou un pavillon, pour ménager leur modestie; mais pour les veuves, on jugeoit qu'il étoit inutile de prendre cette précaution. Les Francs, au lieu d'église, marioient souvent leurs filles dans une cour

plénière , ou on avoit élevé trois fois un bouclier , et jugé publiquement trois causes. La validité du mariage dépendoit de ces circonstances : lorsqu'ils célébroient le mariage dans une église , un prêtre couronnoit de fleurs les deux époux qui s'en retournoient avec leur couronne , et passoient la journée à boire et à danser. Toute la compagnie les conduisoit au lit nuptial , les voyoit coucher , et se retroit après avoir bu à leur santé. Ces peuples avoient une loi fort ancienne qu'ils observoient inviolablement. Le lendemain de la noce , le marié étoit obligé de présenter à son épouse le *morgengabe* , ou présent du matin , qui devenoit , malgré toutes les loix du mariage , la propriété personnelle et particulière de la mariée. Elle pouvoit en disposer durant sa vie ou à sa mort , par testament : il est probable que ce morgen-gabe consistoit originairement en argent , en bestiaux ou en meubles ; mais dans la suite le mari donna souvent pour cadeau des terres , et les prêtres obtenoient fréquemment des femmes qu'elles donnassent par testament ces terres à l'église.

Après avoir donné à mon lecteur ce détail des cérémonies nuptiales , je lui observerai

qu'en lui présentant ce tableau ; mon intention ne se borne point à satisfaire sa curiosité, mais que j'ai eu le dessin de le mettre en état de juger si le mariage est d'institution humaine ou divine.

Dans le cours de cet examen nous avons vu les Juifs attribuer l'institution du mariage au créateur de l'univers, parce qu'après avoir créé Adam, il lui donna une femme pour compagne ; mais comme la sainte écriture ne parle point de cette institution, nous pourrions avec autant de raison supposer que Dieu a institué le mariage pour toutes les autres espèces d'animaux qu'il a aussi créés mâles et femelles. Nous avons vu en outre que de même que les Juifs ont attribué à Dieu l'institution du mariage, leurs rabins ont prétendu que Moïse, inspiré par l'esprit divin, en avait institué les cérémonies ; mais Moïse n'en dit pas un mot, et n'a inséré dans son code que quelques réglements de conduite réciproque pour les individus qui vivoient ensemble dans l'état du mariage ; et le besoin de ces réglements démontre que l'engagement matrimonial étoit avant lui si irrégulier qu'on ne peut pas raisonnablement croire qu'il avoit été institué par un

être parfait. La doctrine de notre église nous apprend à croire, conformément à l'opinion des Juifs, que le mariage fut institué *dans un état d'innocence* ; mais nous ne voyons point que cette assertion soit fondée, et la polygamie universellement adoptée avant le déluge, même par les patriarches, démontre évidemment que le mariage n'étoit qu'une conventions d'habitude, ou l'institution d'un très-ignorant législateur. Je ne prétends point ici méconnoître l'utilité du mariage, que je considère comme une des plus sages institutions de la société ; mais par les raisons que je viens d'exposer, je prétends démontrer qu'il est d'institution très-humaine.

Dans la courte relation que j'ai donné de l'origine et des progrès du mariage chez les plus anciens peuples de la terre, nous n'en avons trouvé qu'un très-petit nombre qui aient attribué son institution à leurs dieux. Ils en ont fait honneur presqu'unaniment à leurs législateurs, les Egyptiens à Mènes, et les Grecs à Cécrops, nous n'avons pas vu même chez les Juifs que leurs prophètes ou leurs prêtres se soient mêlés de célébrier les cérémonies nuptiales, quoiqu'ils prétendent au droit exclusif de gérer tout ce qui

étoit relatif aux institutions divines. Les autres peuples avoient aussi des prêtres qui célébroient toutes les cérémonies sacrées, et cependant les magistrats et les parens des parties contractantes se mêloient seuls de la célébration du mariage ; et on peut en conclure qu'ils ne le considéroient que comme simple contrat civil.

On est forcé d'admettre au nombre des tristes vérités que les artifices et la fraude se multiplient à mesure que les arts et la société se perfectionnent, et que les loix et les formalités deviennent par conséquent plus nécessaires que parmi des peuples simples et peu civilisés. Telle est la cause de la complication graduelle des cérémonies du mariage et de leur solemnité. Les loix de Moïse et de presque tous les anciens législateurs autorisoient la poligamie, les concubines et le divorce, sur les plus foibles prétexte. Il s'ensuit que les hommes n'étoient accoutumés à porter qu'un joug fort léger, et qu'ils pouvoient facilement briser ; mais le législateur des chrétiens considéra plus impartiallement les deux sexes ; il ordonna qu'un homme se contenteroit d'une seule épouse, et exigea des deux parties une fidélité

réciproque et absolue. Mécontents d'une innovation rigoureuse , qu'ils regardoient comme une atteinte à leurs priviléges , les hommes furent moins fidèles que jamais à leurs épouses , et quelques-uns essayèrent de reprendre leur liberté , en niant un mariage dont ils ne pouvoient plus se délivrer par le divorce. Ce fut sans doute alors qu'on se servit de l'influence de la religion , pour intimider la conscience et rendre le contrat plus solennel.

J'ai déjà observé que l'on trouve dans l'histoire de l'ancienne Rome des cérémonies nuptiales , exécutées par des prêtres , et c'est peut-être d'après leur exemple que les prêtres chrétiens entreprirent de célébrer des mariages ; mais plusieurs siècles s'écoulèrent avant que la société fit dépendre la légitimité du mariage de cette circonstance , ou que les prêtres pensassent à s'arroger exclusivement le droit de les célébrer. Les Francs , et quelques autres chrétiens , se mariaient dans leurs cours de justice , en présence de leurs parens ou des magistrats , et il n'est pas facile de décider si le clergé se chargea originairement de célébrer les mariages pour en augmenter la solennité , et disposer les

parties à observer plus religieusement leurs obligations mutuelles, ou dans le dessein d'augmenter l'influence et les revenus de l'église. Quoiqu'il en soit, *Soter*, le cinquième évêque qui occupa la chaire de saint Pierre, ayant imaginé, dans un tems où les prélats ne possédoient encore ni le titre ni l'autorité qu'acquièrent depuis les papes, qu'en conférant au clergé le privilège exclusif de célébrer les mariages, il augmenteroit considérablement les revenus de l'église, publia qu'une femme ne pourroit à l'avenir être mariée légitimement que par un prêtre, et avec le consentement de sa famille. Quoique cette innovation fût une infraction aux anciennes coutumes, et un démembrement du pouvoir civil, il paroît que les Romains n'y opposèrent point de résistance; mais dans les autres pays chrétiens, où le successeur de saint Pierre n'avoit pas autant d'influence, les parens et les magistrats continuèrent de célébrer les cérémonies du mariage, mais le clergé les dépouilla insensiblement; et pour y réussir plus promptement, il décora la célébration nuptiale du nom de *Sacrement*; au moyen de quoi les laïques furent tout-à-fait exclus de son administration: mais on

ne connoît pas positivement l'époque où les ecclésiastiques inventèrent cet expédient.

Lorsque différentes nations eurent secoué le joug du pontife de Rome, elles continuèrent à laisser jouir leurs prêtres du droit presque exclusif d'unir les deux sexes par la célébration du mariage. Il paroît toutefois que les ecclésiastiques conservèrent ce privilège beaucoup moins en raison de leur droit et de leur autorité, que par le consentement tacite du pouvoir civil; car sous l'administration de Cromwel les juges de paix célébraient souvent des mariages, et le clergé n'entreprit jamais de les invalider, ou de faire déclarer les enfans illégitimes; et dès les commencemens de leur établissement, les Colons de la nouvelle Angleterre passèrent une loi qui déléguoit aux magistrats le privilège de célébrer les mariages. Il en arriva tout autrement parmi les François qui s'établirent dans le Canada, les magistrats n'avoient pas le droit de les marier, quoique depuis maintes années on n'eût pasaperçu un seul prêtre dans cette partie de l'Am'rique. Ceux qui vivoient ensemble, comme mari et femme, n'avoient pour garant de leur engagement, que leur bonne

foi réciproque. Lorsque le père Charlevoix, de la compagnie de Jésus, voyagea dans ces contrées sauvages, il trouva que les deux sexes habitoient ensemble sans aucune formalité. Le jésuiste leur fit des reproches sévères, et les maria après leur avoir fait expier, par une pénitence, leur faute involontaire. Après la mort de Cromwel, et la restauration de Charles II, le droit de célébrer les mariages rentra dans les mains du clergé ; mais les magistrats ne renoncèrent pas complètement à ce privilège, et n'en furent définitivement dépouillés que par un acte du parlement, qui défend à tout autre qu'à un prêtre de célébrer un mariage, et inflige une punition aux laïques qui contreviendront à cette ordonnance.

— Il n'est pas aisé d'assigner une origine à une opinion généralement adoptée dans ce pays-ci et dans plusieurs autres où la plupart des hommes semblent croire que les prêtres ont reçu de Dieu le privilège exclusif de permettre aux deux sexes de multiplier leur espèce (1). Il est toutefois très-

(1) Le clergé a poussé beaucoup plus loin ses pré-

évident que ces deux sexes, faits sans contredit l'un pour l'autre, ont reçu en nais-
san ce privilège de la nature ; qu'ils ont
le droit de disposer de leur personne ; que
la bénédiction du prêtre ne donne point aux
époux un droit qu'ils n'avoient pas avant
cette cérémonie, et qu'elle n'est qu'une mé-
thode inventée par le législateur, pour cons-
tater que les deux parties ont affirmé publi-
quement qu'elles vouloient habiter ensemble
comme mari et femme, conformément
aux loix de leur pays, qui ont statué que
cet engagement seroit irrévocable. Enfin la
cérémonie du mariage, soit qu'on la fasse
célébrer par un prêtre, comme c'est la
coutume aujourd'hui dans presque tous les
pays chrétiens, ou par un magistrat civil,
selon l'usage des anciens et d'une partie des

tentions dans le cours du moyen âge. Un chrétien
n'obtenoit point les honneurs de la sépulture si son
testament ne laissoit rien à l'église. Les nouveaux
mariés ne pouvoient pas coucher ensemble les trois
premières nuits, s'ils ne payoient pas une dispense à
l'église ; enfin, un homme ne pouvoit alors ni venir
au monde, ni y rester, ni en sortir, sans payer une
contribution à l'église.

peuples qui habitent aujourd'hui notre globe ; ni le prêtre ni le magistrat ne transmettent un droit aux parties. Leur acte ne sert qu'à attester que ces deux individus ont consenti mutuellement à exercer un droit qu'ils tiennent de la nature ; comme lorsqu'un héritier prend légalement possession d'un domaine, les formalités d'usage dans le pays qu'ils habitent n'ajoutent rien à ses droits, elles attestent seulement qu'il a pris possession de ce domaine, en vertu du droit qu'il tient de la nature.

Une partie du sexe dont j'écris l'histoire présumera peut-être que le mariage, considéré purement comme un contrat civil, perdroit beaucoup de sa validité ; mais pour sentir combien cette opinion est mal fondée, il ne faut qu'un moment de reflexion. Lorsque deux personnes, ou un plus grand nombre, contractent l'engagement d'exécuter certaines choses, et de s'abstenir de plusieurs autres, soit qu'ils en fassent le serment sur la Bible, le Koran, ou le Talmud, aux pieds des autels, ou en plein champ, les circonstances ne changent rien à la valeur du serment, à moins que ce ne soit par l'influence de la superstition. La sainteté des

sermens part d'une source fort différente : elle dépend d'une conscience pure , et d'une probité invariable. L'homme de probité ne se croit pas moins lié par le serment qu'il a fait dans son cabinet , que par celui qu'il a prononcé en présence de mille témoins , aux pieds des autels. La superstition peut seule faire imaginer qu'il est moins immoral ou moins déshonorant de violer un serment reçu par les magistrats civils , que celui qui a été contracté dans une église. Si cette maxime n'étoit pas vraie , il faudroit dans toutes les transactions avoir recours aux cérémonies religieuses , ou renoncer réciproquement à toute espece de confiance. Le mariage doit être considéré comme un des engagemens civils , qui intéressent le plus le bonheur et la paix des sociétés. On ne permet point aux individus qui le contractent de le célébrer et de le régler au gré de leur fantaisie ; ils sont obligés de se conformer aux loix , aux formalités et aux cérémonies du pays qu'ils habitent. Au Japon , une femme n'est considérée comme épouse légitime que lorsqu'elle a été mariée par le grand pontife royal. Les loix de Mahomet exigent qu'elle ait été mariée par le juge ; et dans d'autres pays , il

faut que ses parens la présentent à celui qui la demande en mariage. Le concile de Trente a déclaré que pour être légitime , il falloit que le mariage eût été célébré en présence de trois témoins.

Le mot *mariage* n'a pas dans tous les pays la même signification. Dans l'acception de presque tous les peuples de l'antiquité , le mariage étoit une sorte de convention entre un homme et plusieurs femmes , qui consentoient à lui obéir , à le servir et à en être répudiées lorsqu'elles n'auroient plus le bonheur de lui plaire. Tel est encore aujourd'hui le mariage des orientaux. Dans les isles de la Grèce et dans beaucoup d'autres pays , on entend par *mariage* l'engagement passager d'un homme et d'une femme qui conviennent d'habiter ensemble tant qu'ils s'accorderont , et que le mari pourra payer à sa compagne la somme qu'elle a exigée pour vivre avec lui. Sur la côte de Guinée et dans une grande partie de l'Asie , le pacte matrimonial condamne les femmes à être les esclaves de leur mari , à éléver les enfans , et à travailler comme des forçats pour faire subsister la famille. En Europe , le mariage

est un engagement mutuel et indissoluble : le mari et la femme promettent solennellement de vivre et d'habiter ensemble jusqu'à la mort.

Après avoir présenté à mes lecteurs ce foible essai sur l'origine du mariage et sur les cérémonies dont on s'est servi successivement pour augmenter la publicité et la solemnité de cette institution , nous allons examiner les droits et les priviléges que le mariage procuroit aux individus , les gênes qu'il leur imposoit , et les coutumes ou les usages qui servoient à la conduite des époux vis-à-vis du public et vis-à-vis l'un de l'autre.

C H A P I T R E XXVII.

Continuation du même sujet.

PAR-TOUT où la race humaine exerce sans restriction les droits de la nature , les femmes disposent librement de leur personne en mariage. Chez les peuples qui ont resserré l'étendue des droits naturels , une fille ne peut pas se marier sans le consentement de son père et de sa mère ; et dans les pays où ces droits sont tout-à-fait méconnus , les parens disposent arbitrairement de leurs filles , sans égard pour leur répugnance ou pour leur inclination. Presque par-tout les législateurs ou les parens ont refusé aux filles mineures le droit de disposer de leur personne. Ce n'est que les nations civilisées de l'Europe et dans les colonies qui en dépendent , que les filles jouissent de ce privilège lorsqu'elles ont atteint l'âge de leur majorité. Les anciennes loix d'Angleterre n'avoient rien statué pour empêcher les filles de se marier avant l'âge de vingt et un ans sans le consentement

ment de leur famille. Mais le dernier acte du parlement, relatif aux mariages, déclare nuls les mariages des filles mineures, lorsque l'acte n'est pas revêtu de l'autorisation de leur famille. Les pères et les tuteurs ont le droit d'empêcher leurs filles ou leurs pupilles de contracter un mariage avant l'âge de vingt et un ans accomplis. Chez les Grecs, les Romains et quelques autres peuples, les femmes n'acqueroient jamais le privilège de se choisir un mari. Lorsque l'Empire Romain fut renversé et que le système féodal s'établit sur ses ruines, ses odieuses loix défendirent de marier la fille d'un vassal sans le consentement de son seigneur; et de nos jours, même dans les pays les plus civilisés de l'Europe, les filles des grands ne jouissent jamais du droit de disposer de leur personne; on les sacrifie presque toujours à un traité de paix ou à un arrangement de famille, et on les marie par procureur à un homme qu'elles n'ont jamais vu. Elles ne peuvent par conséquent promettre ni de l'aimer ni même de ne point le haïr (1).

(1) Je demande si les nations les plus barbares

Il paroît que dans les premiers siècles de l'antiquité, on prenoit une femme pour épouse sans faire avec elle aucune espèce de convention ; et dans les siècles qui suivirent, on achetoit les femmes de leurs parens. Abraham acheta Rebecca pour son fils Isaac. Jacob n'ayant rien à donner à Laban, le servit quatorze ans pour obtenir ses deux filles ; et lorsque Sechem devint amoureux de Dina, il offrit à ses frères de l'acheter au prix qu'ils jugeroient à propos

peuvent montrer plus d'inhumanité ? si on peut offenser plus grièvement les loix de la nature et les préceptes de la religion ? N'est-ce pas abuser de la religion, que de faire jurer aux pieds des autels à une jeune fille qu'elle aimera, qu'elle honoraera un homme qu'elle n'a jamais vu ? Et n'est-ce pas offenser les droits de la nature et de l'humanité, que de la forcer à passer toute sa vie dans la plus grande intimité avec un homme qui lui inspirera peut-être de la haine, du dégoût ou du mépris ? C'est, dit-on, une barbarie d'ensevelir, malgré elle, une fille dans un couvent ; il est sans contredit beaucoup plus douloureux d'être attachée pour la vie à un mari qu'on n'aime pas. Les devoirs et les plaisirs du mariage deviennent sans doute autant de supplices ; et l'existence est en pareille situation un supplice perpétuel.

de fixer. Nous trouvons dans Homère une infinité d'exemples de cette coutume. On la pratiquoit dans la Thrace , en Espagne , en Allemagne , et dans la Gaule. Cet usage subsiste encore dans l'Indostan , en Chine , dans la Tartarie , dans la Turquie , chez les maures de l'Afrique , et parmi les sauvages d'une grande partie de l'univers. Dans la Gaule , vers le cinquième siècle , la princesse Clotilde , fille de Gonfbaud , roi des Bourguignons , ayant été mariée à Clovis par procuration , le procureur lui présenta un sol et un denier pour prix de sa virginité. En Angleterre , la vente ou l'achat d'une femme se pratiquoit d'une manière différente. Sous le règne d'Edouard III , Richard de Neville donna au roi vingt palefrois pour engager Edouard à faire en sa faveur la demande d'Ioland Bisset qu'il desiroit épouser. Roger Fitzwater donna trois beaux palefrois pour obtenir de ce monarque une lettre par laquelle il invitait la mère de Roger Bertram à épouser Fitzwater. Dans un tems où l'autorité des rois d'Angleterre sur leurs sujets étoit presqu'illimitée , la lettre du monarque équivaloit à un commandement , et l'argent

donné pour l'obtenir n'étoit pas moins le prix d'un achat que s'il eût été délivré dans une vente publique.

A Timor, une isle de l'océan indien, les pères vendent, dit-on, leurs filles, et se servent du prix qu'ils en tirent pour acheter de nouvelles femmes. En Circassie, l'éducation des filles consiste à prendre grand soin de leurs charmes et à leur enseigner tous les rafinemens de la volupté, afin de les vendre plus avantageusement. Le prince de Circassie exigea de celui de Mingrelie pour lui livrer sa sœur, cent esclaves chargés de riches tapis, et le même nombre de chevaux, de bœufs et de vaches. Les habitans de la nouvelle Zélande ont une coutume qu'on peut appeler l'achat passager d'une femme pour une nuit ; et on peut présumer qu'ils les vendent aussi pour un plus long terme. Les peuples de la Thrace vendoiuent leurs plus belles filles à l'encan. Dans l'isle de Crète, les magistrats jouissoient seuls du privilège de choisir des épouses pour les jeunes hommes de leur pays ; et ne considérant dans cette occasion que l'avantage de la patrie, ils marioient ensemble les hommes les mieux bâtis avec

les femmes les mieux constituées, sans égard pour leur intérêt personnel ou pour leur inclination, afin qu'ils procurassent une génération de guerriers vigoureux et de filles propres à en perpétuer la race.

Dans les premiers tems de ce monde; la race humaine étoit peu nombreuse; chaque individu choisissait sans obstacle l'endroit où il vouloit fixer son habitation; et il cultivoit avec la même liberté les terres qu'il trouvoit à sa convenance. Sa femme l'aïdoit dans ses travaux, et ses enfans lui offroient de nouveaux secours à mesure qu'ils acquéroient de l'âge. Loin d'être une charge pour son mari, une femme lui étoit alors infiniment utile, et les hommes s'empressoient d'en faire l'acquisition. Mais lorsque les sociétés se perfectionnèrent, lorsque les propriétés se divisèrent et que l'industrie des femmes commença à se ralentir, un ménage devint une charge dispendieuse; et au lieu d'acheter une femme de ses parens, les mariis exigèrent une dot pour épouser leur fille. Des-lors le mariage fut un contrat entre un homme et une ou plusieurs femmes qui consentoient à joindre leurs personnes, leur fortune et leurs intérêts

intérêts pour éléver une famille et conduire plus commodément les affaires ou le commerce dont ils tenoient leurs moyens de subsistance. On appeloit ce que la nouvelle épouse apportoit en mariage , sa légitime ou sa dot ; et dans la suite cette dot fut placée ou employée en son nom pour la mettre à l'abri de l'indigence , en cas qu'elle vint à perdre son mari.

C'est dans l'histoire des Egyptiens que nous trouvons les premières traces de la dot que les femmes apportoient en mariage. Et en effet , ce peuple passe pour avoir été le plus anciennement civilisé de l'univers. Pharaon donna la ville de Gazer pour dot à sa fille , lorsqu'elle épousa Salomon , roi d'Israël. Je ne crois pas que l'histoire en cite d'autres exemples , jusqu'au tems des Grecs. Phares de Chalcedon ordonna , par une loi , aux riches citoyens , de donner leurs filles avec une dot à des maris pauvres , et leur défendit d'en recevoir des filles qui épouseroient leurs fils. Cette loi étoit conforme aux usages de son pays ; car Hélène apporta en mariage le royaume de Sparte à Ménélas ; et dans la suite , au défaut probablement d'héritiers mâles , les

filles de plusieurs rois de la Grèce donnoient pour dot à leur mari le royaume de leur père. Mais il paroît que cet arrangement, qui eut lieu pour les trônes, ne s'étendit pas généralement aux propriétés des particuliers. L'histoire de Darius nous apprend que ses filles s'étant déshonorées, leur père fit publier qu'il n'exigeoit point de présens de ceux qui consentiroient à les épouser. Nous voyons aussi qu'en offrant à Achille une de ses filles, Agamemnon promet de la dispenser des présens d'usage. Ces dons étoient de deux espèces différentes. Le futur époux faisoit d'abord un présent au père de sa maîtresse pour l'engager à la lui donner, et il en faisoit un autre à sa maîtresse pour se concilier son affection. Quelques auteurs prétendent que les présens faits au père et à la mariée servoient à former à cette dernière une dot, dont elle conservoit personnellement la jouissance; de façon que si le mari n'achetoit pas absolument sa femme, il se servoit du moins de l'influence des présens pour l'obtenir, et fournissoit l'argent qui devoit la rendre en quelque façon indépendante. Il paroît que les anciens adoptèrent dès les premiers tems et presqu'uni-

versellement la coutume d'assurer aux femmes ces espèces de dot ou de propriété particulière. Les loix de l'Indostan en font mention d'une manière très - détaillée ; et les Arabes la pratiquoient si antérieurement à Mahomet, que du tems de ce prophète, il paroît qu'elle étoit déjà régulièrement perfectionnée. Le futur faisoit transporter de sa maison chez son épouse les présens qui formoient cette dot avec tant d'appareil et d'ostentation, qu'il employoit communément une trentaine de chameaux à porter ce qui n'auroit pas suffi pour en charger complètement une couple.

Lorsque le bon sens et l'équité prirent un peu d'influence, on sentit qu'il étoit injuste de marier sans dot des femmes qui contribuoient à augmenter la fortune de leur père et de leur mari, et d'exposer les veuves à tomber dans l'indigence. Cette réflexion judicieuse fit adopter insensiblement par toutes les nations à mesure qu'elles se civilisèrent, la coutume de donner aux femmes une dot en mariage, et de leur assurer durant leur vie le revenu qui retournoit après leur mort à leurs héritiers.

La coutume d'acheter des femmes de leurs

parens ne fut pas la seule qui favorisa le despotisme des maris. La polygamie et le concubinage ne contribuèrent pas moins à fonder leur tyrannie. La polygamie ou la pluralité des femmes s'établit très-anciennement dans tout l'univers. Lameth épousa deux femmes. Il paroît que tous les peuples de l'orient suivirent son exemple, et que les hommes multiplièrent le nombre de leurs épouses autant que les circonstances et leurs moyens pouvoient le permettre. Les mœurs des premiers siècles font présumer que le concubinage ne tarda pas à suivre la polygamie. Mais l'histoire n'en parle point avant Abraham. Nous trouvons à cette époque la cérémonie usitée pour faire une concubine. Après plusieurs années de mariage, Sara n'ayant point eu d'enfants d'Abraham, prit sa servante Hagar par la main, et pria son mari de s'en servir pour donner des enfants à Sara. L'histoire ne dit point qu'Abraham ait exigé cette démarche de son épouse; mais les femmes ne sont pas en général disposées à partager les caresses de leur mari, et il est peu probable que Sara ait fait volontairement cette demande extraordinaire. Dans l'Indostan, où la coutume du

concubinage est établie de tems immémorial, les femmes ne s'y résignent qu'avec beaucoup de répugnance. Une loi de ces peuples ordonne que lorsqu'un particulier prendra une seconde épouse, la première pourra disposer comme de sa propriété particulière des présens que son mari lui aura faits pour calmer son ressentiment.

La polygamie et le concubinage étant devenus dans la suite une affaire de luxe et d'ostentation, les grands multiplièrent leurs femmes beaucoup plus pour satisfaire leur vanité que leurs desirs. Salomon avoit quarante-vingt femmes et soixante concubines, et un très-grand nombre de jeunes vierges. Maimon raconte que parmi les Juifs un particulier avoit le droit d'épouser autant de femmes qu'il le jugeoit à propos, sans que les loix pussent s'y opposer, pourvu qu'il pût les nourrir et s'acquitter avec toutes une fois par semaine du devoir conjugal. Mais il lui étoit expressément défendu par la loi de différer durant plus d'un mois d'acquitter les arrérages de ce devoir avec ses femmes. Elle lui laissoit toutefois la liberté d'en user à sa fantaisie avec ses concubines.

Les anciens Germains étoient de si rigou-

zeux observateurs de la loi qui leur prescrivoit la monogamie (1), qu'une femme qui convoloit en secondes noces après la mort de son mari, passoit parmi eux pour coupable d'une sorte de polygamie. " Une femme, disoient-ils, n'a qu'une vie et un corps, et ne doit avoir qu'un mari. , , Ils ajoutoient que l'impossibilité de prendre un second mari donnoit plus de prix au premier et engageoit l'épouse à plus d'attention et à plus de soins de sa vie. Les Hé-rules pousoient plus loin cette maxime ; ils forçoient la femme qui perdoit son mari de s'étrangler, de peur qu'elle n'en prit un autre. Telle étoit l'horreur des peuples du nord pour la polygamie ; tandis que le privilège le plus cher aux orientaux , celui qu'ils maintiennent avec l'opiniâtreté la plus inflexible , est la pluralité des femmes ; et ce sera probablement celui auquel les Européens viendront le plus difficilement à bout de les faire renoncer.

Il y a lieu de croire que la polygamie

(1) Monogamie : ou la possession d'une seule épouse.

n'étoit pas permise chez les Égyptiens, et comme ce fut de l'Egypte que les Grecs tirèrent presque toutes leurs institutions, Cécrops défendit aussi la polygamie. Mais il paroît qu'il permit ou toléra le concubinage ; car dans l'Odyssée d'Homère, Ulysse déclare qu'il est le fils d'une concubine, et le poète ne lui auroit pas fait faire cette déclaration, si elle eût emporté une idée d'infamie. Les Grecs permirent cependant la polygamie dans quelques circonstances, où ils imaginèrent mal-à-propos qu'elle augmenteroit la population. Dans d'autres occasions cet abus attira l'attention des législateurs. Euripide eut, dit-on, deux femmes, dont les querelles perpétuelles lui donnèrent de l'aversion pour le sexe féminin. Socrate eut aussi deux femmes, qui ne lui donnèrent pas plus de satisfaction, et il se répentit de sa témérité comme Euripide.

Dans le sixième siècle, les chrétiens n'avoient pas encore complètement renoncé à la polygamie. Les canons d'un concile de ce tems ordonnèrent que celui qui auroit épousé deux femmes feroit pénitence. Les ecclésiastiques pratiquoient eux-mêmes la

bigamie (1); car un autre concile, tenu à Narbonne, décréta que les membres du clergé convaincus de bigamie ne parviendroient qu'au grade de diacre; mais qu'ils ne seroient point reçus dans l'ordre de la prêtrise, et qu'il leur seroit défendu de consacrer. Dans le huitième siècle, Charlemagne épousa deux femmes. Grégoire de Tours assure que Sigebert et Chilperic eurent aussi plusieurs épouses. Mais on sera sans doute bien plus surpris de trouver jusque dans le seizième siècle des exemples de bigamie et de polygamie. Les réformateurs de l'Allemagne, tout en déclarant qu'ils vouloient suivre à la lettre les préceptes de l'évangile, entreprirent d'excuser la bigamie et de prouver qu'elle n'étoit point défendue par la sainte écriture. Durant la vie de sa première femme, Philippe, landgrave de Hesse-Cassel, voulut épouser une jeune beauté, nonumée Catherine Saal; et se trouvant arrêté par quelques scrupules de conscience, ce prince, qui dans toutes les autres occasions avoit annoncé du bon sens, sem-

(1) Bigamie, l'action d'épouser deux femmes, et polygamie celle d'en épouser un plus grand nombre.

bla croire que l'approbation de Luther et de ses sectaires suffissoit pour effacer la honte de cette action immorale. Il leur représenta que la princesse de Savoie , sa première épouse , étoit laide , qu'elle sentoit mauvais et s'enivroit fréquemment : le prince ajouta qu'il étoit forcé par la constitution que lui avoit donné la nature d'entretenir un commerce très-fréquent avec le beau sexe , et il leur fit adroitemment pressentir qu'il demanderoit une dispense au pape , s'ils lui refussoient la permission de conclure son second mariage. Luther convoqua un synode , composé de six de ses prosélytes , qui dirent que la polygamie avoit été pratiquée par un empereur Romain et par plusieurs rois de France. Ils déclarèrent que le mariage n'étoit qu'un contrat civil ; qu'on ne trouvoit point de passage dans la sainte écriture qui ordonnât la monogamie , et ils signèrent en conséquence un décret qui permettoit à Philippe d'épouser une seconde femme. Ce prince fit célébrer peu de tems après son mariage , auquel Marguerite de Savoie donna peut-être malgré elle son consentement.

Le fameux Jacques de Leyden , si célèbre dans l'histoire , et qui prétendoit réunir les

qualités de prophète et de roi , déclara que relativement aux femmes , il avoit le droit d'imiter l'exemple des rois d'Israël , et d'épouser toutes celles dont il auroit la fantaisie. On ignore si ce fut par inclination ou pour exercer son privilège ; mais il est certain qu'il eut jusqu'à dix-sept épouses ; et il en auroit probablement doublé le nombre , si une mort précoce n'eût pas abrégé le cours de son fanatisme et de ses succès.

Comme les hommes se sont presqu'universellement arrogés le privilège de faire les loix et de gouverner les femmes , ils se sont accordés dans différens pays la pluralité des femmes , et ont refusé presque par-tout aux femmes la permission d'avoir plusieurs maris. L'histoire cite cependant quelques pays où elles jouissent de ce privilège. Nous avons déjà raconté que dans l'ancienne Médie les femmes avoient plusieurs maris , comme ailleurs les hommes ont plusieurs femmes. Sur la côte de Malabar , une femme peut avoir jusqu'à deux maris. Dans le nord de l'Amérique on trouve la même coutume parmi quelques tribus d'Iroquois. Le père Tanchard raconte que dans les environs de Calicut , les femmes des premières castes

sont autorisées à avoir plusieurs maris , et que quelques - unes en ont jusqu'à dix , qu'elles ne considèrent pas moins comme leurs esclaves que comme leurs adorateurs. Un voyageur qui a visité récemment les royaumes de Bautan et du Thibet , assure qu'une seule femme sert très-souvent à tous les mâles d'une famille. Des usages si opposés aux prétentions du sexe masculin et aux opinions presqu'universellement reçues , doivent être très-probablement le résultat de causes ou de circonstances extraordinaires ; mais l'histoire nous laisse à cet égard , comme à beaucoup d'autres , dans une obscurité qu'on ne peut pas se flatter de jamais éclaircir.

Il seroit également inutile et fastidieux d'insérer ici les argumens dont on s'est servi pour et contre la polygamie. La plupart de ses antagonistes allèguent que tous les hommes étant naturellement égaux , ils ont également le droit de posséder une femme , que les deux sexes naissent à-peu-près égaux en nombre , et que si un seul homme possède exclusivement plusieurs femmes , les autres doivent nécessairement être privés de cette jouissance. Je suis fort

éloigné de vouloir plaider en faveur de la polygamie , que je considère comme une institution très - impolitique ; mais je ne puis pas me défendre de faire une observation , à laquelle il ne me semble pas qu'on ait encore pensé ; c'est que dans les pays où la polygamie est admise , le grand nombre des eunuques la rend en quelque façon nécessaire ; et que tandis que cette pratique infâme subsistera , il faudra conserver la polygamie , parce que , faute de cette ressource , à la vérité très-insuffisante , un grand nombre de femmes seroient réduites à n'avoir point de mari .

Par-tout où l'on vend les femmes à prix d'argent , par - tout où la polygamie et le concubinage sont légalement établis , elles ne peuvent attendre de leurs maris ni liberté ni considération . Les hommes trouvraient injuste de ne pas pouvoir disposer de ce qu'ils ont acheté , lorsqu'ils sont rassasiés de cette jouissance . Les femmes qu'ils achètent par fantaisie sont sujettes à être répudiées par caprice ; et ce qui nous paroîtra plus extraordinaire , c'est que les hommes les prétent et les empruntent comme un meuble ou une pièce d'argent . Les Lacédé-

moniens prêtoient leurs femmes avec autant d'indifférence que s'il n'eût été question que d'un cheval. On prétend que l'ancien Caton pratiquoit philosophiquement cette étrange coutume. La polygamie prive les femmes de toute influence dans la société. Chez les peuples où elle est établie, les maris semblent tous moins sensibles au bonheur de plaire qu'au plaisir de commander, et dispensent sans regret leurs femmes du sentiment de l'amour, pourvu qu'elles conservent toujours la crainte et l'obéissance.

Chez toutes les nations le mariage est une convention entre un homme et une femme de multiplier ensemble leur espèce, et doit par conséquent avoir pour principale clause la fidélité réciproque. Mais toutes les nations n'ont pas eu, relativement à la fidélité, les mêmes idées. La plupart, soit anciennes ou modernes, ont unanimement exigé des femmes la fidélité la plus rigoureuse; mais elles ont traité les hommes avec beaucoup plus d'indulgence; et les jurisconsultes ont tâché d'excuser cette partialité en alléguant que les hommes sont ordinairement chargés du soin de pourvoir à la subsistance de la famille et de faire

un sort aux enfans, et qu'un homme trouveroit fort dur d'être constraint de livrer sa fortune à des enfans dont il seroit fort incertain qu'il fût le père. Mais il est beaucoup plus court d'expliquer cette différence en observant que les hommes ont fait les loix. Si les femmes avoient été consultées, il est probable qu'elles auroient établi les choses sur un pied plus égal (1).

(1) M. Alexandre déclame avec raison contre la tyrannie de notre sexe ; mais il me semble que quand les femmes auroient fait elles-mêmes les loix relatives au mariage, elles n'auroient pas pu se dispenser de convenir que la fidélité de leur sexe est plus essentielle que celle du nôtre pour atteindre au but de cette institution ; car ce but est sans contredit de faire des enfans et de les élever. Or, pour les élever, il faut en prendre soin ; pour en prendre soin, il faut les aimer ; et pour les aimer, il faut pouvoir croire qu'ils nous appartiennent. Un père ne peut jamais avoir de ce fait une certitude physique ; et sa tranquillité ne peut avoir pour base que la confiance qu'il a dans la chasteté de son épouse. Il est donc très - nécessaire pour l'intérêt des enfans et par conséquent de la société, qu'il puisse avoir cette confiance. Les femmes ne courent point le risque d'essuyer cette disgrâce ; les intrigues de leur mari ne peuvent pas leur suppo-

Dans les pays où la société n'est encore que médiocrement civilisée, le caractère distinctif du pouvoir ou de la force est d'opprimer la foiblesse, et les hommes tyannisent impitoyablement les femmes par-tout où la culture et la politesse n'ont point adouci leur violence naturelle. 'en ai déjà cité tant de preuves à mesure que l'occasion s'est présentée, qu'il seroit superflu de recourir à de nouveaux exemples. J'observerai seulement qu'indépendamment des avantages que la force a toujours sur la foiblesse, comme la législation a été presque par-tout

ser des enfans, les forcer de les recevoir dans leur maison, de les élever, et de leur laisser leur fortune. La vue des enfans dont un mari croit être le père, peut le ramener vers sa femme et vers la vertu, s'il s'en est éloigné ; mais s'il n'a pas cette confiance, leur vue ne fait qu'aigrir son ressentiment, ils lui rappellent sans cesse les fautes de sa femme et son ignominie. Ce sentiment dououreux peut précipiter un homme dans des écarts et causer la ruine de sa famille. Il est donc certain que quoique l'incontinence d'un homme marié soit très-condamnable, la fidélité conjugale des femmes est beaucoup plus indispensable au bonheur des enfans et par conséquent de la société.

l'ouvrage des hommes , ils ont eu soin de conserver pour eux tous les avantages de l'union conjugale. Parmi les Juifs , lorsqu'un homme étoit marié , on ne pouvoit dans aucune circonstance ni sous aucun prétexte , l'obliger à s'éloigner de sa femme durant une année. Chez les Romains , même dans les tems où leurs mœurs étoient adoucies et perfectionnées par le luxe et la politesse , les maris pouvoient dans certains cas disposer impunément de la vie de leurs femmes. Chez presque tous les peuples sauvages , les maris fustigent fréquemment leurs femmes et les font quelquefois expirer sous les coups. Dans un concile tenu en 400 , les prélats et le clergé très-chrétien qui le compoient , décrétèrent que lorsque la femme d'un prêtre avoit commis un péché , son mari avoit le droit de l'emprisonner , de la faire jeûner , et enfin de la corriger comme il le jugeoit à propos , pourvu qu'il ne lui ôtât pas la vie. Une accusation si vague donnoit aux maris une liberté illimitée de châtier leurs femmes quand il leur en prenoit fantaisie.

Les habitans du Brésil épousent autant de femmes qu'il leur plait , les renvoient quand

bon leur semble, et sont autorisés à punir de mort leur incontinence. Dans quelques cantons du Canada les sauvages leur coupent le bout du nez et leur enlèvent quelquefois une partie de la peau du crane, lorsqu'elles se sont rendues coupables d'infidélité. En Europe, la législation et les préceptes de l'évangile ont étendu considérablement l'autorité des maris sur la personne et sur la fortune de leur femme; mais les hommes y exercent cette autorité avec tant de douceur et d'indulgence, qu'extérieurement les ménages ont l'apparence de la plus parfaite union. Cette illusion est l'effet des progrès de l'aisance et de la politesse. La fortune a sur le cœur humain une si grande influence, qu'elle assure toujours de la considération et une sorte de respect à l'individu qui la possède, et par-tout où les femmes appor-teront une dot à leur mari, cette circons-tance fera disparaître la dépendance du beau sexe, la polygamie et le concubinage. Quelle est en effet la femme riche qui voudroit acheter un tyran et donner toute sa fortune à un mari dont elle seroit forcée de partager les caresses et les attentions avec un grand nombre de rivales. En Europe les maris

traitent comme leur égal, et souvent même avec une déférence respectueuse, les femmes qui leur apportent un supplément de fortune. Au Levant, l'homme qui a acheté son épouse, la traite comme esclave; elle ne mange jamais à sa table, s'assied rarement en sa présence et le traite dans toutes les occasions avec le respect que l'on doit à son maître. Cette dépendance servile ne cesse pas même durant l'absence du despote: lorsqu'il s'éloigne, ses femmes sont forcées de s'imposer une pénitence très-mortifiante. " Si un homme, dit la loi des Gentoux, entreprend un voyage, sa femme ne se permettra aucune espèce d'amusement dans son absence; elle ne se réjouira point; elle ne jouera point; n'ira point voir des curiosités publiques; elle ne rira point; elle ne se parera point de ses beaux habits ni de ses bijoux; elle ne regardera point des danses, et n'entendra point de la musique; elle ne s'asseyera point à sa fenêtre, ne fera point de promenades à cheval, et ne fixera point ses regards sur des objets rares ou curieux; mais elle se barricadera dans sa maison, y restera seule, et ne se nourrira que de choses très-communes. Elle ne noircira point ses

scils ni ses sourcils; elle ne se regardera point au miroir, et ne fera rien durant l'absence de son mari qui puisse la distraire ou lui causer un instant de plaisir ,. Tant de privations méritorioient bien sans doute qu'à son retour le mari usât de bonté et d'indulgence; mais la même loi nous annonce une conduite tout-à-fait opposée. Si sa femme le querelle, il est autorisé à la chasser, et jouit du même privilège si elle s'emporte contre un autre quel qu'il puisse être. Si elle casse quelque meuble ou si elle a l'indiscrétion de manger avant qu'il ait fini son repas, il peut cesser toute communication avec elle, si elle est stérile ou si elle ne lui donne point d'enfants mâles.

Mais indépendamment des vexations dont je viens de parler, la superstition en a fourni aux Indoux une autre qu'ils croient infaillible pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes lorsqu'ils s'absentent. Avant de partir, ils tressent ensemble deux branches de *retem*, et si à leur retour cette tresse se trouve dans le même état, la chasteté de leur femme est censée avoir été intacte; mais lorsqu'ils croient y avoir apperçu le moindre dérangement, elle emploieroit

inutilement des preuves et des témoins pour démontrer son innocence ou éviter le châtiment. Ce n'est pas seulement dans le cas où sa femme auroit manqué à la fidélité conjugale qu'un mari a le droit d'exercer sur elle une autorité despotique ; si elle sort de la maison sans son consentement, si elle entre dans une maison voisine, si elle fait la conversation avec tout autre homme qu'un takir, si elle se montre avec le sein découvert, si elle n'est pas couverte depuis la ceinture jusqu'au gras des jambes, si elle rit sans se couvrir de son voile, si elle se tient à sa porte ou à sa fenêtre, toutes ces circonstances, et beaucoup d'autres aussi futiles, suffisent pour autoriser son mari à la chasser ou à lui infliger un châtiment.

Quoique les hommes se soient universellement arrogés le pouvoir de faire les loix humaines, et d'expliquer les loix divines, ils n'en ont pas abusé au point de priver les femmes mariées de toute espèce de priviléges. Lorsqu'un Juif prenoit une nouvelle femme, la loi lui défendoit de faire supporter aux autres aucune espèce de diminution, relative à la nourriture, au vêtement, ou au devoir conjugal. Lorsque Mahomet per-

nit à ses sujets d'épouser quatre femmes ; il prévit que quelques-unes pourroient obtenir la préférence , tandis que les autres seroient négligées ; et il ordonna aux maris de les traiter avec la plus grande égalité , par rapport aux trois articles que je viens de citer , et particulièrement par rapport au devoir conjugal. Dans les isles Maldives , un homme peut épouser trois femmes ; mais la loi lui impose les mêmes obligations. Il paroît que les Juifs inventèrent les premiers cette loi , pour arrêter l'excès de la polygamie qui faisoit des progrès rapides , et la dernière étoit assez bien imaginée.

On ne sait pas positivement par qui ni dans quel tems les loix des Egyptiens furent publiées ; mais s'il est vrai , comme quelques anciens auteurs l'assurent , que les hommes , en contractant un mariage , promettoient d'obéir à leur épouse , je crois pouvoir en conclure que les femmes avoient chez ces peuples la grande voix dans la législation , puisqu'elles ont obtenu ce privilège extraordinaire. Quelqu'étonnant qu'il puisse toutefois nous paroître , les femmes mariées des isles Mariannes le possèdent avec plus d'éten-
due. Tous les meubles ustenciles de la maison

leur appartiennent exclusivement, et le mari ne peut en disposer qu'avec la permission de son épouse. S'il est querelleur, opiniâtre, ou dérangé dans sa conduite, elle est autorisée à le punir ou à l'abandonner. Dans le dernier cas, elle emmène ses enfans, emporte tout, et laisse la maison vide. Si son mari la surprend en adultère, il peut immoler le galant; mais il ne lui est pas permis de maltraiter sa femme. Si au contraire c'est le mari qui est convaincu d'infidélité, sa femme a le droit de lui infliger tel châtiment qu'elle juge à propos; et pour exécuter sa vengeance, elle assemble toutes les femmes du voisinage. Armées de lances, et coiffées des bonnets de leurs maris, elles s'avancent vers l'habitation du coupable, arrachent ses plantations, saccagent ses grains, et après avoir fait le dégât en dehors, elles entrent comme des furies dans la maison, qu'elles détruisent ainsi que son maître, s'il n'a pas eu le temps de prendre la fuite. Mais quand même une femme n'auroit pas à se plaindre de l'incontinence de son mari, lorsqu'il cesse de lui plaire elle se plaint à ses parens, et leur déclare qu'elle ne veut plus vivre avec lui. Ceux-ci, satisfaits de l'occasion, s'as-

semblent, pillent l'habitation du mari, et partagent ses dépouilles avec son épouse. On ne peut pas supposer que la loi accorde de pareils priviléges ; mais les habitans des isles Mariannes sont trop sauvages pour avoir une législation bien complète et trop peu soumis à leurs gouverneurs, pour observer exactement leurs ordonnances.

Les officiers du grand seigneur, qui épousent ses sœurs ou ses filles, sont honorés en public, mais très-humiliés dans le particulier, par cette alliance ; ils ne peuvent pas entrer dans l'appartement de leur femme, ou s'asseoir devant elle, sans en avoir obtenu la permission ; et dans presque toutes les occasions, ils sont obligés de montrer la servile soumission d'un esclave. Elle est poussée à un tel excès, que si l'on peut en croire un écrivain du dernier siècle, lorsque le grand seigneur donne sa sœur ou sa fille en mariage, il leur adresse le discours suivant : " Je vous donne cet homme pour qu'il soit à l'avenir votre esclave ; et s'il lui arrive de vous offenser ou de vous désobéir, abattez-lui la tête avec ce cymeterre , , , Cet auteur ajoute que la princesse porte toujours ce sabre à son côté, comme un

symbole de son autoité. Chez les Natchés la loi oblige les filles des nobles d'épouser des hommes d'une classe obscure, afin qu'elles aient le droit de gouverner despotiquement leurs maris, et elles observent si littéralement l'esprit de cette loi, qu'il leur arrive fréquemment de les chasser et de les remplacer par d'autres, qu'elles prennent toujours dans la même classe. Mais ce n'est que pour des fautes légères qu'elles se bornent à les expulser; car lorsque ces espèces de maris sont convaincus d'infidélité, leurs femmes peuvent disposer de leur vie. Les femmes qui descendent du soleil ou du grand chef, sont autorisées à honorer de leurs faveurs tous les hommes qui leur plaisent, sans qu'il soit permis à leur mari de s'en plaindre ou d'avoir l'air de s'en appercevoir (1). Mais ce n'est pas tout; ils sont

forcés

(1) Il me semble qu'avec un pareil privilège ces femmes pourroient facilement se passer de maris; l'homme vil qu'elles épousent et qu'elles méprisent ne peut pas donner un nom a des enfans qui rongeroient sans doute de l'appeler leur père. D'ailleurs, puisqu'elles ont à la fois plusieurs maris, puisqu'elles les chassent et les remplacent; autant ou mieux vaudroit n'en pas avoir, et se contenter de leur privilège

forcés de se tenir devant leurs femmes dans la posture la plus respectueuse, et de leur parler du ton le plus soumis. Ils ne mangent jamais avec elles, et cette brillante alliance ne leur donne aucune espèce de privilége, excepté l'exemption du travail qu'ils paient cruellement par une continuité de bassesses et d'humiliation. Les Moxes, qui habitent de nord le l'Amérique, sont obligés, dit-on, par une loi, d'obéir aveuglément à leurs femmes; de transporter leurs habitations et de les suivre par-tout où elles veulent fixer leur demeure.

En Hollande, où l'industrie et la frugalité sont le caractère distinctif, non-seulement des individus, mais même du pouvoir législatif, on a revêtu les pères d'une autorité fort extraordinaire. Ils peuvent emprisonner leurs enfans, dont la mauvaise conduite fait craindre la ruine de leur fortune. Les maris jouissent de la même autorité sur leurs femmes; mais ce qui paroitra sans doute plus surprenant, ce qui distingue le code des Hollandois de la législature de toute l'Europe, c'est que les femmes ont le même droit sur leurs maris. Mais il faut observer qu'on prend dans ces occasions

toutes les précautions possibles pour évitez les abus du pouvoir et constater de la manière la plus incontestable que l'épouse et la famille de l'accusé courrent le danger prochain d'être réduits à l'indigence , avant que le magistrat entreprenne d'attenter à la liberté d'un citoyen. Toutes les institutions des républiques ne lui sont pas également favorables , et il seroit peut-être impossible d'inventer dans le pays le plus despotique de la terre une loi plus funeste à la liberté des individus , que celle qui donne à des particuliers le droit de les en priver.

Nous avons vu que les Germains et les autres peuples du nord avoient pour les femmes en général beaucoup d'estime et de considération ; mais il ne paroît pas que les femmes mariées aient joui d'aucun privilège particulier. Chez quelques - unes de leurs tribus qui permettoient la polygamie , il y avoit toujours parmi les femmes d'un particulier une d'entr'elles qui exerçoit la supériorité sur les autres ; mais à la mort de son mari , elle payoit cher ce privilège , en se brûlant toute vive sur son bûcher funèbre. Chez les Turcs , une épouse légitime a le droit de partager tous les ven-

“dredis” (1) le lit de son mari, qui peut disposer de toutes les autres nuits en faveur de ses concubines. Les Indoux, qui ne considèrent les femmes que comme des instruments de volupté, ne laissent pas de respecter la propriété de leurs femmes : les loix de leur pays défendent, dit-on, à un mari d’en disposer sans l’aveu de son épouse, à moins que ce ne soit dans une maladie où pour satisfaire un créancier intraitable, qui le tient en prison sans lui accorder une subsistance. Si, pour tout autre sujet, un mari touche à la fortune de son épouse, la loi le condamne à rembourser le capital et les intérêts.

Comme la fidélité conjugale, et principalement de la part des femmes, a été considérée dans presque tous les temps et dans tous les pays comme le premier devoir du mariage, tous les législateurs sages ont tâché de maintenir la chasteté, en infligeant des châtiments à ceux qui violoient cette ordonnance. Les loix de Moïse commandent de lapider l’homme ou la femme surpris en

(1) Mais comment font ceux qui ont quatre épouses légitimes, comme la loi de Mahomet le permet ?

adultère. Cette loi semble indiquer qu'on punissoit également les deux sexes ; mais il est bon d'observer que le concubinage avoit une étendue illimitée , et que les hommes qui jouissoient de ce privilège pouvoient aisément s'abstenir de commettre des adultères. Les Egyptiens , chez lesquels les femmes jouissoient d'une très-grande considération , punissoient très-rigoureusement l'adultère des deux sexes : ils faisoient subir aux hommes une opération qui les mettoit hors d'état de débaucher des femmes à l'avenir , et coupoient le nez à la coupable , afin qu'elle n'inspirât plus le desir de commettre le même crime. Spelman prétend que Canut publia une loi semblable , qui ordonnoit de couper le nez et les oreilles aux femmes qui habiteroient avec un autre homme que leur mari.

Les Indoux instituèrent des punitions à - peu - près semblables , et à peu-près à la même époque ; mais par des motifs fort différents , les Egyptiens chérisssoient leurs femmes et la vertu ; et les Indoux n'étoient animés que par la jalousie et la vengeance. Leurs loix condamnoient à la mort celui qui commettoit un adultère. avec une femme

d'une caste supérieure. S'il usoit de violence pour débaucher une femme d'une caste égale ou inférieure à la sienne, le magistrat confisquoit ses possessions ; et après l'avoir fait réduire au rang des eunuques, le condamnoit à faire le tour de la ville sur un âne. S'il n'avoit employé que la séduction ou la supercherie, le magistrat confisquoit ses biens, le faisoit marquer au front avec un fer chaud, et le bannissoit du royaume. Telle est la loi des Indoux pour les castes supérieures, à l'exception de celles des bramins. Mais si un Indien d'une caste inférieure commet un adultère avec une femme d'un rang plus distingué, on ne se contente point de lui déchirer les membres, mais on l'attache sur une plaque de fer rougi au feu ; où il expire dans les plus horribles angoisses ; tandis que les Indiens des castes supérieures qui débauchent des femmes des classes obscures en sont quittes pour une foible amende ; et un bramin, c'est-à-dire un de leurs prêtres, ne peut étre condamné qu'à avoir la tête rasée, et jamais à perdre la vie, quel que soit l'énormité de son crime. Mais les loix dont il est toujours l'interprète ne sont pas si indul-

gentes pour son épouse. Elles lui infligent une punition sévère lorsqu'elle commet un adultère avec un Indien des premières castes. Le magistrat lui fait couper les cheveux, oindre le corps d'onguent et parcourir toutes les rues de la ville, montée sur un âne. On la chasse ensuite de la ville par la porte du nord, où on la fait déchirer toute vive par des chiens affamés. Si une femme d'une caste inférieure est convaincue d'avoir fait des avances à celui qui l'a déshonorée, on lui coupe le nez, les lèvres et les oreilles, on la promène dans la ville sur un âne, et on finit par la noyer ou la jeter aux chiens. L'adultère commis avec une danseuse ou une courtisane n'entraîne ni peine afflictive ni amende. L'histoire ne dit point pourquoi on promenoit les adultères sur un âne; et pour pouvoir le deviner, il faudroit savoir l'idée qu'on attachoit à cette cavalcade. Quoiqu'il en soit, les exemples de la cérémonie que je viens de citer ne sont pas les seuls que les historiens nous présentent. Plutarque nous apprend que les habitans de Cumes promenèrent sur un âne une femme surprise en adultère; qu'après avoir fait ainsi le tour de la ville, elle fut réputée

infâme , et qu'on lui donna le sobriquet insultant de la femme à l'âne. Les Psidiens traitèrent , pour le même crime , un homme de la même manière , et lui donnèrent le même sobriquet.

Il ne sera point déplacé de faire observer ici à mon lecteur que le mot *adultère* , qui , dans l'acception de tous les autres peuples , signifie une intimité illicite entre deux personnes mariées , s'étend chez les Indoux à toutes les familiarités suspectes entre deux personnes de différent sexe ; et il sera bon de remarquer aussi que ces Indiens ont les passions si violentes , qu'ils considèrent toujours comme coupable d'adultère ceux qui ont eu l'occasion de le commettre. Ils en distinguent de trois sortes ; le premier , lorsqu'un homme , dans un lieu où il n'y en a point d'autre que lui , fait la conversation avec une femme , et qu'ils se sourient mutuellement ; lorsqu'un homme et une femme conversent ensemble le matin , le soir ou dans la nuit , ou que l'homme touche familièrement aux vêtemens de cette femme , lorsqu'ils se promènent ensemble dans un jardin ou dans un endroit peu fréquenté , ou enfin qu'ils se baignent dans le même étang.

Ils désignent , par la seconde espèce d'adultére , l'homme qui envoie à une femme du bois de sandal , des grains enfilés ou des friandises , ou enfin de l'or et des bijoux. Ils comprennent dans la troisième espèce , l'homme qui est couché auprès d'une femme sur le même tapis , ou qui est retiré avec elle dans un lieu solitaire , ou qui l'embrasse et joue avec elle sans qu'elle fasse résistance. Telles sont les définitions que la loi des Indoux donne de l'adultére. Mais il paroît que dans le choix des punitions , leurs législateurs ont moins considéré l'énormité de ce crime que la dignité de leurs différentes castes , et que leur code pénal a été dicté beaucoup moins par l'amour de la vertu que par la jalouse et par le barbare sentiment de la vengeance.

Lorsqu'il arrivoit à une fiancée d'avoir commerce avec un homme dans les champs , les loix de Moïse ne punissoient que l'homme , qu'elles condamnoient à mort ; parce que le législateur supposoit que la fille avoit crié sans pouvoir être entendue. Mais si le même évènement se passoit dans la ville , la loi condamnoit les deux parties à être lapidées , parce qu'elle supposoit que si la fille eût crié on l'auroit défendue contre son ravisseur

Les peuples de l'antiquité avoient tant d'horreur pour l'adultére , que presque tous leurs législateurs ont prononcé les plus rigoureux châtimens contre ceux qui s'en rendoient coupables. Dans quelques exemplaires du decalogue , écrits en langue Grecque , et qui subsistent encore , le crime de l'adultére est considéré comme un crime plus odieux que le meurtre.

Durant les siècles héroïques , les Grecs , qui n'étoient violemment émus que par le sentiment de la vengeance , punissoient souvent l'adultére par le meurtre. Les Italiens , les Espagnols et les Portugais , qui ont des loix destinées à punir l'adultére , y ont rarement recours ; c'est le plus souvent en l'assassinant qu'ils se vengent du coupable. L'adultére est le crime qui paroît exciter plus violemment et plus universellement le ressentiment et la vengeance du genre-humain (1).

(1) Il paroît que dans tous les pays les hommes ont attaché de l'ignominie à employer un secours étranger pour venger les injures de leurs femmes. Les Italiens , les Espagnols et les Portugais assassinent le coupable ; les François , les Anglois et les Allemands l'appellent en duel.

Lorsque les femmes des Lévites furent violées, les Israélites prirent les armes et détruisirent presque totalement la tribu de Benjamin, parce qu'elle refusa de leur livrer les adultères. Thyeste ayant débauché l'épouse d'Atréa son frère, celui-ci l'invita à une fête, où il exerça la plus affreuse des vengeances, en lui faisant manger la chair de son propre fils. Marguerite de Bourgogne, épouse de Louis-le-Hutin, roi de France, ayant été convaincue d'adultère, fut enfermée et étranglée en 1314, dans le château gaillard d'Andeli. Mais on ne se contenta point d'ôter la vie à ses amans; on les condamna à être écorchés vifs.

Les hommes se croient si grièvement insultés par celui qui débauche leurs femmes, ils sont si avides dans ces occasions d'exercer leur vengeance, que les formalités des loix leur paroissent trop lentes. Dans quelques pays elles autorisent les maris à punir eux-mêmes l'inconstance de leurs femmes. Justinien permit aux maris de tuer l'homme qu'ils soupçonnaient d'entretenir avec leurs femmes un commerce criminel. Mais la loi les obligeoit d'avertir trois fois par écrit et devant témoin, celui qui causoit leur inquiétude;

et de lui défendre de converser à l'avenir avec leur femme. En Suède et en Danemark , le mari qui surprenoit sa femme en adultére pouvoit impunément la tuer et ôter au séducteur les moyens de retomber dans sa faute. Parmi quelques tribus de Tartares , les maris sacrifient souvent la vie de leur femme au plus léger soupçon d'infidélité ; et il n'en falloit pas davantage à quelques chefs des Orientaux pour faire enterrer jusqu'au menton et expirer lentement leurs femmes et leurs concubines dans une longue et douloureuse agonie. Lorsque le Grand-Turc soupçonne quelqu'une de ses femmes , il la fait coudre dans un sac et jeter dans la plus prochaine rivière. Chez les anciens Germains , le mari avoit le droit de punir sa femme , lorsqu'il la surprenoit en adultére : il lui coupoit les cheveux en présence de ses parens , la chassoit toute nue hors de sa maison , et la poursuivoit à coups de fouët dans les rues de la ville. Dans le royaume de Bénin , les maris jouissent du même privilège. Dans les pays où le sentiment de l'honneur est moins vif , on punit moins rigoureusement l'adultére. Les Chinois vendent phlegmatiquement leur épouse infi-

dèle à des marchands d'esclaves. La même coutume est établie chez les peuples de Laos, voisins de la Chine. Autrefois le roi des Gallois (1) croyoit avoir obtenu une réparation suffisante de celui qui déshonoroit son lit, lorsque le coupable lui apportoit une verge d'or, de la grosseur du doigt d'un *paysan* qui menoit depuis *neuf ans la charrue*. Il falloit que la longueur de cette verge atteignît depuis le plancher jusqu'à la bouche du roi assis sur un siège. En Angleterre et dans d'autres pays, on punit aujourd'hui l'adultére par une amende, que l'on considère probablement comme une compensation égale à l'injure. Cette méthode a l'inconvénient d'encourager des manœuvres viles et odieuses. Des maris sans pudeur font commerce de l'incontinence de leurs femmes. Les Juifs modernes plongent dans l'hyver le plus rigoureux, les hommes adultères plusieurs jours de suite dans l'eau froide, sans égard pour ce qu'ils doivent souffrir ; et on les y laisse chaque fois durant le tems qu'il faut pour faire

(1) Le pays de Galles est aujourd'hui une province d'Angleterre qui formoit autrefois un royaume séparé.

durcir un œuf. Dans l'été la punition est différente ; on dépouille le coupable et on l'expose nud à l'ardeur du soleil, aux piquures des guêpes et des fourmis. Une ancienne loi d'Angleterre condamnoit les hommes coupables d'adultère à devenir les esclaves du roi, qui pouvoit les employer à des travaux pénibles, ou comme soldats dans les guerres étrangères.

Ces différentes observations peuvent servir à calculer la gradation des idées, relativement à l'adultère. Quelques peuples le considèrent comme un crime qui ne peut être expié que par la mort. D'autres ont pensé que la fustigation étoit une punition suffisante, quelques nations se sont contentées d'une compensation pécunière ; et une partie des peuples sauvages ne trouvent dans cette action rien de criminel. Dans la Louisiane, au Pégu, à Siam, à Caniboge, et dans la Cochinchine, l'adultère passe pour une distinction honorable. Les habitans offrent leurs épouses aux étrangers, et s'offensent du refus de s'en servir comme d'une insulte faite aux charmes de leurs femmes. Herodote fait mention d'un peuple nommé Gendanes, dont les femmes faisoient gloire de leur im-

pudicité. L'usage de leur pays les autorisait à ajouter un falbalas ou bordure à leur vêtement pour chaque nouvel amant qui sacrifioit avec elle au Dieu de Cythère, et celle qui portoit le plus grand nombre de ces bordures étoit la plus enviée de son sexe et la plus admirée du nôtre. Dans les pays où la loi punit l'adultère, elle est ordinairement moins rigoureuse que la vengeance des particuliers ; et cette vengeance est elle-même plus ou moins rigoureuse, en proportion du cas que les hommes font de l'autre sexe, et de la considération qu'ils accordent à leurs femmes.

De toutes les méthodes qui ont été inventées pour punir l'adultère, les suivantes me paroissent les plus raisonnables et les plus efficaces. Edgar, roi d'Angleterre, ordonna par une loi, que tous les adultères, sans distinction de sexe, feroient une pénitence de sept ans, durant lesquels ils ne seroient nourris que de pain et d'eau trois jours de chaque semaine. Canute ayant apperçu, dans le commencement de son règne, que l'amputation du nez et des oreilles, ne produisoit point la réforme qu'on en attendoit, ordonna que les adul-

tères des deux sexes fussent condamnés pour toute leur vie au célibat. Les Muskhogues de l'Amérique, peuple sauvage qui n'ont pas la réputation d'être fort intelligens dans la science de la législation, inventèrent le même expédient pour punir le même crime. Ils obligèrent les adultères d'observer la chasteté la plus exacte durant quatre lunes complètes, à compter du moment où leur crime avoit été découvert. La méthode adoptée par les Grecs l'emporte sur toutes celles que je viens de citer. Elle étoit plus douce et très-probablement plus efficace. Dans quelques-unes de leurs républiques, il étoit défendu à une femme convaincue d'adultére de jamais se parer de beaux habits, et lorsqu'elle contrevenoit à la loi, le peuple avoit la liberté de mettre ses vêtemens en pièces et de la maltraiiter, mais non pas au point de la faire périr ou de l'estropier. Ils chassoient aussi ignominieusement les femmes adultères de leurs temples, et il étoit défendu à leurs maris d'habiter avec elles sous peine d'être déclarés infâmes.

Je pourrois citer encore une infinité d'autres méthodes inventées pour punir l'adultére; mais comme celles dont j'ai fait mention suffi-

sent pour faire connoître l'opinion que différens peuples ont eu en différens tems de ce crime , je passerai aux loix de l'église , et j'observerai qu'à l'imitation de Moïse , plus que de Jésus , elles condamnèrent les adultères à perdre la vie. On trouve dans un canon les paroles suivantes : " Les hommes convaincus d'adultère seront lapidés , afin que les femmes impures cessent de multiplier , , , Le pape , Sixte-Quint , ne se borna pas à punir de mort les hommes adultères ; il prononça la même peine contre le mari qui ne dénonceroit pas sa femme dès qu'il seroit convaincu de son infidélité. Nous observerons toutefois , à regret , que malgré cette apparence de respect pour la fidélité conjugale , les ecclésiastiques pratiquoient eux-mêmes l'adultère avec impunité dans les tems où ils lançoient les foudres de l'escommunication sur les laïques qui se permettoient de les imiter. Voués au célibat , indifférens sur leur réputation et à l'abri de la justice civile , les prêtres se livrèrent , durant le moyen âge , à des débauches si infâmes , qu'elles paroîtroient incroyables si elles n'étoient pas authentiquement constatées.

Dans les premiers tems , lorsque les loix

du mariage étoient encore très-irrégulières, lorsque les droits des épouses n'avoient point d'autre base que les conventions de leurs parents ou la volonté de leur mari, les hommes rompoient leur mariage avec presqu'autant de facilité qu'ils en avoient eu à le contracter. Les anciens Israélites répudiaient à volonté leurs épouses. " Lorsqu'un homme, dit Moïse, a pris une femme pour épouse, et qu'il découvre en elle quelque malpropreté qui l'en dégoûte, il peut rédiger par écrit un certificat de divorce (1), et le lui

(1) Moïse ne nous explique point la forme de ce certificat de divorce ; mais les rabbins prétendent qu'il étoit rédigé de la manière suivante : " Le ... du mois de l'année ... moi David, etc., demeurant à ... près ou sur la rivière de ... je déclare avoir, de ma propre volonté et consentement libre, répudié Marie et l'avoir renvoyée de ma maison, afin qu'elle puisse, au moyen du présent certificat, aller, conformément aux loix de Moïse, où bon lui semblera, et contracter un autre mariage avec qui elle voudra ... Il falloit que ce certificat de divorce fût signé et délivré entre les mains de l'épouse répudiée, en présence de deux témoins. Il falloit qu'il fût écrit sur un parchemin destiné à ces sortes d'actes : on se servoit d'encre et de caractères particuliers. Toutes ces

présenter, en l'expulsant de sa maison ,,. L'expression vague de malpropreté, dont les juifs se servoient pour motiver leur divorce, multiplia les abus au point que les rabins prétendent qu'un mari renvoya quelquefois sa femme parce qu'elle avoit gâté son diné , et qu'un juif pouvoit même répudier sa femme , lorsqu'il en rencontrroit une autre plus à son gré. L'étendue de cet injuste privilège donnoit aux Israélites le droit de répudier leurs femmes dès qu'ils cessoient d'en être amoureux , ou qu'ils étoient épris d'une autre; mais on en privoit celui qui avoit défloré une vierge , et la loi l'obligoit non-seulement de payer cinquante shekels au père , en compensation de l'injure , mais d'épouser sa fille et de la garder durant toute sa vie. Il seroit difficile d'inventer une loi qui protégeât plus efficacement la chasteté des filles.

Cette facilité dans le divorce n'étoit pas particulière aux juifs , elle résultoit de la nature de l'engagement conjugal. Lorsqu'un

formalités indispensables pour la validité du mariage tendoient sans doute à imposer quelques gênes à la facilité du divorce.

homme achetoit son épouse à prix d'argent, comme ses esclaves, il devoit naturellement réclamer le droit de la renvoyer lorsqu'il n'en étoit pas satisfait ; mais dans les pays où les droits naturels des femmes sont établis, où le mariage est un contrat ou une convention réciproque qui réunit les personnes et la fortune des deux époux, ce marché ne peut pas admettre que l'un ou l'autre ait le droit de le rompre sans une cause légitime. Quelques nations ont pensé que l'antipathie des deux conjoints, et le desir mutuel de leur séparation étoit un motif suffisant, et d'autres ont accordé au mari le droit de quitter sa femme lorsqu'elle étoit stérile. Dans la plupart des pays de l'Europe on n'admet pour cause légitime du divorce, que l'adultére de la femme ou l'inpuissance du mari. Les François ont jugé que l'inégalité de rang et de fortune suffisoient pour casser un mariage, comme si les loix divines dépendoit du nombre des louis d'or, ou des titres inventés par les hommes (1).

(1) L'auteur anglois fait ici une réflexion contraire à ses propres principes, et fondée sur une erreur. Il

Les Turcs ont adopté la coutume opposée ; ils épousent leurs esclaves et n'imaginent point que cette différence d'état puisse en occasionner dans le bonheur ou motiver la séparation (1). Quelques uns des premiers conciles ordonnèrent aux mariés , pour le salut

est vrai qu'en France comme ailleurs les parens sont trop jaloux peut-être de marier leurs enfans ou gré de leur vanité ou de leur avarice. Il est vrai qu'ils sacrifient souvent le bonheur de leurs enfans à ces considérations ; mais ce n'est jamais cette cause qu'ils allèguent pour obtenir la cassation d'un mariage. On n'admet en justice que le défaut du consentement des parens , encore faut-il que le marié ou la mariée n'ait point atteint l'âge de majorité , passé lequel ils sont libres de se marier à leur fantaisie ; mais M. Alexandie n'est point fondé à parler des loix divines , relativement au mariage , après nous avoir démentis que cette institution a été inventée par les hommes. Un prince ou une princesse ne peuvent pas à la vérité se marier sans le consentement du roi , mais c'est parce que le roi est considéré comme le chef ou le père de sa famille , et nous avons vu que chez presque toutes les nations de l'antiquité , le consentement des parens étoit indispensable pour la validité du mariage.

(1) L'auteur anglois semble encore oublier ici ses propres réflexions. Les Turcs épousent leurs esclaves , et elles ne sont ni moins esclaves ni moins ren-

de leur ame , de quitter leurs femmes adul-
teres , sous peine de la censure spirituelle ,
mais le *concile de Trente* (1) jugea cette ques-
tion d'une manière bien différente. Il déclara ,
non-seulement que l'engagement du ma-
riage étoit indissoluble , mais que les tribu-
naux ecclésiastiques avoient seuls le droit
de connoître des affaires relatives à cette
institution , et il prononça l'anathème contre
tous les hérétiques qui avoient une op-
inion différente ; mais les papes , qui s'arro-
geoient souvent le droit de violer toutes les
loix divines et humaines , n'ont pas moins

fermées après le mariage ; mais en France , où en
épousant une femme on contracte des liaisons avec sa
famille , parce que les femmes mariées sont reçues
dans la société , il est assez naturel qu'on desire for-
mer les alliances entre familles du même rang.

(1) Il est bon d'observer que le concile de Trente ne
publia pas ce canon comme une opinion de l'église , et
qu'il ne le fonda point sur des passages de la sainte écri-
ture. Les révérends préteurs dirent que ce décret venoit
en droite ligne d'Adam , qui avoit en même tems ordonné
qu'un homme n'épouseroit qu'une seule femme. Une
pareille découverte fait honneur aux talents de ces
élabiles antiquaires ; mais ils auroient dû nous indiquer
les archives dans lesquelles ils ont trouvé ce décret.

continué, malgré les décrets du concile, à dissoudre les mariages, lorsque cette sentence pouvoit servir leur intérêt ou celui des gens riches ou puissans, qui offroient de la payer, sans s'enibarrasser de savoir si ce divorce avoit ou n'avoit pas des motifs légitimes, tandis que les pauvres réclamoient envain la protection *du serviteur* des serviteurs de Dieu, et sans parvenir à se faire entendre.

Les jurisconsultes d'Angleterre, grands amateurs de préambules et de distinctions, ont divisé l'article du divorce en deux espèces différentes. La première, lorsque les parties se séparent de corps et de biens, sans obtenir la liberté de se marier ailleurs; la seconde, lorsqu'on dissout l'engagement du mariage qu'elles ont contracté et qu'elles peuvent en former un autre. Mais ces deux divorces exigent également une preuve d'adultère. Milton et quelques autres écrivains qui l'ont suivi, fatigués de la chaîne indissoluble qu'ils portoient avec impatience, et dont ils croyoient avoir le droit de se décharger, ont employé une infinité d'argumens pour prouver que l'équité, la raison et la saine politique exigent également que le divorce soit permis pour d'autres causes que celle de l'adultère. Mais

tous ces argumens n'ont pas encore fait la moindre impression sur nos législateurs. Lorsque la raison et la philosophie auront répandu plus de lumières dans l'esprit humain, elles se livreront peut-être à l'examen de cette question, et il en pourra résulter de nouveaux réglemens.

— Nous avons vu que chez les peuples sauvages, les hommes avoient seuls le droit d'exécuter le divorce, et que les loix en décidioient chez les nations civilisées. Mais il paroît que dans quelques pays les femmes partageoient ce privilège, et que dans d'autres elles en jouissoient exclusivement. Joseph nous apprend que Salomé, sœur d'Hérode, fut la première qui entreprit de répudier son mari, et que beaucoup de femmes suivirent son exemple. On trouve les vers suivans dans ceux de Juvenal.

While the last wedding feast is scarcely o'er
And garlands hands yct greend upon the Door ;
So still the reck'ning rises, and appears
In total sum, eight husbands in five years.

Les noces de Cloris à peine terminées
Elle vouloit déjà tâter d'un autre époux,
Et la belle en eut huit en moins de cinq années.

(144)

Et ceux de Martial , qui déclare que ,

Within the space of thirty days were led
Ten husbands gay , to thelesina's bed.

En moins de trente jours Hortense dans son lit ;
Pour se désennuyer fait entrer dix maris .

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même sujet.

DANS la cours de nos recherches sur le mariage nous avons vu varier avec les tems et les pays , les opinions relatives à cet engagement , à ses devoirs et à ses priviléges. Cependant , comme il vaut mieux astreindre le commerce des deux sexes à des règlements quels qu'ils puissent être , que de lui laisser une liberté illimitée , dans tous les pays sagelement gouvernés , les législateurs ont tâché d'encourager le mariage tel qu'il avoit été pratiqué par leurs ancêtres , ou d'en corriger les défauts et d'en perfectionner l'institution.

Quelques nations ont imaginé de faire considérer aux femmes le mariage comme une obligation indispensable. Les filles des Israélites déploroiient leur virginité lorsqu'elles se voyoient en danger de mourir sans l'avoir perdu. Elles n'étoient pas toutefois les seules qui comptoient au nombre

des malheurs de cette vie, celui de mourir vierges. Les anciens Persans regardoient le mariage comme un devoir essentiel, et croyoient que ceux des deux sexes qui mourroient sans avoir rempli cette obligation, en étoient inévitablement punis dans l'autre monde. Cette opinion fut l'origine de la plus singulière coutume dont l'histoire nous ait transmis la connoissance. Lorsque la mort enlevoit une personne avant qu'elle eût été mariée, un de ses parens, ou à son défaut un personnage qu'on payoit, épousoit publiquement le défunt ou la défunte, et cette cérémonie s'exécutoit le plutôt possible après les obsèques, comme le seul expédient qui pût pallier une négligence irréparable.

Quelque ridicule qu'un mariage de cette espèce puisse paroître aux yeux de la raison, il l'est encore moins que les deux anecdotes suivantes, qui démontrent d'une manière frappante à quel excès d'extravagance l'ignorance et la vanité peuvent conduire l'esprit humain. Avant de se servir de leur *seine* ou *grand filet*, les Canadiens ont coutume de le marier à deux jeunes filles ; ils préparent un festin, et tandis qu'ils s'en ré-

galent , le filet est placé entre ses deux épouses. Ceux qui l'ont fabriqué de leurs mains lui adressent la parole , le félicitent du bonheur d'avoir épousé deux jolies filles , et l'exhortent à prouver sa reconnaissance de l'honneur qu'elles lui ont fait , en prenant une grande quantité de poissons. Pour l'y disposer plus efficacement , ils font quelques cadeaux aux pères des deux jeunes épouses , persuadés que le filet sera sensible à cette petite générosité , et qu'elle redoublera son zèle et sa reconnaissance. Le doge de Venise épouse tous les ans la mer ; cette cérémonie s'exécute avec beaucoup de pompe et de solemnité. Le doge monte sur le pont d'un vaisseau , lance dans la mer un anneau d'or , et lui adresse sérieusement la formule suivante : " Je t'épouse , ô mer , et cette union est le symbole de notre empire sur toute ta vaste étendue , , (1).

Les Turcs , qui habitent aujourd'hui Cons-

(1) L'auteur anglois auroit pu citer une coutume non moins extravagante , et pratiquée de nos jours en France , le pays le plus éclairé de l'Europe , et dans un siècle qui se vante d'être celui de la philosophie. Cette coutume est le baptême des cloches ,

stantinople, considèrent le premier commandement du créateur, *croissez et multipliez*, comme le plus indispensable de tous les préceptes qu'il a donnés à la race humaine, et ils ont de la virginité la même opinion que les Persans, quoiqu'ils n'emploient pas une méthode aussi absurde pour suppléer à la négligence de ceux qui meurent dans le célibat. " Les femmes ont été créées pour faire le plus grand nombre d'enfants qu'il leur sera possible, et celles qui meurent vierges, meurent dans un état de réprobation ,. Les femmes de la Grèce considéraient aussi la virginité comme une disgrâce et une infortune. Sophocle nous représente Electre déplorant amerement son sort parce qu'elle n'étoit point mariée ; et Polycrates, tyran de Samos, étant irrité contre sa fille de ce qu'elle avoit voulu le dissuader d'aller au-devant d'Orates, gouverneur de Sardie, la menaça que s'il revenoit sans accident, il la laisseroit languir longtems dans le célibat (1).

(1) Il est très-possible que cette menace ait déplu beaucoup à Electre, et qu'elle ne fut cependant susceptible ni de craintes superstitieuses ni même de s'occuper de l'autre monde.

Cette aversion du célibat s'est assez universellement répandue parmi le beau sexe de tous les pays. Quelques nations ont publié des loix pour exciter les hommes au mariage ; mais on n'en eut jamais besoin pour y encourager le sexe féminin. Les filles , dit Montesquieu , à qui le mariage procure plaisirs et liberté, n'ont pas besoin d'autres motifs pour les y disposer. C'est la jeunesse de l'autre sexe qu'il faut tâcher d'encourager.

Les plus habiles législateurs ont en effet prodigué aux hommes une infinité d'encouragemens ; et dans la crainte qu'ils ne fussent insuffisans , ils ont attaché au célibat des désagrémentis et même des punitions. Les Lacédémoniens traitoient avec sévérité , non pas seulement ceux qui renonçoient au mariage , mais aussi ceux qui différoient trop longtems de contracter cet engagement nécessaire à la conservation des sociétés. Il y avoit un âge fixé , passé lequel un citoyen ne pouvoit pas continuer à vivre dans le célibat , sans s'exposer à des punitions mortifiantes. On obligeoit les vieux célibataires de faire une fois , tous les ans , le tour du marché , tous nuds , dans le cœur

de l'hiver, et de chanter une chanson qui expliquoit la nature de leur crime. Ils étoient exclus des jeux où les jeunes filles de Sparte dansoient nues, conformément à la coutume de leur pays. On célébroit en outre tous les ans une fête, durant laquelle les filles étoient autorisées à se venger du mépris de ces vieillards pour leur sexe. Elles les traînoient autour de l'autel et les frappaient à poing fermé, sans relâche, jusqu'à la fin de cette cérémonie. Enfin, les jeunes Lacédémoniens étoient dispensés vis-à-vis d'eux de la déférence et du respect que la loi de leur pays les obligeoit d'avoir pour leurs anciens. Un de leurs vieux capitaines s'étant un jour présenté à un spectacle public, s'approcha d'un jeune homme dans l'espérance qu'il lui céleroit respectueusement sa place; mais sans se lever de son siège, le Lacédémonien lui adressa cette courte harangue: "vous ne devez pas attendre de moi, durant ma jeunesse, un honneur que je ne puis pas espérer de recevoir de vos enfans dans ma vieillesse ,,. Les loix d'Athènes réservoient exclusivement les places honoraibles ou lucratives aux citoyens mariés qui avoient des enfans. Cette loi encourageoit les

Les Lacédémioniens à se marier, et étoit en quelque façon un garand de leurs égards pour leur femme et pour leurs enfans. Il existe encore en Suisse une loi à-peu-près semblable. On n'accorde jamais d'emploi lucratif à un célibataire (1).

Les Juifs croyoient que le commandement de croître et de multiplier faisoit du mariage un devoir indispensable, et considéroient tous les hommes qui ne se mariaient pas à l'âge de vingt ans, comme les auteurs ou les complices des fautes et de l'inconduite des filles qui supportoient impatiemment le célibat. On trouve dans le Talmud le proverbe suivant : " Quel est le père qui

(1) J'ai peine à concevoir comment cette loi n'a pas été universellement adoptée dans tous les pays sage-ment gouvernés, elle favoriseroit en même tems la population, les bonnes mœurs et l'union dans les familles. Un père devroit à sa femme et à ses enfans une partie de son aisance et de sa prospérité, et cette considération ne pourroit que redoubler la tendresse paternelle; en prodiguant à des célibataires des places lucratives, on les accoutume à un luxe personnel qui les éloigne du mariage, que tous les gouvernemens sages doivent encourager.

prostitue sa fille , si ce n'est celui qui la marie trop tard , ou à un vieillard , , ? Quoique les Persans n'eussent point de loix destinées positivement à encourager le mariage , plusieurs de leurs monarques ont institué des prix annuels en faveur des pères qui euroient le plus grand nombre d'enfans.

Toutes les loix des Indoux sont des modèles de bonne-foi et d'équité ; mais leur législateur considéroit le mariage comme un objet de si grande importance , que pour le favoriser , il accordoit dans cette occasion une dispense de bonne-foi et de véracité .
 En supposant , dit le Pundits , qu'un homme se soit servi de fausses déclarations pour obtenir la personne qu'il veut épouser , on peut se permettre ces petites supercheries le jour de la célébration , si le mariage est encore en danger d'être rompu faute de ces articles , deux ou trois mensonges en cette occasion sont très-excusables ; ou si un père promet à sa fille , au jour de son mariage , de lui donner des habits et des bijoux qu'il n'est pas en état d'acquérir , on doit excuser cette supercherie , lorsqu'elle a pour but de faire réussir l'union conjugale , , .

Tandis que les Romains conservèrent leur candeur et leur simplicité primitive , ils n'eurent pas besoin de loix pour encourager les jeunes citoyens à contracter des mariages ; mais lorsqu'ils furent livrés à la débauche et au goût de tous les plaisirs , lorsque l'extravagance des femmes exigea de leurs maris de très-fortes dépenses , et que l'éducation des enfans devint excessivement dispendieuse , le gouvernement employa envain les promesses et les menaces pour les déterminer à se marier. On n'inventa jamais dans aucun pays des loix plus propres à favoriser l'union conjugale , et elles n'eurent jamais dans aucun pays aussi peu de succès.

Lorsque le luxe , la dépense et l'amour des plaisirs , ou plutôt de la débauche , commencèrent à éloigner les Romains du mariage , pour contrebalancer ces obstacles , les législateurs jugèrent à propos de priver tous les célibataires du privilège de donner leur témoignage en justice ; et pour première question le juge demandoit toujours : avez-vous une femme et des enfans ? La réponse négative étoit suivie de l'exclusion ; le juge refusoit de recevoir le témoignage ou l'affir-

mation d'un célibataire. Les consuls de Rome s'occupèrent si sérieusement du soin de multiplier leurs citoyens, qu'ils parvinrent à extorquer le serment de ne jamais se marier que dans la vue de donner de nouveaux sujets à la république. Ils jurèrent en conséquence de répudier toutes les épouses stériles, et d'en prendre d'autres; mais la facilité de satisfaire leurs désirs sans s'embarrasser d'une épouse, leur fit oublier le serment; et les censeurs, voyant diminuer sensiblement la population, arrachèrent des citoyens une nouvelle promesse de se marier avant une époque très-prochaine (1).

(1) On n'a point encore observé, à ce qu'il me semble, que l'incoutinence des femmes est infiniment plus funeste à la population que l'incontinence des hommes. Il seroit possible que le commerce d'un seul homme, avec plusieurs femmes, ne fît aucun tort à la population; mais le commerce de plusieurs hommes avec la même femme, lui est très-certainement préjudiciable. Dans les grandes villes, où l'on tolère une multitude de prostituées, elles détournent non-seulement les célibataires du mariage, mais elles éloignent les hommes mariés de leurs épouses. A Paris, par exemple, où on évalue leur nombre à vingt mille; ces

Comme il arrive fréquemment qu'on est peu fidèle aux sermens forcés , à moins

peut , sans s'éloigner beaucoup de la vérité , supposer qu'elles ont habituellement commerce avec deux cens mille hommes . Or , si les desirs qui conduisent chez elles cette nombreuse armée , sont un besoin impérieux de la nature , ces hommes cherchoient quelques autres moyens pour les satisfaire . C'est précisément , dira-t-on , le danger que l'on redoute . Je répondrai que ceux qui représentent la suppression des filles publiques comme très-dangereuse , sont beaucoup plus attachés au désordre qu'elles occasionnent , qu'effrayés de celui qui pourroit résulter de leur suppression , et que d'autres adoptent cette opinion sans se donner la peine d'y réfléchir . Il y a environ un demi-siècle que Paris ne contenoit pas un nombre de filles publiques égal à la moitié de celles qui courent aujourd'hui si indécentement les rues de cette ville . On n'enlevait pas alors plus qu'aujourd'hui les filles honnêtes ; on les laissoit tout aussi tranquilles , et la population étoit cependant à-peu-près la même . Quel motif peut avoir fait tolérer cet essaim nouveau qui se multiplie tous les jours ? On a observé que ces filles , la honte de leur sexe , sont très-rarement des eufans ; elles sont la cause de la stérilité d'une infinité de filles honnêtes qui meurent dans le célibat ; elles sont la cause des malheurs d'un grand nombre d'épouses estimables , et de la ruine d'une infinité de familles . Quel peut donc , je le répète ,

qu'on n'exerce aussi la contrainte pour les faire observer, peu de Romains furent fidèles à celui qu'on leur avoit surpris; pour y suppléer, le législateur prodigua de nouveaux honneurs aux hommes mariés, et imposa

quel peut être le motif qui fait tolérer leur immense multiplication? elles sont, dira-t-on, un mal nécessaire; je dirai plutôt qu'elles sont un mal inévitable. Mais un mal inévitable n'a pas besoin d'être encouragé, où même ouvertement toléré. Ce seraient sans doute un grand bien d'en réduire le nombre et de les empêcher d'exercer si ouvertement leur misérable profession. Il faudroit leur défendre de courir les rues et d'attaquer insolemment les passans; il faudroit leur fixer un endroit pour pratiquer leur infâme métier, et les punir sans miséricorde, quand on les trouveroit ailleurs faisant des recrues. Depuis qu'on les rencontre dans tous les quartiers, dans toutes les rues sans exception, la capitale est devenue un séjour très-dangereux, non-seulement pour le jeune homme dont les passions ardentes se précipitent aveuglément sur l'ombre du plaisir, mais pour les hommes de tous les âges et de tous les états. Qui peut en effet répondre qu'il sera toujours à l'abri d'un instant d'orrieur; et il faut bien que ces erreurs ne soient pas fait rares, car ce ne sont ni les jeunes gens ni les gens sans aveu qui font subsister à Paris vingt mille courtisannes.

des amendes et des punitions aux célibataires. Il ordonna que ceux des plébéiens qui étoient mariés occuperoient aux spectacles publics une place plus honorable que les autres; que les magistrats et les patriciens mariés auroient le pas sur ceux qui vivoient dans le célibat, et qu'on lèveroit rigoureusement les amendes dont Camille et Por-thume avoient chargé les célibataires.

Lorsque Jule César eut vaincu tous ses rivaux, et soumis presque toutes les nations qui lui faisoient la guerre, pour remplacer la multitude de Romains qui avoient péri sous ses drapeaux et dans les armées de ses adversaires, il imagina de donner des récompenses aux pères de familles nombreux, et de défendre à tous les citoyens, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à quarante, de sortir de leur pays natal. Pour réprimer l'excès des débauches de la jeunesse romaine, Auguste, son successeur, imposa de fortes taxes sur ceux qui, passé un certain âge, continueroient à vivre dans le célibat, et encouragea, par des récompenses, la naissance des enfans légitimes. Quelques années plus tard les chevaliers romains l'ayant pressé d'adoucir la sévérité de la

loi, il convoqua leur assemblée générale et fit séparer en deux troupes les hommes mariés et les célibataires, qui formoient un corps beaucoup plus nombreux que les premiers. L'abord s'adressant aux pères de famille, Auguste leur dit obligamment qu'ils étoient les seuls qui eussent rempli le vœu de la nature et de la société. " La race humaine, ajouta l'empereur, a été créée mâle et femelle pour prévenir l'extinction de son espèce, et le mariage est la méthode la plus convenable pour la multiplier: vous méritez seuls les noms d'homme et de père, et vous pouvez compter sur la préférence pour toutes les places que vous pouvez transmettre à votre postérité, . Se tournant ensuite vers les célibataires: " je ne sais, leur dit-il, quel nom je dois vous donner; sera-ce le nom d'homme, vous n'avez rien fait pour le mériter? ce ne sera pas non plus celui de citoyen, puisqu'il ne dépend pas de vous que la ville ne soit bientôt déserte: je ne vous appellerai pas des Romains, puisque vous paroissez déterminés à en laisser éteindre la race; mais quelque nom que je vous donne, vous n'en êtes pas moins coupables d'un forfait qui comprend tous les crimes:

Vous êtes coupables de meurtre ; en refusant la naissance aux enfans dont vous devriez être les pères ; d'impiété , en détruisant les noms et les honneurs de vos ancêtres ; et de sacrilège , en anéantissant autant qu'il vous est possible votre espèce et la race humaine créée par les Dieux. Votre obstination à vivre dans le célibat tend à renverser leurs temples et leurs autels ; à dépeupler votre pays et à dissoudre son gouvernement ,,. Après avoir terminé cette mercuriale , Auguste accorda de nouveaux honneurs et de nouvelles récompenses aux pères de famille , et chargea les célibataires de nouvelles impositions , au moyen de la loi de Popée , qu'il remit en vigueur.

Quoique la loi Popée prenونçât une punition sévère contre tous ceux qui ne seroient point mariés à un âge qu'elle fixoit , Auguste leur accorda le terme d'une année pour se conformer à ce règlement rigoureux ; mais l'antipathie du mariage l'emporta sur les ordonnances. Les chevaliers et les citoyens Romains employèrent toutes sortes de subterfuges pour échapper aux punitions. Quelques-uns d'eux épousèrent des filles au berceau ; et en obéissant à la lettre de la loi ,

ils en éludoient les dispositions. Ce mariage illusoire n'augmentoit ni leur famille , ni la dépense de leur maison , et ils continuèrent leur train de vie ordinaire.

Tels sont les expédiens dont les Romains furent forcés de faire usage pour empêcher leurs citoyens de renoncer tout - à - fait à l'union conjugale. Les autres nations ont rarement employé les moyens de contrainte. Il a presque toujours suffi d'attacher du déshonneur ou de la honte au commerce illicite des deux sexes. En honorant le mariage , en le facilitant autant qu'il étoit possible , on a cru devoir laisser le soin du reste à la nature. A ce dernier égard , les Anglois semblent avoir adopté des maximes opposées à celles de tous les autres peuples : ils ont opposé aux mariages une infinité d'obstacles , contre lesquels la chambre des communes a souvent réclamé , mais qu'elle n'a jamais pu détruire , parce que la chambre des lords s'y est toujours opposée. Sans avoir le don de prophétie , on peut toutefois assurer que l'intérêt général de la nation ne tardera pas à triompher de l'orgueil , du rang et de l'opulence. La nature a créé tous les hommes égaux. Le *fat* , ou la volonté d'une

ête couronnée, peut admettre parmi eux des distinctions artificielles ; mais ces distinctions doivent se borner aux choses artificielles ; et la saine politique défend de souffrir que son influence s'étende aux choses qui sont inhérentes à la nature.

Comme tous les règlements relatifs au commerce des deux sexes tendent à favoriser la population, les législateurs habiles ne se sont pas contentés d'encourager le mariage ou même d'en faire une nécessité ; ils ont tâché de corriger les abus qui nuisent au principal but de cette institution, et de diriger dans cette union les individus des deux sexes de la manière la plus avantageuse pour la multiplication de l'espèce. Les Juifs ont défendu aux eunuques de contracter des mariages. Lycorgue vouloit que les hommes les plus vigoureux épousassent les femmes les mieux constituées, et ordonnoit de punir ceux qui se vouoient au célibat, ceux qui ne se maroient que dans leur vieillesse, et ceux qui contractoient des unions disproportionnées pour l'âge. A Rome, la loi défendoit à une femme au-dessous de cinquante ans d'épouser un homme qui en avoit plus de soixante ; et à un homme au-dessus de

soixante ans de prendre une femme moins âgée que lui. A Genève, on ne permet point à une femme de quarante ans d'épouser un homme qui a dix ans de moins qu'elle : si elle a plus de quarante ans, elle ne peut pas épouser un homme qui a plus de cinq ans moins qu'elle ; et un homme arrivé à l'âge de soixante ans, n'a pas la liberté d'épouser une fille au-dessous de trente ans. Ces loix indiquées par la nature, et évidemment favorables au but du mariage, ont été négligées par presque toutes les nations modernes.

S'il est vrai, comme les naturalistes l'assurent, que rien n'est plus capable de contribuer à la rigueur des végétaux et des animaux que de croiser les races, on pourra raisonnablement présumér que les législateurs ont eu en vue cette observation, lorsqu'ils ont défendu le mariage entre des parents très-proches. La loi de Moïse marquoit très-exactement aux Juifs à quels degrés de consanguinité l'union conjugale leur étoit permise. Les anciens peuples varioient beaucoup à cet égard dans leurs opinions. Les Egyptiens avoient la liberté d'épouser leur sœur. Les Scythes épousoient non-seulement leur

sœurs, mais même leurs mères et leurs grand-mères (1). Chez les Tartares, les pères épousoient leurs filles; mais un fils ne pouvoit pas épouser sa mère. Les Huns épousoient indistinctement toutes les femmes, sans égard pour la consanguinité. Les fils épousoient la veuve de leur père; et cette coutume paroît tirer son origine de la plus haute antiquité; car Absalon épousa les femmes de David, lorsqu'il se révolta contre son père. Chez les Arabes, lorsqu'un homme laissoit en mourant une ou plusieurs veuves, ses fils les épousoient, pourvu qu'elles ne fussent pas leur mère. Les Tartares épousent encore aujourd'hui la veuve de leur frère. Les Druses du mont Liban épousent leurs filles. Au Pérou, le roi ou l'inca étoit obligé d'épouser sa sœur aînée ou sa plus proche parente, lorsqu'il n'avoit pas de sœur. Dans l'isle d'Otaheite, nos navigateurs ont

(1) M. Alexandre devroit bien nous citer ces autorités; car indépendamment de la consanguinité qui n'est peut-être qu'un préjugé utile, tous les sentimens de la nature réclament contre l'union d'un fils avec sa grand-mère, qui ne peut pas être une jouissance fort appétissante.

Été informés que le jeune roi étoit destiné à épouser sa sœur dès qu'elle seroit nubile. A Athènes , on pouvoit épouser la sœur de son père , mais non pas la sœur de sa mère. En France , le célèbre comte d'Armagnac épousa publiquement , dans le quinzième siècle , sa propre sœur.

Il est probable que l'usage de croiser les races des hommes et des autres animaux pour les empêcher de dégénérer , est fondé sur l'observation et l'expérience , et qu'il a fallu du tems pour faire cette découverte. Moïse , inspiré par l'esprit divin , eut cette prévoyance ; mais les législateurs des peuples que j'ai cités n'y pensoient pas ; et les hommes jouirent très-long-tems du privilège de se marier à leur fantaisie. On peut supposer toutefois une autre raison politique , qui a contribué peut-être à faire défendre les mariages entre proches parens. Avant que les sociétés fussent civilisées et que les hommes eussent perfectionné les loix et l'organisation des gouvernemens , les différentes familles se faisoient fréquemment la guerre ou relativement à des propriétés fort incertaines ou par un penchant alors assez général pour la rapine et le brigandage. Dans cette situa-

tion des choses toute acquisition de forces étoit pour une famille une augmentation de sécurité. Au lieu de se marier dans leur famille, l'intérêt personnel et la politique devoient engager les hommes à prendre une épouse dans la famille de leur voisin, afin de former une alliance offensive et défensive. Ces petites confédérations se multiplièrent sans doute, et la coutume de se marier dans sa famille disparut insensiblement. L'usage des anciens Germains vient à l'appui de cette conjecture ; ils ne permettoient la poligamie ou la pluralité des femmes qu'à leur souverain ou au chef de la nation, qu'ils engageoient à multiplier ses épouses, afin de contracter des alliances avec les autres potentiats.

Indépendamment de ces motifs de politique et de quelques autres qui ont pu faire renoncer les proches parens à se marier ensemble, des raisons naturelles s'opposent fortement à ces alliances. Le mariage d'un père avec sa fille a dû toujours paroître peu convenable, parce qu'il perdoit long-tems avant elle la faculté de faire des enfans (1).

(1) Le mariage d'un père avec sa fille a dû rare-

Celui d'une mère avec son fils est sujet au même inconvenient , et d'ailleurs il est contre nature , puisque le fils doit un très-grand respect à sa mère , et qu'une épouse a le même devoir à remplir vis-à-vis de son mari. Quoiqu'on ne puisse pas faire les mêmes objections contre l'union d'un frère avec sa sœur , il paroît que la nature y a pourvu elle-même , en n'inspirant point aux frères et aux sœurs ou aux proches parens des deux sexes , l'émotion ou le desir qu'éprouvent l'une pour l'autre des personnes qui vivent moins habituellement et moins familièrement ensemble (1).

ment avoir lieu , mais non pas par la raison qu'observe l'auteur anglois , puisqu'on voit encore tous les jours des hommes de soixante ans épouser des filles qui en ont à peine seize ou dix-sept , mais parce qu'une fille qui a été élevée , grondée , corrigée par son père , et habituée au respect filial , doit se livrer avec peine avec l'auteur de ses jours à la familiarité d'une femme avec son mari. Ces sortes de mariages n'ont pu s'exécuter que sous le despotisme paternel.

(1) Cette répugnance n'est point un effet de la nature , mais des maximes reçues. Un frère et une sœur apprennent dès leur plus tendre enfance qu'ils ne sont point destinés l'un pour l'autre ; on leur apprend à croire

Il seroit assez difficile de fixer exactement le degré de consanguinité où la nature n'oppose plus de répugnance. Presque toutes les nations civilisées ont adopté les opinions de Moïse. Le monde chrétien a suivi exactement , à cet égard , les préceptes de cet ancien législateur , si on en excepte quelques courtes périodes , où l'esprit de licence et de débauche a rompu tous les obstacles et bravé tous les préjugés , et d'autres où une dévotion mal entendue a jeté les hommes dans l'excès opposé. Dans un concile que le pape Honorius tint en 1126 , ce p^o ntife défend

qu'ils ne pourroient pas sortir des bornes de l'amitié , sans commettre un très-grand crime , et ils s'habituent à ces préceptes très-sages et très-indispensables pour conserver l'ordre et la décence dans les maisons paternelles. Il n'est pas toutefois sans exemple que l'amour l'ait emporté sur toutes ces considérations ; mais en général l'habitude de se voir tous les jours , et les préjugés reçus , produisent l'effet qu'on en attend. Un frère et une sœur n'emploient point , pour se plaire mutuellement , cette petite coquetterie que deux étrangers de différent sexe mettent en usage presqu'involontairement , et la barrière insurmontable de l'opinion qui sépare le frère et la sœur laisse en paix le désir et l'imagination.

dit les mariages entre parens jusqu'au septième degré de consanguinité, et ordonna à tous ceux qui s'étoient mariés contre les dispositions de cette ordonnance, de quitter leurs épouses. Innocent III supprima trois degrés de sept, et les réduisit à quatre. Les motifs qu'il alléguva peuvent donner une idée de ces tems d'ignorance : " il y a, dit-il, quatre élémens et quatre différens fluides dans le corps humain ; on ne doit par conséquent contracter des mariages qu'au quatrième degré de parenté ". Dans le concile de Trente on proposa d'accorder la liberté de se marier au troisième degré ; mais cette motion fut rejetée par la majorité. Telles sont les entraves que l'église de Rome imposa à ses prosélites ; mais dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, son chef se réserva le droit d'accorder des dispenses ; et à peu près comme les Anglois, qui veulent jouir seuls du privilège d'insulter leur monarque, le saint père et son clergé prétendirent être seuls autorisés à violer les loix du pentateuque et de l'évangile.

La religion imposa encore à l'union conjugale des restrictions indépendantes de la politique et de la consanguinité. Une ancienne loi

Loi de la Grande-Bretagne condamnoit le chrétien ou la chrétienne qui épousoient un juif ou une juive à être enterrés ou brûlés vifs. A Genève, un mariage entre un protestant et une catholique est déclaré nul. Chez les Turcs, si un chrétien épouse une mahométane, on noie la fille, et l'homme a l'alternative d'être empalé ou d'embrasser la religion mahométane. Quelques autres prohibitions semblent n'avoir eu pour origine que le caprice ou la fantaisie. Les anciens Egyptiens avoient une telle horreur pour les porcs, qu'ils ne permettoient point à un porcher d'entrer dans leurs temples, et qu'aucun d'eux ne lui vouloit donner sa fille en mariage. Telles sont les restrictions que Branca a imposées aux Indoux, en défendant à ceux d'une caste de se marier dans une autre (1).

(1) Ces restrictions ne paroissent point du tout dictées par le caprice. Les Egyptiens devoient avoir naturellement de l'horreur pour ceux qui faisoient paître ou vendoient les animaux pour lesquels ils avoient cette horreur; et ce premier sentiment tenoit au préjugé religieux. La défense faite aux Indoux étoit un acte de politique qui, en fermant la porte

Telles sont les défenses que différentes nations firent à leurs prêtres d'épouser une prostituée ou une femme qui avoit été répudiée , ou enfin une fille qui n'étoit pas vierge. Quoique les laïques eussent chez les Israélites la liberté de se marier à leur fantaisie , la religion chrétienne gréva le mariage de ses prêtres de presque toutes les restrictions de la religion juive. Lorsqu'un évêque perdoit son épouse , il ne lui étoit pas permis de contracter un second mariage. Dans la suite les canons de l'église défendirent au clergé de se marier sous aucun prétexte ; et je démontrerai que cette ordonnance fut une source de discorde parmi les prêtres , et de désordres dans la société.

L'histoire fait encore mention de quelques autres prohibitions relatives à l'union conjugale. Les sultans de l'empire des Turcs , quoique les plus absous de l'univers , n'ont pas la liberté de se marier , depuis l'époque où Bajazeth fut fait prisonnier avec toutes ses

à l'ambition , étoit sans doute destinée à maintenir la tranquillité ; et la défense faite aux prêtres d'épouser une prostituée , étoit fondée sur la vénération que les Israélites avoient pour l'état ecclésiastique.

femmes par Tamerlan. Le vainqueur enferma le sultan des Turcs dans une cage de fer, et se fit servir à table par ses femmes nues. Les Ottomans partagèrent si vivement l'affront de leur maître, que pour éviter à l'avenir un accident semblable, ils imaginèrent d'empêcher leurs souverains de se marier. Ils n'en renferment pas moins un très-grand nombre de femmes dans leur séraïl; et quoiqu'aucune d'elles n'ait la qualité d'épouse, tous leurs enfans sont reconnus pour légitimes (1). Nous avons déjà vu que tous le;

(1) Ce n'est pas la nation ottomane qui a imposé à ces empereurs la loi de ne point se marier depuis le malheur arrivé à Bajazeth. Ce sont les successeurs immédiats de ce prince qui se le sont imposés eux-mêmes. Le tems a consacré cet usage, et le peuple considère aujourd'hui, comme une maxime religieuse, une ordonnançē dictée par la vanité de leurs souverains. Quoiqu'il en soit, cet exemple est un de ceux qui prouvent que les effets subsistent souvent après que leur cause a été détruite. Il y a longtems que les sultans ne courrent plus le risque d'être traités comme Bajazeth, et ce trait de l'histoire paroît même fort incertain. Voltaire dit avec raison qu'il est fort difficile de concilier la cage de fer et l'affront brutal fait à la femme de Bajazeth, avec la générosité que

papes se sont arrogés le droit exclusif de disposer des loix relatives au degré de consanguinité. Mais ils poussèrent plus loin leurs prétentions : lorsque ces pontifes avoient un intérêt personnel à retenir quelque personnage éminent dans le célibat , ils lui défendoient de se marier ; et lorsqu'on ne respectoit point leur ordonnance , ils déclaroient le mariage nul et les enfans illégitimes. Paul IV envoya un ordre de cette espèce à Jeanne d'Aragon , et lui défendit de marier aucune de ses filles , à moins qu'il ne lui indiquât lui-même l'époux qu'elle devoit choisir.

Dans les pays imparfaitement civilisés , où les femmes sont depuis l'instant de leur naissance jusqu'à celui de leur mort , les

les Turcs attribuent à Tamerlan. Ils rapportent que le vainqueur étant entré dans Bursa , capitale de la Turquie Asiatique , écrivit à Soliman , fils de Bajazeth , une lettre qui avoit fait honneur à Alexandre. " Je veux oublier , dit Tamerlan , que j'ai été l'ennemi de Bajazeth : je servirai de père à ses enfans , pourvu qu'ils attendent les effets de ma clémence ; mes conquêtes me suffisent , et de nouvelles faveurs de l'inconstante fortune ne me tentent point ,

esclaves d'un père ou d'un mari , toutes les cérémonies du mariage portent l'empreinte de leur servitude. Cette règle générale a cependant quelques exceptions ; et il paroît que dans certains pays les cérémonies matrimoniales n'ont été destinées qu'à donner de la publicité à l'engagement , en le faisant contracter aux parties devant un très-grand nombre de témoins.

Dans la plus grande partie de l'Europe et de ses colonies , la cérémonie du mariage explique clairement les devoirs mutuels des deux époux , l'intérêt commun dont ils doivent être animés , et les complaisances qu'ils doivent avoir réciproquement l'un pour l'autre. Les loix générales du pays viennent à l'appui du contrat de mariage , défendent les priviléges et la liberté des épouses , et ne laissent point aux maris la liberté de mal-traiter arbitrairement leur femme ou de dissiper leur fortune (1). Nous avons déjà vu

(1) Les Russes traitoient leurs femmes avec beaucoup de dureté ; mais les maris s'engagent depuis quelque tems , par contrat de mariage , et sous de certaines peines , à ne point fouetter , battre , ou égratigner leurs épouses.

que chez les Juifs et chez d'autres peuples de l'antiquité, les loix protégeoient fort imparfaitement la personne et les propriétés des femmes mariées ; que ces loix foibles et en petit nombre laissoient aux maris une autorité presque despotique, dont ils jouissent encore aujourd'hui parmi toutes les nations de l'orient. Les Mogols, qui ont la liberté de multiplier autant qu'il leur plait le nombre de leurs épouses, leur assignent des rangs différens, et les élèvent ou les dégradent quand bon leur semble. Il étoit autrefois d'usage en Russie que les épouses présentassent un fouet à leur mari, comme un symbole de leur soumission ou plutôt de leur esclavage. Les Canadiens, au lieu de la cérémonie du fouet, font placer dans la chambre de l'épousée une corroie, un chauderon et un fagot. Sur la côte de Guinée, les femmes font le serment de constance et de fidélité pour leur mari, quelque sujet qu'elles puissent avoir de s'en plaindre. Chez les peuples du Tonquin, lorsque l'épouse arrive à la maison de son mari, elle passe dans la cuisine, se prosterne et baise la terre. Dans les isles de Borneo, de Java et de Sumatra, elle attend à la porte avec un baquet rempli

d'eau , et lorsque son mari se présente , elle lui lave les pieds. Je pourrois citer encore une infinité d'autres cérémonies matrimoniales qui attestent l'humiliation des épouses ; mais il me tarde de tirer le rideau sur ces coutumes odieuses et de passer à celles qui annoncent de la part des maris des sentimens de reconnoissance et de considération.

Les coutumes que je viens de citer n'appartiennent qu'à des peuples sauvages. Nous allons examiner , relativement au même objet , les mœurs des nations sorties de la Barbarie , et de celles qui ont fait de plus grands progrès dans les arts et la politesse. Chez les anciens habitans du Pérou , le futur portoit , le jour de la cérémonie , une paire de souliers à la mariée , et les lui chaussoit de ses propres mains. A Laos , la célébration du mariage indique d'une manière très-expressive le cas que le mari fait de son épouse. L'engagement mutuel est attesté par deux témoins choisis dans le nombre des époux qui donnent depuis long-tems l'exemple de la tendresse mutuelle et de l'union. A Siam , le mari fait cadeau de bétel à son épouse , et le lui présente de la manière la plus respectueuse. Chez les Lapons , il lui fait pré-

tent d'eau-de-vie , de peau de remes et de quelques colifichets. Dans des pays plus civilisés, l'épouse reçoit un douaire et des présens avant de se rendre à la maison de son mari. En Angleterre, où on traite les épouses avec tous les égards et la considération possibles , les mots consacrés pour la cérémonie y donnent une étendue illimitée et ridicule. *With my body j thee woorship and with my wordly goodsj thee endow* (1). Les cérémonies matrimoniales des habitans de l'isle de Ceylan étoient beaucoup plus simples et plus raisonnables : le prêtre lioit ensemble les deux pouces d'une main des parties contractantes ; on les enveloppoit du même manteau. Chez les anciens Mexicains , les

(1) Les mots anglois sont littéralement les mêmes que ceux dont on fait usage en France : *de mon corps je vous honore et de mes biens je vous doue*. Je ne vois pas que cette formule annonce un excès de considération , et je voudrois qu'on en réformât la première moitié , qui , comme le dit fort bien l'auteur anglois , est excessivement ridicule. *De mon corps je vous honore* est un reste de l'ancienne barbarie qui rappelle le despotisme et l'orgueil de nos ancêtres. Il arrive souvent que l'épouse n'est point du tout honorée.

deux époux se rendoient au temple , accompagnés de tous leurs parens ; le prêtre attachoit leurs habits ensemble , et ils retournoient sans les délier à leur habitation , se présenter devant leurs dieux Pénates , qu'ils prenoient pour témoins , comme ceux du temple , de l'engagement éternel qu'ils venoient de contracter.

Ces différentes cérémonies annoncent clairement le degré de considération accordée aux femmes dans quelques pays , et l'état abject auquel elles étoient réduites dans d'autres. Mais il y avoit aussi des cérémonies uniquement destinées à donner de la rooriété à l'engagement des deux époux. Chez les anciens habitans du Canada , les nouveaux mariés tenoient une branche d'arbre posée entr'eux , tandis que les vieilliards prononçoient quelques prières , après lesquelles ils cassoient la branche en petits morceaux ; chaque témoin en emportoit un chez lui , et l'y déposoit comme un monument de la cérémonie. Tels sont aussi l'usage d'attacher ensemble les robes ou les habits des deux époux , et celui de rassembler à une fête les parens , les amis et tout le voisinage. Comme la modestie , naturelle au

tent d'eau-de-vie , de peau de remes et de quelques colifichets. Dans des pays plus civilisés, l'épouse reçoit un douaire et des présens avant de se rendre à la maison de son mari. En Angleterre , où on traite les épouses avec tous les égards et la considération possibles , les mots consacrés pour la cérémonie y donnent une étendue illimitée et ridicule. *With my body j thee woorship and with my wordly goodsj thee endow* (1). Les cérémonies matrimoniales des habitans de l'isle de Ceylan étoient beaucoup plus simples et plus raisonnables : le prêtre lioit ensemble les deux pouces d'une main des parties contractantes ; on les enveloppoit du même manteau. Chez les anciens Mexicains , les

(1) Les mots anglois sont littéralement les mêmes que ceux dont on fait usage en France : *de mon corps je vous honore et de mes biens je vous doue*. Je ne vois pas que cette formule annonce un excès de considération , et je voudrois qu'on en réformât la première moitié , qui , comme le dit fort bien l'auteur anglois , est excessivement ridicule. *De mon corps je vous honore* est un reste de l'ancienne barbarie qui rappelle le despétisme et l'orgueil de nos ancêtres. Il arrive souvent que l'épouse n'est point du tout honorée.

deux époux se rendoient au temple, accompagnés de tous leurs parens ; le prêtre attachoit leurs habits ensemble , et ils retournoient sans les délier à leur habitation , se présenter devant leurs dieux Pénates , qu'ils prenoient pour témoins , comme ceux du temple ; de l'engagement éternel qu'ils venoient de contracter. :

Ces différentes cérémonies annoncent clairement le degré de considération accordée aux femmes dans quelques pays , et l'état abject auquel elles étoient réduites dans d'autres. Mais il y avoit aussi des cérémonies uniquement destinées à donner de la rooriété à l'engagement des deux époux. Chez les anciens habitans du Canada , les nouveaux mariés tenoient une branche d'arbre posée entr'eux , tandis que les vieilliards prononçoient quelques prières , après les quelles ils cassoient la branche en petits morceaux ; chaque témoin en emportoit un chez lui , et l'y déposoit comme un monument de la cérémonie. Tels sont aussi l'usage d'attacher ensemble les robes ou les habits des deux époux , et celui de rassembler à une fête les parens , les amis et tout le voisinage. Comme la modestie , naturelle au

beau sexe fait supposer qu'une fille ne renonce point à sa virginité sans répugnance, la cérémonie du mariage en est dans quelques pays un emblème : la mariée prend la fuite et feint de se cacher. Chez d'autres peuples, il est d'usage que la mariée se défende et ne cède qu'à la violence ; et chez d'autres on la couvre d'un voile ou on la marie sous un pavillon, pour ménerger sa pudeur. Tous ces usages sont analogues aux opinions généralement reçues ; mais l'histoire en cite d'autres qui paroîtront fort extraordinaires. Dans une des provinces de l'ancien Mexique, les hommes se faisoient prier pour accepter ce qu'ils cherchent avidement par-tout ailleurs : les parens du marié l'emportoient et feignoient de lui faire violence, afin de faire penser qu'il ne consentoit qu'avec peine à contracter un engagement avec lequel commencent les peines et les embarras de cette vie. Presque toutes les nations font du jour des noces un jour de joie ; ils repoussent ou tâchent d'oublier passagèrement tout ce qui pourroit troubler les plaisirs de cette courte fête. Mais les Moscovites se conduisent d'une manière fort opposée ; ils couronnent les

nouveaux époux de bois d'absynthe , dont l'amertume est l'emblème des peines et des embarras du mariage.

S'il est vrai que la défense de marier ensemble les proches parens ait eu originairement pour but de prévenir l'abatardissement de la race humaine , elle est l'unique précaution qu'on a prise relativement à cette affaire importante. Le Siamois perfectionne avec soin la race de ses éléphans ; l'Arabe s'occupe avec la même attention de la race de ses chevaux , et le Lapon de ses rennes. L'Anglois n'épargne ni soins , ni peines pour conserver les races de ses chevaux de course , de ses chiens de chasse , et de ses coqs de combat. Mais depuis Solon , quel est le législateur ; ou depuis le tems des anciens Greccs , quels sont les peuples qui se sont occupés de perfectionner la race humaine ou de l'empêcher de s'abâtardir ? L'Anglois , qui passe une partie de sa vie autour de ses chiens et de ses chevaux , rougirroit d'entrer dans la chambre d'une nourrice ou d'examiner comment on soigne ses enfans ; et tandis que rien au monde ne pourroit le faire consentir à appareiller ses animaux domestiques avec des races plus

ne disposera d'aucune partie de la propriété de son mari ; qu'elle n'exercera aucune autorité sur ses domestiques , et enfin que ses enfans n'hériteront ni des titres , ni des biens de leur père ; mais qu'ils se contenteront de ce qui a été stipulé par le contrat , ou de ce que leur père leur donnera à sa mort. Ce privilège dépend toutefois de la permission du souverain ; et il ne l'accorde ordinairement qu'à ceux de sa noblesse , qui , se trouvant veufs avec beaucoup d'enfans , n'ont pas assez de fortune pour soutenir au même rang la postérité d'une seconde épouse.

Quoique les loix de presque tous les pays civilisés aient exigé qu'avant de pouvoir contracter un mariage , les jeunes gens des deux sexes obtinssent le consentement de leurs père et mère , elles ont cependant considéré comme un malheur irréparable les cas où l'engagement s'exécutoit sans cette approbation. Mais en Prusse , la loi en ordonne autrement ; elle autorise les parents à s'adresser au consistoire , qui sépare les deux conjoints , et oblige l'homme de faire une pension à celle qu'il a épousée , et de contribuer à la subsistance et à l'éducation de l'enfant ou des enfans qui ont pu résulter

de leur intimité. Dans tous les gouvernemens sages, on a toujours considéré les promesses de mariage comme des engagemens sacrés, et infligé des punitions aux hommes qui avoient la perfidie d'y manquer. En Prusse, les dispositions de la loi sont différentes : elle s'occupe beaucoup moins de punir la mauvaise foi, que de forcer ceux qui s'engagent à tenir leur parole, au moyen des préceptes de la religion, de l'emprisonnement et de la confiscation d'une moitié de la fortune du coupable, ou du salaire qu'il gagne par son travail ; s'il prend la fuite pour échapper au mariage, on le célèbre en son nom, par procureur, et on accorde une partie de ses biens à la femme, pour lui tenir lieu de pension alimentaire.

Avant de quitter l'intéressant article du mariage, je me permettrai quelques observations sur les sources de la discorde et des chagrins qui troublent ou détruisent trop souvent le bonheur de l'union conjugale. Si on vouloit s'en rapporter aux écrivains satyriques de notre siècle, on croiroit que l'incontinence des femmes est la principale cause de ce désordre, et que les maris, dont le front n'est point chargé de panaches

invisibles, sont en très-petit nombre. Je ne prétends pas justifier toutes mes contemporaines ; mais en comparant le tems passé avec le présent, nous voyons qu'on a toujours fait les mêmes reproches au beau sexe ; et sans prétendre au don de prophétie, j'ose assurer qu'on entendra toujours ces déclamations, tandis que la fortune ou l'intérêt décideront seuls des mariages et que les qualités essentielles au bonheur n'entreront pour rien dans les considérations ; tandis qu'on unira indifféremment ensemble des caractères opposés, qui s'aigrissent réciproquement, et qui mieux appareillés, se seroient mutuellement servis d'appui et de consolation (1).

(1) Je ne puis me défendre de rappeler ici une réflexion que j'ai déjà faite dans une note précédente. La dote des femmes est l'origine de presque tous les malheurs de l'union conjugale et d'une partie des désordres de la société. Les hommes avides recherchent les filles riches sans s'embarrasser de leur personne ; et celles qui avec peu ou point de fortune, sont disposées à bien remplir les devoirs de mère et d'épouse, sont réduites à languir dans le célibat. L'espérance de faire un mariage riche enceuvre bien des jennes gens à dissiper leur propre fortune, un bon mariage paiera tout ; est la.

Mais cet abus parmi nous n'est pas la cause unique des dissensions du mariage. C'est à l'éducation que reçoivent les jeunes gens des deux sexes , qu'on doit particulièrement les imputer.. Au lieu d'y mêler , pour le beau sexe , l'utile et l'agréable , on néglige absolument la partie la plus essentielle. Ridiculement flattées dès leur enfance par tous les hommes qui les approchent , les jeunes filles n'entendent jamais la voix de la vérité , et ne sont point par conséquent habituées à la franchise que l'union conjugale doit inévitablement introduire. Accoutumées à la fastidieuse adulation des amans , qui les aplaudissent toujours , elles se considèrent comme des modèles de beauté , de bon goût et de discernement. Un mari dans leur opinion doit

phrase d'usage , et voilà comme les financiers se sentent sur la noblesse , dont une grande partie n'a hérité que de la bassesse de leurs parents maternels. Les immenses fortunes des publicains et de leurs successeurs subsistent rarement jusqu'à la troisième génération ; et le célèbre M. Priestly dit avec raison , qu'il faut laisser en paix les nouveaux riches , parce que leurs enfants rendront au public ce que leurs pères lui ont enlevé.

toujours jouer le personnage d'un amant , et un amant doit être tel que les romans le dépeignent. Mais six mois de mariage dissipent désagréablement cette illusion. Les hommes ne sont pas beaucoup plus sages ; aveuglés par l'amour , ils imaginent trouver dans l'objet qui les a charmés toutes les perfections réunies. Lorsque le mariage a fait cesser le prestige , l'amour-propre offensé accuse de son erreur les efforts qu'on a faits pour l'abuser , et l'amour se convertit en aversion ou au moins en indifférence.

Ceux qui ont observé avec un peu d'attention ce qui se passe chez les peuples civilisés , avant et après le mariage , conviendront sans peine de la vérité triviale du proverbe qui dit : *que la familiarité ne peut pas manquer d'engendrer le mépris.* Pour maintenir le respect des peuples , les souverains marchent environnés de gardes décorés des marques de leur puissance. Les juges ont aussi leurs vêtemens particuliers ; et les savans affectent de se servir d'un langage inintelligible. Avant le mariage , les femmes prennent aussi des précautions qu'elles négligent très-imprudemment après la cérémonie. Jusqu'au jour de la noce , on ne les voit que

dans leurs atours ; elles cachent attentivement tout ce qui peut affoiblir l'influence de leurs charmes ; mais dès le lendemain elles cessent de se contraindre , et découvrent bientôt à leur mari avec indifférence ce qu'elles prenoient grand soin de dissimuler à tous leurs adorateurs. Il en résulte qu'une maîtresse très - séduisante devient en peu de jours une épouse fastidieuse ou même déplaisante.

J'observerai aussi que très-peu d'hommes ont étudié assez attentivement le caractère des femmes , pour profiter habilement de leurs foibles. Elles prétendent assez généralement qu'un libertin converti est l'homme le plus susceptible de devenir un bon mari ; et je pourrois citer plusieurs femmes qui , après s'être conduites fort imparfaitement avec un mari vertueux qu'elles étoient forcées d'estimer , ont rempli beaucoup plus régulièrement le rôle d'épouse avec un jeune homme qui passoit alternativement sa vie dans le désordre et dans le repentir. La raison en est simple : les femmes aiment à être flattées , une heure de soumission leur fait oublier tout le passé , et éprouver une satis-

faction qu'un mari parvient rarement à leur inspirer par une conduite sage et soutenue. Quelques caresses et beaucoup de protestations pour l'avenir , suffisent pour effacer toutes les fautes commises , pourvu que le mari persuade à son épouse qu'elle possède sa tendresse dans l'intervale de ses égarements. Mais les femmes ne pardonnent jamais ni le mépris ni l'indifférence. Les hommes de génie et ceux qui cultivent les sciences , passent en général pour de mauvais maris , parce qu'ils sont plus susceptibles d'amitié que d'amour , et qu'ils ont plus de sensibilité dans le cœur que dans l'expression. De ferts mauvais sujets obtiennent souvent la préférence , parce qu'ils se livrent moins à l'amitié qu'à l'amour , et qu'ils ont le don d'exprimer ce qu'ils sont incapables de sentir.

Telles sont en partie les sources des dissensions qui troublent la félicité de l'union conjugale. Mais si les époux avoient le bon esprit de se considérer mutuellement avec moins de partialité avant la cérémonie qui les lie indissolublement; s'ils avoient la sagesse de prévoir que l'objet de leur tendresse doit inévitablement avoir des foibles-

ses et des imperfections qui sont inhérentes à la nature humaine , ils seroient plus indulgents l'un pour l'autre. Lorsque l'amour expirant laisse tomber son bandeau , l'amitié le remplaceroit et rendroit leur situation beaucoup plus supportable.

CHAPITRE XXIX.

Sur le célibat.

J'IMAGINE que le lecteur ne considérera point un récit abrégé des obstacles qui ont été mis successivement au mariage , comme un supplément inutile au sujet que je viens de traiter. La religion a principalement servi de prétexte à ces obstacles ; mais un peu d'attention suffira pour nous convaincre qu'elle n'en fut jamais le véritable motif. Il est évident que les deux sexes ont été faits l'un pour l'autre ; et l'ordre de croître et de multiplier est le premier commandement du maître de la nature. Mais en supposant que Dieu n'eût pas donné cet ordre , il ne seroit pas plus aisé de concevoir comment les hommes ont pu imaginer que la propagation ou la continuation de leur espèce étoit un crime aux yeux de leur divin auteur. Quoiqu'excessivement ridicule , cette opinion est une des premières qui s'est généralement répandue parmi les hommes , et son absurdité démontre avec évidence que

les êtres doués de la raison sont les plus sujets à s'éloigner de la nature et à méconnoître ses loix les plus claires.

Comme le desir que les deux sexes s'inspirent mutuellement est la plus violente et la plus invincible passion de la nature ; comme elle nous assiège plus vivement que les autres , et que s'emparant de toutes nos pensées , elle nous rend très - souvent incapables de toute autre occupation , il est possible qu'on l'ait jugée criminelle , lorsqu'elle faisoit négliger aux hommes les pratiques du culte et de la dévotion : il n'est pas même impossible que l'envie de s'en délivrer ait fait primitivement inventer l'opération qui enlève aux hommes la faculté de se reproduire. Quoiqu'il en soit ; l'histoire atteste que par une dévotion mal-entendue , des hommes se sont très-anciennement mutilés de manière à s'en rendre incapables. Les prêtres de Cybile adoptèrent cette odieuse coutume ; et J. C. nous apprend que des hommes se sont faits eunuques pour marcher plus tranquillement dans la voie du paradis. Tels sont les expédiens douloureux dont les homimes faisoient usage pour n'avoir plus à combattre un penchant irré-

sistible ; tandis que les femmes des plus brûlantes contrées de l'Asie tiroient vanité de leur courage invincible : elles alloient au-devant des tentations , comme un guerrier au-devant du danger. Dans les premiers siècles qui suivirent l'établissement du christianisme , des femmes partageoient leur lit avec des prêtres et des diaires , sans jamais pécher , dit on , ni par actions ni même par pens e

Quelqu'absurde que cette opinion puisse paroître aux yeux de la raison et de la philosophie , il n'est pas moins vrai que les fanatiques de toutes les religions imaginèrent très-anciennement de considérer la propagation de l'espèce humaine comme un crime ou au moins comme une action indécente , dont les ministres des autels devoient soigneusement s'abstenir. Les prêtres de l'Egypte s'imposerent , don , les premiers tems , cette privation. Mais cette discipline leur parut sans doute trop rigoureuse , puisqu'ils se permirent dans la suite d'avoir une épouse. Les prêtres des Mysiens étoient aussi astreints par leur règle au célibat ; et ceux de l'église romaine suivent encore leur exemple , dans un siècle où les lumières de

la saine raison deyroient leur avoir appris que l'être suprême qui veut perpetuer l'espèce humaine, ne peut pas trouver mauvais que les mortels se servent de l'unique moyen qu'ils ont pour se reproduire.

Mais les prêtres ne furent pas les seuls qui concurent le ridicule espoir de plaire à l'auteur de la nature en s'abstenant de perpétuer son plus bel ouvrage. Les Egyptiens, et les anciens Indiens avoient des communautés de Cénobites qui passoient, dit-on, leur vie dans le plus austère célibat. Strabon nous apprend qu'une secte des Thraces se voüoit à une virginité perpétuelle, et que cette privation volontaire leur avoit acquis un très haut degré de considération. Chez les Juifs, les Esseniens observoient aussi la plus rigoureuse chasteté. Chez les Romains, des vierges étoient chargées d'entretenir le feu sacré dans le temple de Vesta, et où les brûloit vives lorsqu'elles étoient convaincues d'incontinence. Chez les Péruviens, les prêtresses du soleil étoient élevées dans le temple de cette brillante divinité. Elles contractoient les mêmes obligations que les

vestales romaines et on leur infligeoit le même supplice quand elles obéissoient à la voix de la nature. Friga, divinité des anciens Scandinaves avoit un temple , où des prêtresses dévouées à une virginité perpétuelle entraenoient le feu sacré et rendoient ses oracles. Parmi les anciens Indiens , quelques tribus joignoient à leur respect pour la virginité un sentiment de superstition fort extraordinaire. Elles croyoient que des remèdes quoique connus pour infaillibles , ne pouvoient pas opérer la guérison d'un malade lorsqu'ils n'étoient pas administrés par la main d'une vierge : et durant le cours d'une partie du moyen âge , on a cru assez généralement que la manière dont le genre humain se reproduit , étoit une des malédictions attachées à la prévarication de notre premier père. On pensoit que si Adam avoit conservé son innocence et sa chasteté , il auroit peuplé le monde d'une race d'êtres fortunés et immortels qui seroient sortis de la terre comme les plantes et les arbres.

Peu de temps après la naissance du christianisme , S. Marc institua , dit-on , une so-

ciété sous le nom de *Therapeutes*, ils habiterent les bords du lac Mœris en Egypte, et se dévouerent à passer leur vie dans la prière et la solitude. Vers l'année 305 de l'ère chrétienne, S. Antoine persécuté par Dioclétien, se retira dans le désert qui avoisinoit le lac de Mœris. Une multitude d'hommes lq. suivirent et se joignirent aux Thérapeutes. S. Antoine qu'ils nommerent leur chef, donna des règles à leur institution, forma des monastères réguliers; et estreignit ces solitaires à une chasteté rigoureuse et à différentes pratiques de mortification. Vers la même époque ou peu de temps après, Sainte Sinclitique voulut émuler le zèle de S. Antoine pour la chasteté. On assure qu'elle rassembla un très grand nombre de femmes superstitieuses et qu'elle fonda le premier couvent de son sexe. Quelques écrivains ont prétendu que le saint et la sainte avoient concerté ensemble leur plan de célibat. En effet si S. Antoine mit, comme on l'assure, sa sœur dans un couvent ayant de se retirer dans la solitude; ce couvent ne pouvoit être que celui de Sainte

Sinclitique. Quoiqu'il en soit , on vit après cette première institution , multiplier si rapidement les couvents des deux sexes , qu'environ dix ans après la mort de S. Antoine ; la seule ville d'Orixa contenoit Vingt mille religieuses dévouées à une virginité perpétuelle.

telle étoit alors la triste manie du célibat ; et quoique très opposée au voeu général de la nature , elle n'excitera point notre surprise , si nous considérons que les deux sexes étoient également persuadés qu'au moyen de cette privation ; ils s'assureroient infailliblement une félicité éternelle. Cette opinion une fois établie , l'église devoit naturellement travailler à la maintenir ; et les ministres des autels commencerent à être condamnés au célibat. Dans le premier concile de Nicée , tenu peu de temps après l'introduction du christianisme , on argumenta fortement en faveur du célibat des prêtres ; on prétend même qu'il avoit été antérieurement le sujet de très vives discussions. Le concile de Nicée n'y donna pas toutefois sa sanction ; et ce fut , dit-on , vers

la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne que Syrice évêque de Rome publia le premier décret contre le mariage des moines. On n'obéit pas fort exactement à ce décret, car plusieurs siècles après on trouve encore un grand nombre de prêtres mariés. Les anciens statuts de l'église nous apprennent que les papes avoient alors la liberté d'épouser une vierge, *afin de procréer des enfans.* Le décret de Syrice fut généralement très peu respecté, et nous ne pouvons pas douter que dans les siècles suivans les prêtres continuèrent à suivre l'impérieux instinct de la nature, puisqu'au nombre des ordonnances du pape Sylvestre, on en trouve une qui défend aux prêtres d'avoir à la fois, plus d'une épouse. On peut conclure de ce canon, que quelques uns d'entr'eux se permettoient d'en avoir plusieurs. Le pape Pie second avoua que de très bonnes raisons sembloient opposer au mariage des prêtres, mais que d'autres motifs infiniment plus forts défendoient d'imposer au clergé cette privation.

• Dans l'année 400, le décret d'un concile

défendit aux prêtres qui avoient une épouse fidèle, d'entretenir des concubines. Mais ceux qui n'étoient point mariés, ou dont les épouses se permettoient quelques écarts, obtinrent carte blanche. En 441, un concile décrêta que les prêtres et les diacres s'assisteroient du mariage, ou seroient dégradés de leurs fonctions spirituelles. Il paroît qu'on ne tarda pas à se relâcher de cette rigueur ; car dans l'année 572, un canon du concile de Lucques ordonna que quand un diacre déclareroit après son élection qu'il n'avoit point le don de la chasteté, on lui refuseroit les ordres ; et que si ayant gardé le silence il témoignoit après l'ordination le desir de se marier, il cesseroit d'exercer les fonctions de son ministère ; le même décret condamnoit le sous-diacre qui se marieroit à descendre aux fonctions de lecteur ou de portier ; et lui interdisoit toutefois la lecture des saints apôtres. En 633, un décret enjoignit aux prêtres de vivre dans la chasteté, et de conserver soigneusement la pureté de l'ame et du corps ; mais le même concile nous fait assez connoître que les

décrets n'étoient pas fort religieusement observés ; car il ordonne de destituer les membres du clergé qui auroient épousé des veuves, des femmes séparées de leur mari par le divorce, ou des courtisanes publiques. Il paroît évident qu'en 745, on avoit totalement oublié les décrets qui s'opposoient au mariage des prêtres, car on ordonna non-seulement les clercs mariés à des veuves, mais même les bigames qui avoient deux épouses. En 1126, on fit de nouveaux efforts pour contraindre le clergé au célibat. Un synode, présidé par le pape Honorius, défendit rigoureusement le mariage à tous les membres de l'église, et enjoignit de dégrader ceux qui désobéiroient à cette ordonnance. On la renouvela dans le cours de l'année suivante avec de nouvelles menaces contre les indociles ; et les pères de l'église se rendirent ridicules, à force d'invectiver contre l'union conjugale. S. Jérôme déclare clairement que le mariage est *la mort de l'âme* et que la perte de la virginité entraîne inévitablement l'exclusion du Paradis. Edouard le confesseur n'obtint une

place parmi les saints , que pour s'être abstenu de toute intimité avec son épouse , et un grand nombre des premiers chrétiens persuadés que le commerce des deux sexes étoit absolument incompatible avec les préceptes de leur religion , vivoient très fraternellement avec leurs épouses. Jovinien fut banni dans le quatrième siècle par l'empereur Honorius , pour avoir soutenu qu'un homme qui habitoit avec son épouse pouvoit être sauvé , si en vivant d'ailleurs pieusement , il observoit les règles de l'évangile. En 1563 , le concile de Trente décréta presqu'à l'unanimité , que les hommes mariés seroient incapables d'être soumis aux ordres sacrés , parce qu'ils imprimoient une tache à la dignité de l'église.

Les premiers canons de l'église contre le mariage du clergé ne furent reçus , dit-on , qu'en France et en Italie. On pourroit en conclure que les habitans de ces pays étoient moins éclairés sur les droits de l'homme que leurs voisins , ou qu'ils ne savaient pas les défendre aussi couramment. On ne sait pas positivement , quand ou par qui le

célibat des prêtres fut introduit en Angle-terre. Quelques écrivains prétendent que S. Dunstan muni de l'approbation du Roi Edgard, en fit la proposition. Il ordonna, dit-on, à tous les prêtres mariés de quitter leurs épouses, déposa ceux qui s'y refusèrent, et distribua leurs bénéfices à des moines. Ces moines, habiles dans tous les temps à inventer les histoires qui pouvoient servir leur intérêt, répandirent que tous les prêtres mariés qui refusoient d'obéir aux ordres du saint, étoient aussi-tôt transformés en anguilles ainsi que leurs criminelles épouses. Un grand nombre de ces prêtres indociles se réfugierent dans l'isle connue aujourd'hui sous le nom d'Ely (1) qui lui a été donné, dit-on, d'après ce conte ridicule.

Dans un synode présidé à Winchester par S. Dunstan, les moines eurent recours à une autre imposture. Pour rendre les prêtres mariés odieux au peuple, ils affirmerent

(1) eel, signifie en anglais, une anguille ; et c'est de ce mot que vient, dit-on, le nom de l'isle d'Ely, qui a été ainsi baptisée d'après le conte des moines.

qu'une croix de bois avoit parlé et déclaré très intelligiblement que cette pratique infâme étoit un sacrilège abominable ; d'autres écrivains ont attribué la première proscription du mariage des prêtres à Alefrick Archevêque de Cantorbery vers le commencement du douzième siècle. Quoiqu'il en soit , on trouve parmi les anciens canons , un décret des archevêques d'York et de Cantorbéry qui impose au clergé la conservation de leur chasteté , et défend particulièrement aux prêtres de se marier.

L'auteur Anglois , rapporte successivement tous les décrets relatifs au célibat du clergé ; il paroît qu'ils furent alternativement plus ou moins rigoureux. Un concile tenu à Lyon , en 1042 autorisa les Barons françois , à réduire les enfans des prêtres mariés , à l'esclavage. En 129 l'évêque de Cantorbery , légat du pape , renouvela aux prêtres l'ordre de quitter leurs épouses et confia au roi le soin de punir les réfractaires;mais ce prince les en tint quittes pour de fortes améndes pécuniaires , et le décret fut élué. Le clergé prit

alors le parti de s'en tenir à des concubines qui n'exposeroit pas leurs bourses aux mêmes dangers , et la conduite des prêtres devint si excessivement scandaleuse , que sous le regne de henry second , après un laps d'environ 46 ans , richard archevêque de Cantorbery , tint un synode à Westminster , et défendit rigoureusement au clergé d'entretenir des concubines. Dans un synode tenu à Westminster , herbert archevêque de Cantorbery , renouvela cette prohibition. Dans la neuvième année , du regne de henry trois , Etienne Langton , suivit l'exemple de ses prédécesseurs ; il ajouta que les prêtres connus pour vivre avec des concubines ne seroient pas admis aux sacremens , et que leurs concubines , ne seroient point enterrées en terre sainte ; mais malgré tous ses efforts les prêtres continuerent à conserver leurs épouses , leurs concubines et leurs bénéfices , jusqu'à l'époque où le Cardinal Othon , déclara positivement dans un décret que les femmes et les enfans des prêtres n'hériteroient point de leurs maris ou

de leurs pères ; et que tous leurs biens seroient confisqués au profit de l'église. Cette spoliation, qui réduisoit les veuves et les enfans des prêtres à l'indigence produisit beaucoup plus promptement son effet que les censures de l'église et les foudres du vatican. Le clergé se soumit docilement jusqu'à l'époque de la réformation, qui restitua aux ministres des autels les droits de l'homme, dont ils avoient été dépouillés par la violence.

Les choses resterent en cet état jusqu'au règne d'henry VIII ; il vendit aux prêtres qui voulurent la payer une licence d'avoir une ou plusieurs concubines ; mais pour éviter le scandale, et l'influence de l'exemple, on leur recommanda beaucoup de mystère et de circonspection dans leurs intimités. Edouard VI, après avoir renoncé à l'obédience du St. Pere, déclara légitime le mariage des prêtres et leurs enfans. La reine marie, révoqua cet acte dès la première année de son règne ; et la reine Elizabeth étant montée sur le thrône d'Angleterre, écrivit aux principaux des collèges

et aux Doyens des cathédrales, une lettre qui leur enjoignoit de tenir la main, à ce que les prêtres s'abstinssent également du mariage et de toute relation avec des concubines. Jacques premier dans la première dans la première année de son regne, rendit au clergé les droits que tous les hommes tiennent de la nature.

Comme j'ai souvent parlé dans cette histoire des concubines du clergé; il ne sera point déplacé d'observer ici que dans les commencemens du moyen âge, le concubinage des prêtres étoit une sorte d'union légale, un peu moins solennelle; mais non moins indissoluble que le mariage. Les concubines ne jouissoient pas dans la famille de leur mari, de toute la considération d'une épouse légitime; mais l'état et les priviléges qui leur étoient légalement assurés, les mettoient fort au-dessus de ce qu'on appelle aujourd'hui une maîtresse. Chez les Romains, lorsque le défaut de naissance ou de fortune, s'opposoit à ce qu'une femme devint l'épouse de l'héritier d'une famille illustre, la loi

civile lui permettoit de la prendre pour concubine. Chez les Romains et chez les Francs, les enfans de cette concubine devenoient avec l'aveu de leur pere, habiles à en hériter comme des enfans légitimes. Durant plusieurs siècles l'église d'Occident reconnut les droits de cette espèce de concubinage. Le premier concile de Tolède déclare expressément qu'il n'est permis à un homme d'avoir qu'une épouse ou une concubine, à son choix. Plusieurs conciles tenus à Rome, adopterent cette doctrine. Mais on abusa si excessivement de cette indulgence, que l'opinion publique et les loix civiles se réunirent enfin pour la proscrire.

C H A P I T R E X X X

Du Veuvage.

Si l'union Conjugale est relativement aux beau sexe l'état le plus honorable et le plus heureux , le veuvage qui la suit souvent , est de toutes les situations la plus déplorable et la plus à craindre pour les femmes.

Foibles et peu susceptibles de pouvoir repousser la violence et les insultes des hommes , incapables de se procurer parmi les peuples sauvages , une subsistance , au moyen de la chasse ou de la pêche , ou de cultiver la terre chez les nations plus civilisées , elles ne peuvent pas non plus conduire un commerce qui exige ordinairement de l'expérience , de l'industrie et de l'activité. Des excursions indispensables les exposeroient fréquemment à des épreuves dont la vertu la plus sévère sortiroit difficilement victorieuse ; ces raisons et

beaucoup d'autres font en général dépendre les femmes des hommes pour les deux articles importans de *la subsistance et de la sûreté*. Durant leur première jeunesse, elles sont sous la protection d'un père ou d'un tuteur obligés de fournir à leur entretien ou du moins d'administrer leur fortune et de diriger leur conduite. En se mariant elles passent sous la tutelle d'un mari, qui devient aussi leur protecteur ; mais lorsqu'elles le perdent, ils ne leur reste plus de défenseur, personne n'est plus chargé ni de leurs intérêts ni de leur subsistance.

L'aversion des femmes pour le veuvage n'est pas uniquement fondée sur ces considérations ; une fille quoique très-médiocrement belle, attire toujours l'attention des hommes lorsquelle est jeune, et peut espérer de trouver un mari ; une veuve a presque toujours passé le printemps de sa vie. Les couches et les soins du ménage ont flétrit sa fraîcheur ; les charmes qui ont séduit son premier époux, sont disparus en grande partie et elle ne

peut pas se flatter de produire le même effet sur un autre

La situation d'une veuve, à donc même chez les nations les plus civilisées, de très - grands désavantages. Chez les peuples barbares, ces inconvénients étoient encore en plus grand nombre et plus douloureux. L'histoire de toute l'antiquité semble indiquer assez clairement que les veuves étoient la proye du premier brigand qui en abusoit avec impunité, parce qu'elles n'avoient point de protecteur pour les défendre. Plusieurs passages de l'écriture nous dépeignent l'état des veuves et des orphelins comme la situation la plus déplorable. Des personnages d'honneur et de probité se vantent de n'avoir jamais opprimé ni veuves ni orphelins, comme d'une action très-méritoire
 « Si jamais, dit Job, j'ai porté une main
 « criminelle sur une orpheline, si jamais
 « j'ai fait couler les larmes d'une veuve
 « puisse mon bras être rompu et séparé
 « de mon épaule. » Le livre de l'exode, cite comme une loi le passage suivant. « Vous

« n'affligerez point la veuve ou l'orphelin,
 « si vous les opprimez, si leurs cris, se
 « font entendre, ma colere grondera
 « comme la foudre, je vous immolerai avec
 « l'épée, vos feinmes seront veuves et vos
 « enfans orphelins » Dans le huitième
 siècle un canon de l'église défendit à toutes
 personnes quelconques d'opprimer la veuve
 l'orphelin ou tout autre individu trop
 foible pour se défendre. On ne pouvoit
 pas mettre à exécution, nuc sentence pro-
 noncée contre une veuve, sans en préve-
 nir l'évêque du diocese qu'elle habitoit.
 Ces circonstances donnent lieu de croire
 qu'on troubloit fréquemment le repos des
 veuves; car à quel propos auroit-on tant
 fait de loix, pour les mettre à l'abri de la
 violence ? Des hommes qui vivent dans
 des temps plus heureux, où les loix of-
 frent à tous indistinctement leur protec-
 tion, où l'humanité dicte des sentiments
 plus généreux que celui de triompher de
 la faiblesse, jugeront sans doute ces an-
 ciennes loix ridicules et superflues : mais
 pour en découvrir les motifs, il faut consi-

dérer les inœurs et les coutumes des temps où elles furent instituées.

Lorsque la Législation n'étoit pas encore perfectionnée, lorsqu'elle n'offroit qu'une protection précaire et insuffisante, les individus jouissoient du privilège de se faire justice et de venger le tort qu'on entreprenoit de faire à leur personne ou à leurs possessions ; le plus proche parent d'uu homme assassiné avoit le droit de poursuivre les armes à la main le meurtrier. Mais comme l'exécution de cette vengeance exposoit à des dangers, il arrivoit souvent qu'on immoloit une veuve ou un orphelin avec impunité, parce qu'ils n'avoient point de parent assez attaché à leur personne pour qu'il voulût hazarder sa vie contre celle des brigands qui les avoient assassiné. Dailleurs les veuves et les orphelins n'avoient point d'amis aussi intéressés à défendre leur propriétés que les feinines dont le mari ou les enfans étoient encore envie ; et comme chez les peuples sauvages ou barbares, la force étoit l'unique fondement de la sécurité, les veuves et les

orphelins courroient continuellement dans ces temps de violence et d'anarchie ; le risque d'être insultés et dépouillés de leurs possessions : il n'est pas surprenant que ces deux situations parussent également redoutables. Ces circonstances, expliquent aussi pourquoi on se faisoit un mérite d'avoir résisté à la tentation, d'opprimer des individus incapables de résistance ou d'avoir entrepris de les défendre, dans des temps où les traits de générosité, n'étoient pas communs et où l'amour du pillage étoit presqu'universel.

L'examen des mœurs et des coutumes des peuples sauvages de notre siècle nous présente un tableau fort ressemblant à celui que je viens d'esquisser. La faiblesse n'a rien à espérer du secours des loix ; et pour se mettre à l'abri de la violence du plus fort, les individus n'ont d'autre ressource, que celle de s'allier à une famille puissante ou à un parti redoutable ; mais pour être jugé digne de leur protection, il faut ou avoir le courage de partager les batailles de leurs entreprises, ou de leur

rendre des services de qu'elqu'autre nature. Les veuves et les orphelins sont souvent incapables de l'un et de l'autre, et par conséquent toujours méprisés et très-souvent pillés par les sauvages, particulièrement dans le Groënland, pays si stérile que les habitans sont forcés de subsister de la pêche. Lorsque des tempêtes fréquentes dans leurs mers les privent de cette ressource, les femmes dont ils font en général peu de cas, sont toujours les premières victimes de la famine. Mais indépendamment de cette circonstance les veuves qui n'ont point un fils en état d'aller à la pêche des veaux marins, sont toujours excessivement misérables ; car toute la richesse du Groënlandais consiste dans ses petites provisions. Dans ce pays barbare l'orsqu'une femme a le malheur de perdre son mari, les voisins ont coutume de s'asseoir pour le mettre en terre, et quittent rarement sa hutte avant d'avoir consumé tous les vivres qui s'y trouvent, et privé par conséquent, la veuve, de tous moyens de subsistance. Dans ces affreux climats,

l'industrie d'une femme à peu de ressource sur un océan, presque toujours orageux ; elle est le plus souvent réduite à mendier ; ce métier triste partout, l'est encore beaucoup plus, dans un pays où il semble que les froids rigoureux endurcissent également le corps et l'ame. (1)

Presque toutes les nations de l'antiquité,

(1) Cette réflexion de l'auteur anglois, n'est pas dénuée de vraisemblance. Sans adopter complètement l'opinion de Montesquieu, sur l'influence des climats ; on peut assurer qu'ils contribuent en partie à former le caractère des peuples qui les habitent ; cette différence doit être beaucoup plus sensible chez les Sauvages, où les loix civiles et religieuses, ne forment point un moule dont les hommes sont forcés de prendre extérieurement la forme. Le commerce, qui lie ensemble les nations tend aussi à diminuer cette différence ; mais il l'efface difficilement. Elle est encore très-sensible parmi les nations civilisées de l'Europe, malgré les vains efforts qu'elles font toutes pour imiter les habitans de la France. Le célèbre M. Priestley, les compare assez plaisamment à un ours qui veut apprendre à danser le menuet. Il est certain que les Anglois, les Allemands, les Hollandais, les Russes, qui voyagent chez nous, sont en général de très-gauches imitateurs de la gentillesse françoise. Il faut bien que le climat,

refusoient à leurs femmes la liberté de contracter un second mariage. Les Orientaux, et une grande partie des Tartares, croyoient que leurs femmes étoient destinées à lesservir dans ce monde ici et dans l'autre ; et comme une femme est consée appartenir exclusivement à son premier mari ; elle en obtient rarement un second qui ne pourroit compter sur ses services que dans cette vie. Lorsque les Grecs commencerent à sentir les avantages des loix de Cècrops relativement au mariage, ils porterent si

en soit la cause, puisqu'une partie de ces peuples, ont à peuprè les mêmes mœurs, la même religion, le même gouvernement et les mêmes préjugés que les françois ; puisqu'ils rejoivent à peuprè la même éducation et qu'ils se procurent à grands frais des maîtres et des instituteurs de france. La vivacité, l'inconstance et l'étourderie des françois, leur incapacité à traiter le sujet le plus grave sérieusement ou avec persévérance ces ineffaçables dispositions de leur caractère qui les rendront toujours inhabiles, à vivre en paix sous un autre gouvernement que le monarchique, sont très-probablement l'effet du climat. On peut en dire autant du phlegme de l'Allemand, de la taciturnité de l'Anglois, de la subtilité de l'Italien etc. etc.

Join la vénération pour ces réglemens qu'ils déclarerent infâmes toutes les femmes qui contracteroient un mariage après la mort de leur premier mari ; et deux siècles s'écoulerent sans qu'aucune ait entrepris d'en donner le premier exemple. Leur histoire a transmis à la postérité avec mépris, le nom de la première qui osa braver l'opinion publique. Ce fut Gorgophone, la fille de Persée et d'Andromède ; la foule d'imitateurs qui suivirent rapidement cet exemple, ne fit point oublier de la nation le nom odieux de celle qui l'avoit donné, et durant presque tout le cours de ce siècle héroïque, les Grecs considérerent les veuves qui prenoient un second mari, comme publiquement déshonorées ; c'est sans doute à cette opinion que Virgile, fait allusion lorsqu'il nous dépeint Didon, partagée entre le désir d'épouser Enée et la crainte d'entacher sa réputation par un second mariage. Les Grecs étoient si scrupuleux sur cet article, qu'ils refusoient souvent aux hommes la permission de se remarier. Charonidas, priva des emplois publics et

de l'honneur d'être admis dans le conseil ; tous les Peres qui ayant des enfans avoient contracté un second mariage. « Il est impossible, disoit-il, qu'un homme puisse donner des conseils sages à ses concitoyens quand il ne sait pas se gouverner lui-même sagelement dans sa famille. » celui qui a joui du bonheur dans son premier mariage, ne doit point se hazarder à éprouver un sort contraire ; et s'il a été malheureux il faut qu'il soit fou pour s'y exposer encore. » Les Romains adopterent la même opinion, et prétendirent que cette espèce d'infidélité d'une épouse offensoit presqu'autant le mari défunt que s'il étoit encore vivant. « La veuve qui se remarie ; dit Justinien, trouble le repos de son mari défunt. » Des loix ou des coutumes consacrées par le temps acquierrent sur l'esprit du peuple l'influence des préceptes moraux. Lorsque les Germains, après avoir un peu civilisé leurs mœurs, permirent aux veuves de contracter un second mariage, leur ancienne coutume ne laissa pas de conserver

son empire et les femmes refuserent long-
tems de préférer la voix de la nature et
de la raison à l'antique et ridicule usage
de leurs ancêtres. On assure qu'à Cumana
(1), l'orsqu'un mari meurt, la veuve fait
le serment de conserver auprès d'elle ;
durant toute sa vie la tête du défunt,
afin que ce triste monument lui rappelle
sans cesse qu'elle ne doit plus penser au
mariage.

Chez les anciens Juifs et chez les Chré-
tiens des premiers siècles il étoit défendu
aux membres de quelques ordres de se ma-
tier avec une veuve. Les prêtres des Juifs ne
pouvoient épouser que des vierges (2).
« il n'épousera point une veuve, ni une
« femme séparée de son mari par le di-
« vorce, ni une prostituée ; mais ils choi-

(1) M. Aléxandre ne dit point où est située Cu-
mana, et comme toutes les nations ont la mauvaise
habitude de prononcer et d'écrire à leur mode, les noms
des villes et des pays, il est difficile de deviner ceux qui
ne sont pas généralement fort connus

(2) il est assez probable, que ces prêtres firent ce
règlement

« sira parmi ses compatriotes ; une vierge « pour en faire son épouse. » A l'imitation de Moyse , le pape Syrice ordonna que l'Evêque qui épouseroit une veuve seroit dégradé. Il est bon d'observer que Moyse parle avec le même mépris des veuves et des prostituées , ce qui ne contribua pas sans doute médiocrement à les avilir. Cette comparaison flétrissante étoit probablement motivée sur une coutume ou une opinion dont la connoissance ne nous est pas parvenue. Nous ne sommes pas mieux informés du motif , qui fit défendre au clergé du moyen âge , d'épouser des veuves ; car la défense du pape Syrice , n'étoit relative qu'aux Evêques , et l'église l'éten-dit dans la suite à tous ceux qui avoient reçu les ordres sacrés. Un décret du concile de Chypre ordonna dans l'année 400 que le lecteur qui épouseroit une veuve ne pourroit plus prétendre , à aucune promotion dans l'état ecclésiastique et que le soudaire coupable de cette faute redescendroit au grade de lecteur ou de portier.

Les Egyptiens , furent le premier peuple

qui accorda aux femmes la considération et tous leurs droits naturels ; leurs veuves ne languirent point dans la détresse et l'abandon. Elles obtinrent la protection des loix et une subsistance assurée sur la fortune du mari qu'elles avoient perdu. Les Grecs adopterent les loix de l'Egypte et accordèrent aux veuves un douaire ou une pension alimentaire ; mais lorsqu'elles avoient des enfans du premier lit on cessoit de leur payer le douaire si elles contractoient un second mariage. Chez les Romains lorsqu'un homme mourroit *intestat* et sans enfans, sa femme héritoit de toute sa fortune ; s'il laissoit des enfans, la veuve partagoit avec eux par portions égales. Dans le moyen âge, les créanciers étoient autorisés à saisir et vendre la femme et les enfans de leurs débiteurs ; ils n'avoient point d'action contre une veuve après la mort de son mari ; elle cessoit d'être son esclave et repronoit sa liberté personnelle, quoique ses enfants des deux sexes restassent toujours exposés à être saisis et vendus par les créanciers de leur père. L'Eglise, commença dans le ~~ou~~

zième siècle à défendre la cause des veuves ; avant de donner l'absolution à leurs pénitens , les prêtres exigeoient qu'ils fissent le serment *de n'opprimer ni les veuves ni les orphelins.* Chez les Francs , il étoit d'usage de donner une petite somme à la mariée commun symbole de l'achapt d'une épouse. Cette petite somme consistoit dans un sol un denier pour une vierge ; mais on payoit à une veuve trois sols d'or et un denier paro que toutes les femmes à l'exception des veuves , passoient leur vie en tutelle et que le mariage ne faisoit point à cet égard de changement dans la situation d'une vierge ; tandis qu'une veuve renonçoit en se mariant à la liberté qu'elle avoit acquise en perdant son premier mari. Le viol d'une veuve paroisoit aux Bavarois , plus criminel que celui d'une vierge , et ils exigoient du coupable un quart de plus pour la compensation pécuniaire de la violence commise sur la veuve. Dans le registre des taxes on trouve que les rois d'Angleterre faisoient payer dix schillings pour une permission d'épouser une vierge , et vingt

schellings pour la permission d'épouser une veuve. Ce fait démontre assez clairement qu'on faisoit plus de cas des veuves, ou qu'on les ~~supposoit~~ plus en état de payer (1).

Les femmes ont été dans tous les temps et dans tous les pays plus particulièrement asservies que les hommes aux lugubres cérémonies du deuil. Mais soit à raison de la privation douloureuse à laquelle la perte de leur mari les expose ou par quelqu'autre

(1) L'auteur anglais pourroit bien être ici dans l'erreur. De ce que les rois d'Angleterre exigeoient une somme plus forte pour le mariage d'une veuve que pour celui d'une vierge, il ne s'en suit pas qu'ils fissent plus de cas de la première. Le S. Père fait payer plus cher la dispense à l'oncle qui épouse sa nièce, qu'au cousin qui épouse sa cousine, et l'on ne fait pas cependant plus de cas d'une nièce que d'une cousine. Mais ce premier mariage sensiblement contrarie plus fortement la loi générale. Il est probable que le second mariage d'une veuve passoit encore alors pour une sorte d'irrégularité, et qu'en conséquence on exigeoit plus d'argent pour en accorder la licence. Le registre des amendes cité par M. Alexandre, fut rédigé sous le règne de Guillaume Duc de Normandie, lorsque le droit de conquête l'eut placé sur le trône d'Angleterre.

raison qui nous est inconnue, les veuves ont presque toujours surpassé de beaucoup les expressions de douleur de tout le reste de leur sexe; dans ces occasions funébres les veuves des Juifs portoient le deuil de leur mari durant dix mois au moins et passoient pour des femmes très indécentes lorsqu'elles n'attendoient pas l'expiration de ce terme pour contracter un second mariage. Presque toutes les nations civilisées ont suivileurs exemple; les unes ont prolongé et les autres ont abrégé le deuil des veuves, mais toutes ont attaché une sorte d'infamie à l'irrégularité des femmes qui se remarient avant que le terme soit expiré. Comme cette infamie nétoit pas toujours un obstacle suffisant, plusieurs législateurs ont fixé un temps durant le quel il étoit absolument défendu aux veuves de contracter un second mariage. Les Romains le fixerent à dix mois. D'autre nations varierent ce terme en proportion du respect que dans leurs opinions une veuve devoit à la mémoire de son mari. Dans le onzième siècle, l'Eglise décréta qu'une veuve

ne pourroit point se marier avant l'année révolue depuis la mort de son mari. Les loix de Genève ont réduit ce terme à six mois. Mais comme cette police n'a fixé que dans un très petit nombre de pays l'attention des Législateurs, ce sont beaucoup moins des réglements que l'usage qui en décident.

Il y a environ un siècle qu'en Ecosse et en Espagne les veuves portoient le deuil jusqu'à leur mort, à moins qu'elles ne se remariassent ; elles quittoient le noir le jour de la cérémonie. En Espagne les veuves passoient la première année de leur deuil dans une chambre tendue de noir dont on masquoit soigneusement tous les endroits qui pouvoient donner accès à la lumière du jour ; à la fin de cette année lugubre une tenture grise remplaçoit la noir durant une autre année, et l'on éclaircissoit un peu la profonde obscurité de l'appartement en démasquant une petite partie d'une fenêtre ; mais on n'y souffroit durant ces deux années ni glaces, ni miroirs, n'y meubles recherchés, la veuve ne portoit aucune espèce de bijoux et ne

se montrroit jamais que vêtue de noir. (1) on délivroit toute-fois de sa prison cette victime innocente dès qu'un nouvel époux offroit de faire cesser sa pénitence et la plupart des veuves tachoient de hater ce fortuné moment autant pour échapper à leur situation déplaisante que pour goûter de nouveau les plaisirs du mariage.

Quelque nations moins civilisées que les Espagnols, ont porté encore plus loin qu'eux l'extravagance relativement aux marques de douleur et à l'attirail lugubre qu'ils imposoient aux femmes qui avoient perdu leurs maris.

Les Sauvages Muskhoges qui habitent l'Amérique exigent qu'une veuve porte le deuil de son mari durant quatre mortelles années,

(1) Nous avons tellement l'habitude en Europe de voir porter le deuil en noir, que cette couleur nous paroît l'émblème de la mélancolie. Le noir n'est pas toutefois adopté universellement pour la couleur lugubre. Les chinois portent le deuil en blanc, les turcs le portent en bleu, les Péruviens en gris de souris, les Egyptiens en jaune et quelques unes de leurs provinces en vert. Les rois et les cardinaux le portent en violet ou en pourpre.

et il ne lui est point permis de se remarier avant leur expiration. Les Chikases ont fixé ce terme à trois ans. Les femmes se soumettent très impatiemment à une loi si dure ; on les punissoit comme coupables d'adultèbre si elle n'observoient pas cette pénitence avec exactitude (1) enfin durant ce long deuil ; elles sont non seulement forcées d'être rigoureusement chastes mais on leur impose encore beaucoup d'autres austérités. Tous les matins et les soirs de la première année une veuve doit passer un certain temps à annoncer ses regrets par des cris douloureux. mais si son mari étoit un chef des guerriers elle doit durant la première lune rester toute la journée sous sa perche de Guerre (2) et déplorer sans cesse la perte de

(1) Il paroît qu'on exigea très anciennement que le temps du deuil, fut un tems de continence et de privations. Les Rabins prétendent qu'Adam et Ève porterent durant un siècle le deuil d'Abel et vécurent très chastement jusqu'à la fin de ce terme. Il auroit mieux valu se conformer aux ordres du créateur en travaillant à réparer la perte d'Abel.

(2) Cette perche de guerre est un arbre dont on abat la tête et les brauches. On le peint en rouge, et on y

son maître ; exposée sans abris à la rigueur de la saison tel tems qu'il fasse. Une partie de ces malheureuses victimes succombent douloureusement aux infirmités quelles contractent durant une si cruelle épreuve ; et il leur est expressément défendu de prendre à cet égard la moindre précaution avant lafin de l'odieuse torture. les Indiens prétendent que l'institution de cet usage avoit originairement pour but de détourner les femmes d'attenter à la vie de leur maris et de les engager au contraire à faire tout leur possible pour les conserver. Mais d'autres raisons peuvent avoir contribué à faire adopter cette coutume. On considéroit autrefois comme un très-grand malheur de mourir sans être pleuré. Les saintes écritures , les historiens et les poëtes de l'antiquité font souvent allusion à cette coutume qui subsiste encore dans une grande partie des Indes , dans le pays de Galles ;

attache les armes et les trophées du défunt qui doivent y rester suspendus jusqu'à ce que le temps les ait consumés.

en Irlande, en Ecosse, et dans d'autres pays du Nord où rien ne pourroit autant tourmenter un chieftain durant sa vie que de prévoir qu'à sa mort ses subalternes ne chanteront point la chanson funèbre. On a peut être imposé aux veuves Américaines ce deuil long et pénible pour tranquiliser la sensibilité ou la vanité des vivants. (1)

Mais les veuves des Muskoges et des Chikases n'en sont pas quittes pour un long célibat et les douloureuses cérémonies que que je viens de raconter ; la loi les oblige aussi durant tout le temps de leur deuil à s'abstenir de fréquenter leur connoissances

(1) Je croirois plutôt que cet usage a eu originairement, comme presque tous ceux qui ont été adoptés par les nations, un but de politique et de bienveillance. On persuadoit aux hommes dès leur enfance, qu'il étoit très essentiel de faire pleurer leur mort ; afin qu'ils se comportassent durant leur vie de manière à laisser après eux des regrets. Le temps a consacré cette opinion, et des hommes féroces ont imaginé depuis, qu'il étoit plus commode de commander des larmes et des regrets pour leur mort, que de les mériter durant leur vie.

et de oindre avec de l'huile ou de la graisse leurs cheveux qui doivent toujours être hérisrés et dans le plus grand désordre. Le frère ou le plus proche parent du mort a grand soin de faire observer scrupuleusement toutes ces cérémonies parce que la négligence de la veuve a cet égard imprimeroit une tache inéffacable sur la famille de son mari. Les femmes déplorent la mort de leurs maris jusqu'a la fin de leur veuvage c'est a dire jusqu'a ce qu'elles incurent ou qu'elles se remarient. Elles appellent le défunt par son nom particulièrement le matin lorsqu'elles vont à l'ouvrage et le soir à leur retour. Toutes les femmes et les filles qu'elles rencontrent forment un chorus mélancholique et font retentir les montagnes et les vallées de leurs chants funèbres. Mais les maris ne pleurent point leur femmes : les larmes , disent ils , ne conviennent point a des hommes ; il n'appartient qu'a des femmes de pleurer.

Telles sont les barbares loix que les sauvages de L'ainérique , imposent a leurs veuves. Mais quel-qu'injustes qu'elles puis-

sent nous paroître , on ne peut pas comparer la rigueur de ces épreuves au sort affreux des veuves dans une grande partie de l'Afrique. Dans cette patrie du despotisme l'esclavage des épouses et des concubines ne finit point avec cette vie , leurs féroces Tyrans ont imaginé de le continuer même après la mort de ces victimes infortunées. Des qu'un mari a rendu son dernier soupir , ou étrangle ses femmes , ses concubines et quelquefois ses chevaux afin que le défunt puisse s'en servir dans l'autre monde. au Cap de bonne espérance , afin que les veuves ne puissent pas en imposer en se donnant pour vierges on les oblige de se couper a la mort de leurs maris une jointure d'un des doigts de leur main et de la présenter avant la cérémonie nuptiale a celui qui doit le remplacer. Dans l'Isthme de Darien les deux sexes étoient anciennement tenus d'observer cet usage , afin de les empêcher réciproquement de s'en imposer. Quelques auteurs prétendent avec assez de vraisemblance que telle étoit la cérémonie de leurs fiançailles , lorsqu'une

veuve meurt parmi ces Sauvages et laisse des enfans trop jeunes pour se pourvoir sans secours d'une subsistance , on les enterrer avec leur mere parceque personne n'est tenté de s'en charger , et que la communauté ou société n'est pas encore assés éclairée pour sentir que la mort d'un individu est toujours une perte pour l'état , Telle est la police des Sauvages de l'Afrique et de l'Amérique qu'on pourroit considérer comme le comble de la démence et de la barbarie , si l'on ne trouvoit pas l'excès de l'une et de l'autre porté beaucoup plus loin par les anciens peuples qui habittoient les bord du Gange.

Indépendamment de l'odieuse coutume qui condamne toutes les femmes à une prison perpétuelle , l'histoire des Asiatiques nous en présente une autre qui répugne plus encore au sentiment de l'humanité. Ce n'est point l'usage parmi les Indiens d'enterrer les morts : on les brûle sur une pile de bois qu'on élève dans ces occasions funèbres. L'épouse la plus chérie du défunt , et dans quelques endroits toutes les fem

mes. sont forcées de se bruler vives sur cette pile et de mêler leur cendres à celle de leur mari par le plus douloureux des supplices. (1)

Cette coutume barbare est si ancienne qu'il n'est pas possible de fixer l'époque ou le motif de son institution. On en explique toutefois assés généralement le motif de la manière suivante. (2) Les Indiennes pouvoient anciennement à un tel excès la dé

(1) L'histoire des Boucaniers de l'Amérique raconte que parmi les Caraïbes qui habitent les îles, les veuves sont obligées durant un an, à compter du jour où elles ont perdu leurs maris ; de porter tous les jours des vivres à sa tombe, et après l'expiration de ce terme, de rassembler les os du défunt, de les laver, de les sécher au soleil, et durant une seconde année de porter ces restes sur leur dos et de les coucher auprès d'elles. Cette coutume est affreuse, si elle existe ; mais l'auteur de l'histoire paroît trop ami du merveilleux pour mériter confiance.

(2) On trouve des coutumes fort ressemblantes à celle ci dans l'histoire de la première antiquité. Hérodote raconte, que parmi les anciens Crotoniens, qui habitaient la Thrace, les veuves employoient le crédit de leurs parents et de leurs amis, pour obtenir l'honneur d'être immolées sur la tombe de leur mari.

bauchie et la perversité , qu'elles se défaill soient toutes de leurs maris par le poison des qu'ils avoient le malheur de leur déplaire . après avoir essayé sans cesse de plusieurs expédiens pour arrêter ce désordre ; on fut obligé de porter une loi qui ordonna que toutes les veuves termineroient leur vie sur la pile funébre des maris qu'elles venoient de perdre , et qu'on supposoit sans doute empoisonnés. Cet horrible expédiens peut arrêter les crimes , mais il fait horreur à l'humanité.

Comme il n'est pas toutefois bien prouvé que cette coutume barbare ait eu la perversité des femmes pour origine , d'autres auteurs prétendent qu'elle s'est répandue peu à peu de la manière suivante. A la mort de Brahma le grand prophète et le législateur des Indiens , ses femmes inconsolables de sa perte , et résolues de ne pas lui survivre se sacrifièrent volontairement sur sa pile funébre. Les veuves des Rajahs et des grands officiers de l'état , jalouses de prouver qu'elle ne le cédoient aux femmes de Brahma ni en tendresse ni en fidélité , imitèrent

leur exemple. Les Bramins ou prêtres de Brahma prévoyant l'avantage que leur société pourroit tirer de cette pratique ; travaillèrent avec activité à l'établir. Ils déclarèrent que les pieuses héroïnes qui sestoient ainsi sacrifiées avoient été dispensées de nouvelles purifications et introduites immédiatement dans ce séjour de l'inaltérable félicité (1).

Cette recompense glorieuse qu'on regardoit comme une dispense de nouvelles misères et de nouvelles épreuves a subir en passant successivement dans le corps de différens animaux engagea les épouses des Bramins à réclamer l'honorables avantage d'exécuter le même sacrifice , toutes les Indiennes furent bientot infectées de la contagion et cette coutume devint insensiblement générale , l'ambitieuse hypo-

(1) Les Bramins prétendent qu'il y a quatorze sphères , sept au-dessus de notre globe , pour recevoir les ames des bien-heureux ou des purifiés ; et sept au-dessous , où celles qui ont besoin d'une nouvelle purification ; sont transportées , pour subir les épreuves nécessaires.

érisie des Bramins en fit un article de religion et des milliers d'années n'ont pas pu déraciner encore cette pratique superstitieuse.

Comme la cérémonie de brûler les veuves enrichit continuellement, les Bramins ils ont grand soin de persuader aux jeunes filles que le salut des veuves dépend de ce sacrifice, que Brama le recoit avec la plus grande joie et qu'il récompense libéralement la postérité de ces heroïnes. Lorsque ces jeunes filles se marient, les Prêtres redoublent d'efforts pour les confirmer dans leurs bonnes dispositions ils emploient alternativement l'enthousiasme de la gloire, et celui de la religion, la crainte de l'infamie dans ce monde et la terreur des châtiments dans l'autre. Le Shast rédigé par les Bramins et consideré par les Indiennes comme la règle infaillible de leur conduite, enseigne aux veuves qu'elles doivent se brûler avec le corps de leur maris ; que celles qui exécuteront volontairement ce sacrifice jouiront avec le défunt dans le paradis durant trois crorées et cinquante lacks d'années.

de la plus délicieuse félicité ; que leur postérité acquerra une très haute considération et que leurs filles seront recherchées en mariage par les plus riches particuliers de leur caste , il ajoute que les femmes qui seront assez lâches pour refuser de mourir avec leurs maris , seront dégradées de leur caste , bannies de la société , et méprisées de toutes les classes ; que leurs enfans partageront l'ignominie de leur mère et mèneront une vie honteuse et misérable ; que ces veuves sans honneur et sans courage seront exposées à de pénibles et humiliantes transmigrations et enfin condamnées dans l'enfer ou à des tourmens éternels par des fautes qui auroient été facilement expiées par leur sacrifice.

Malgré l'éloquence et les efforts des Brahmins , malgré l'offre des récompenses et la menace des châtiments éternels , la nature l'emporte souvent ; et un grand nombre de femmes préfèrent l'ignominie de vivre à la gloire de mourir. c'est au moins ce qu'affirme un de mes compatriotes qui à été souvent le témoin

de ces exécutions. Il prétend avoir appris perçu que plusieurs de ces victimes marchaient avec répugnance à ce supplice supposé volontaire, et que le repentir et la terreur étoient peints sur leur visage. Mais on n'avoit point égard à leur regrets tardifs. « *Visnou* ; disent les Bramins, « attend l'âme au passage et son attente ne peut pas être déçue. « lorsque une veuve manque de résolution on la porte sur le haut de la pile et on l'y retient au moyen de longues perches jusqu'à ce que le feu l'ait atteinte et étouffée. Les acclamations des spectateurs et une musique bruyante empêchent d'entendre les plaintes et les gémissements de la victime expirante.

Quelques écrivains ont récemment assuré que cette odieuse coutume n'existe plus dans les Indes mais il est malheureusement fort facile de constater leur erreur. Je vais raconter en peu de mots deux exemples publiés par des européens témoins oculaires de cet horrible spectacle, *Kham Chund Pundit* de la tribu

de *Maharattor* mourut le quatre février 1762. Aussitôt après sa mort sa veuve âgée d'environ 16 a 18 ans déclara aux Bramins devant des témoins quelle étoit résolue de terminer sa vie sur la pile funèbre de son mari. Comme elle appartennoit à une famille de la première distinction, ces parens firent tous leurs efforts pour la dissuader de son dessein funeste, ils lui représentèrent envain les tortures qu'elle alloit souffrir et la situation des jeunes enfans qu'elle abandonnoit volontairement. Elle n'étoit point insensible à ce dernier argument et sembloit quitter ses enfans avec peine. Mais quand on lui parla des horreurs du supplice elle avança, sans répondre, un de ses doigts dans le feu et l'y tint très-long-temps sans laisser appercevoir le moindre signe de douleur. Elle prit ensuite du feu avec une de ses mains et le mit dans la paulme de l'autre y versa de l'encens et parfuma les Bramins dont elle étoit environnée : ses parens lui ayant fait entendre qu'il ne lui laisseroient pas consommer son sa-

crifice, elle parut d'abord profondément affligée ; mais un instant après elle répondit qu'ils ne pouvoient pas l'empêcher de mourir, et que si on ne lui permettoit pas de terminer sa vie conformément aux loix de sa caste, elle se laisseroit périr d'inanition, enfin ses parens vaincus par son obstination, consentirent à la laisser décider de son sort.

Dans la matinée du lendemain on porta le corps de son mari sur le bord de la riviere. La veuve s'y rendit à dix heures suivie de ses enfans, des bramins et d'une foule de spectateurs. Comme l'ordre de la brûler n'arriva qu'à une heure après midi, elle employa cet intervalle à se laver dans le gange et à réciter des prières. Des qu'elle apprit que l'ordre étoit expédié, elle se retira et resta environ une demie heure avec ses parentes. Elle ota ensuite ses brasselets et quitta tous ses bijoux qu'elle enveloppa dans une sorte de tablier attaché a sa ceinture, et ses parentes la conduisirent vers un coin de la pile funèbre. Il y avoit sur

ce bûcher une espèce de voute ou d'arcade composé de bois sec, de branches d'arbres et de feuillages, et on pouvoit y entrer d'un côté par une ouverture. Le corps du mari défunt y étoit déposé, la tête tournée vers l'ouverture. Lorsque la veuve arriva au coin du bûcher, elle y trouva un peu de feu qu'un bramin avoit allumé. Elle y resta quelque minutes assise avec trois bramins qui l'accompagnoient. Un de ces prêtres lui présenta une feuille du bois dont une partie de la pile étoit construite, elle jeta cette feuille dans le feu ; un autre bramin lui en offrit une seconde qu'elle tint au dessus de la flamme et ce prêtre versa dessus à trois fois différentes une matière qui fondit et tomba dans le feu, durant cette cérémonie un troisième bramin lisoit quelques passages de l'*aughterrak beid* et fit quelques questions auxquelles la victime répondit d'un air et d'un ton assurés. enfin on lui fit faire trois fois le tour de la pile, précédée des bramins qui lisoient des prières. Lorsqu'au troisième

sième tour elle arriva au feu dont j'ai déjà parlé , elle s'arrêta , ota les bagues des doigts de ses pieds et de ses mains et les mit dans son tablier avec le reste de ses bijoux , elle fit alors avec beaucoup de fermeté ses adieux à ses enfans et à sa famille. Un des bramins trempa une mèche de coton dans du souffre et la lui présentant allumée , la conduisit à l'ouverture de l'arcade ; tous les bramins se prosternèrent reçurent sa bénédiction et se retirèrent en versant des larmes ; la veuve monta sur la pile , entra dans le caveau , fit une profonde révérence aux restes de son mari et s'assit auprès de sa tête qu'elle fixa durant quelques minutes avec l'air de la plus profonde méditation. Elle alluma ensuite le feu dans trois différens endroits. Mais observant bientôt que le vent empêchoit les flammes de l'approcher , elle se leva mit le feu à l'autre coin du bûcher et vint reprendre son poste ; où elle conserva jusqu'au dernier moment un air de décence et de dignité qu'il seroit impossible de décrire.

Comme la pile étoit composé de bois très combustible, les supports de l'arcade ou du caveau ne tardèrent pas à être consumés. Le haut de la pile croula et ensevelit la courageuse victime dans les charbons et les flammes.

La seconde Indienne qui exécuta très-récemment le même sacrifice observa a-peu-près la même cérémonie, et je n'en citerai que les différences. La première se baigna seule dans le Gange, et l'autre y lava en outre le corps de son mari ; la première ne fit point de cadeaux aux spectateurs, l'autre leur distribua de l'argent, du riz frit dans du beurre, et du bétel qu'elle avoit mâché. La première alluma elle même le feu qui devoit la consumer, l'autre le fit allumer par ses enfants, la première resta auprès du corps de son mari, et l'autre coucha à côté du défunt. La coutume des différents districts, est probablement la règle et la cause de ces petites différences.

En quittant avec plaisir cette scène d'horreur, j'observerai que quoique les

Indiens n'ayent pas encore tout - a - fait renoncé à la barbare coutume de brûler les veuves , l'exemple des Européens et leur influence dans les Indes ont contribué à rendre ces sacrifices plus rares. Pour les exécuter , il faut obtenir la permission du gouverneur qui l'accorde avec beaucoup de difficultés. L'exemple et l'autorité des Européens n'a pas toutefois encore réussi à procurer aux femmes des Indiens un sort plus doux. Elles sont considérées comme des esclaves , et renfermées durant toute leur vie comme des malfaiteurs , des peuples qui traitent si durement leurs femmes tandis qu'elles sont jeunes et belles , n'auroient pas probablement beaucoup d'indulgence pour les veuves qui refuseroient de se brûler avec le corps de leurs maris , lorsqu'elles sont dépouillées de la jeunesse et de la beauté. Le sentiment de l'humanité pourroit seul plaider leur cause , mais il est si foiblement connu des peuples dont il est question (1) , que dans

(1) M. Alexandre a cependant dit plus haut , que les **Brahmins** avoient pleuré d'attendrissement , à la céré-

plusieurs pays de l'Asie, et de l'Afrique une veuve trouve rarement, un parent ou un ami qui daigne la protéger contre la tyrannie. Les parens ou les créanciers de son mari s'en emparent, la vendent ou l'obligent de travailler à leur profit.

Les veuves ne sont pas toutefois traitées dans toute l'Asie, avec la même inhumanité. En Chine, lorsqu'elles ont des enfants elles en sont les maîtresses absolues ; et leurs parents n'ont le droit ni de leur choisir un second mari, ni de les forcer à rester veuves ; mais on y fait en général peu de cas des femmes qui se remarient ayant des enfants, à moins qu'elles n'y soient forcées par l'indigence, les femmes qui appartiennent à des familles riches ou distinguées s'imposent ordinairement l'obligation de passer leur vie dans le veuvage, quoiqu'elles n'aient été mariées

monie lugubre qu'il nous a racontée ; et lorsque les prêtres trahissent de la sensibilité dans leur ministère, on peut espérer raisonnablement d'en trouver parmi le reste des citoyens,

que durant un jour, ou que leur mari soit mort aussitôt après signature du contrat et avant la consommation. Dans les classes subalternes, les parents du mari défunt forcent la veuve de se remarier promptement où la vendent eux mêmes si elle n'a point d'enfant mâle, à un nouveau mari qui leur rembourse la somme payée par le défunt pour acquérir son épouse. Il arrive souvent que le marché est conclu et l'argent reçu sans que la veuve en ait connaissance, il ne lui reste que deux ressources pour se délivrer de cette tyrannie. Ses parents peuvent lui rendre la liberté en remboursant la somme payée par le nouveau mari, et elle peut elle-même se faire bonzesse, c'est-à-dire religieuse ; mais les bonzesses ne jouissent pas d'une grande considération dans cet état lorsqu'elles l'embrassent par des motifs d'intérêt. Les lois de la Chine défendent de vendre une veuve à un nouveau mari avant que le temps de son deuil soit expiré : mais l'avidité de la famille du défunt, observe rarement cette

ordonnance , cependant lorsque la veuve en porte sa plainte à un Mandarin , il est obligé de lui rendre justice ; et comme les femmes souffrent en général fort impatiemment , qu'on les vende sans les consulter ni les prévenir , dès que le marché est conclu , les vendeurs suivis d'une douzaine d'hommes vigoureux vont la chercher dans une chaise couverte et la transportent dans la maison du nouvel époux qui prend grand soin de la renfermer.

Telle est l'humiliante et douloureuse situation des veuves , en Amérique , en Afrique , et dans une portion de l'Asie ; mais en Europe , elles jouissent d'un sort bien différent. Une veuve qui a un peu de fortune est plus heureuse , et surtout plus libre que tout le reste de son sexe : elle se trouve affranchie de la tutelle successive , des pères , des tuteurs , et des maris , particulièrement à Parmes , et dans d'autres cantons de l'Italie , où une veuve est autorisée à se choisir un nouvel époux , et devient maîtresse absolue de toutes ses actions. A Turin , il est défendu au membres de l'ordre de saint

Maurice , d'épouser des veuves ; et le sort d'une veuve est cependant infiniment plus commode et plus libre dans cette ville què celui de toute autre femme ou fille. La politesse et l'humanité concourent en Europe , à rendre la situation des veuves très-satisfaisante. Le gouvernement d'Angleterre , a constitué des fonds pour les veuves des officiers. En Ecosse , le clergé , s'est volontairement imposé pour secourir les veuves des ecclésiastiques. Différens corps de métier ont suivi cet exemple , et ses utiles institutions ne sont point circonscrites dans l'île de la Grande-Bretagne , on en trouve de semblables en France en Allemagne , et dans plusieurs autres pays de l'Europe.

Comme je me propose de traiter plus en détail , dans le chapitre suivant , les privilèges dont les veuves jouissent en Angleterre , je n'anticiperai point ici sur ce sujet. Nos anciennes loix et celles de presque tous les peuples de l'Europe , ordonoient que les veuves qui se marieroient ou qui enceroient une conduite indécente seroient

privées de leur douaire, et la législation Prussienne a conservé cet ordonnance, elle défend aussi aux veuves de contracter un second engagement avant l'expiration des neufs mois qui suivent immédiatement la mort de leur premier mari, et si étant enceinte de celui-ci, elle en épouse un autre, la loi la condamne à passer un certain temps dans une maison de correction. Si le nouveau mari est convaincu d'avoir eu connaissance de la grossesse, il expie cette faute de délicatesse en roulant durant une année la brouette pour les travaux publics. Les Prussiens, ont encore un règlement relatif aux veuves qui annonce la sagesse et l'humanité de leur législateur. Lorsqu'une femme veuve et un homme veuf contractent ensemble un nouvel engagement, et que l'une des deux ou les deux parties, contractantes ont des enfants, comme il arrive trop souvent, que les enfants du second lit occupent toute leur attention et qu'ils maltraitent ou négligent ceux du premier, les loix de Prusse veillent sur

l'éducation de ceux-ci et ne permettent point aux parens de contracter un second mariage sans leur avoir assuré un sort convenable à leur rang ou proportionné à leur fortune.

J'ai déjà eu occasion de parler des marques distinctives que quelques nations ont inventées pour faire reconnoître les veuves et les empêcher d'en imposer, en se donnant pour vierge. Les loix de Prusse ont poussé enoore plus loin les précautions, elle punissent la mauvaise foi de la femme qui se donne mal a propos pour vierge en la rendant la dupe de sa supercherie. Son mariage est déclaré nul et son mari est libre de la quitter et d'en épouser une autre. Je n'entreprendrai point de fixer positivement le degré de considération que les Prussiens accordent aux veuves ; il paroît toute - fois qu'ils en font moins de cas que des vierges, on peut en juger par le passage suivant que l'on trouve dans le daus leur code. Le mari peut offrir à son épouse la *mor gengabe* ou le présent du lendemain de noce, quand même il auroit

Epousé une veuve. Mais quoique les Prussiens donnent la préférence aux vierges, les veuves ne jouissent pas moins parmi eux de plusieurs priviléges. Dans quelques unes de leurs provinces, lorsque les époux n'ont point fait de contrat de mariage, et que le mari meurt *intestat*, la veuve hérite de la moitié des deux fortunes réunies (1). Mais le privilège suivant est beaucoup plus extraordinaire et beaucoup moins conforme aux loix de la nature ou de la saine politique. Lorsqu'une veuve accouche au bout d'onze mois après la mort de son mari, l'enfant qu'elle met au

(1) Cet arrangement me paroît sujet à des abus, s'il est toujours exécuté à la lettre. En supposant, par exemple, que la fortune de l'épouse soit Cent mille livres, et que le mari n'ait apporté que Dix mille livres en mariage. La moitié des deux sommes réunies, ne feroit que Cinquante cinq mille livres, et l'épouse à qui on n'accordereroit que cette moitié, perdroit Quarante cinq mille livres de sa fortune personnelle. M. Alexandre a sûrement omis quelques circonstances ou quelque restriction, autrement cette loi ne favoriseroit que les veuves dont la fortune est fort au-dessous de celle de leur mari.

monde, est déclaré appartenir légitimement au défunt : pourvu que les hommes de l'art ou les matrones déclarent que cet enfant paroît plus fort et plus vigoureux que ne le sont ordinairement, ceux qui naissent au bout de neuf mois de grossesse et qu'on ne puisse point constater l'inconduite de la mère.

Dans presque tous les autres pays de l'Europe, les loix et les coutumes relatives aux veuves, sont à peu-près les mêmes que pour les vierges, à l'exception d'une circonstance ; c'est que les veuves sont maîtresses absolues de leurs actions tandis qu'une fille ou une femme mariée sont toujours sous la tutelle de leur famille ou de leur mari. On accorde aussi presque partout une pension alimentaire à la veuve sur la fortune du mari qu'elle a perdue, et on lui confie souvent la tâche importante d'élever ses enfans et la faculté de tirer quelqu'avantage personnel de la fortune destinée à leur éducation ; mais le pere à ordinairement la liberté de lui accorder ou de lui refuser la jouissance de cet avantage.

peut par son testament charger sa femme où tout autre de la tutelle de ses enfants: Les loix de l'Europe ne considèrent point la mère comme le tuteur naturel de ses enfants et ne lui accorde point sur eux d'autorité particulière.

CHAPITRE XXXI.

Examen abrégé, de quelques unes des plus importantes loix et coutumes, relatives aux femmes de l'Angleterre.

À mesure qu'une nation avance vers la perfection des moeurs et de la politesse, elle accorde au beau sexe plus d'avantage et de considération, et les établit sur une base plus durable. Ce n'est pas toutefois uniquement de la politesse et de l'élégance d'une nation que dépend le bonheur de leurs femmes. Il peut arriver qu'un peuple moins perfectionné à cet égard y supplée par des sentimens de tendresse et de générosité. Les François et les Italiens, sont sans contredit fort supérieurs aux Anglois, en élégance, et en politesse ; leurs femmes ne jouissent pas néamoins, d'un sort préférable à celui des Angloises. Les premières doivent la plus grande partie de leurs priviléges à l'influence de la poli-

tesse et de la galanterie, les Angloises n'en sont redevables qu'aux loix de leur patrie; et quoique les priviléges de ces dernières soient moins dictés peut être par la mollesse ou par l'indulgence, ils ont au moins l'avantage d'être plus solidement établis, plus conformes à la justice et à l'humanité et moins susceptibles d'être modifiés ou détruits que s'ils dépendoient des caprices de la politesse et de la galanterie.

Avant d'entrer dans le détail des loix relatives à la personne et aux propriétés des femmes de l'Angleterre; je me permettrai d'observer qu'en comparant ces loix avec celles des autres nations elles paroissent tellement mériter la préférence que je ne puis me défendre de croire que le sentiment de générosité, qui a fait prodiguer durant plusieurs siècles, l'or et l'argent des anglois pour défendre des peuples opprimés par des voisins plus puissants, a dicté les loix relatives au sexe, que le notre tyrannise presque partout ailleurs qu'en Angleterre. Il est vrai que les loix de quelques païs sont

à certains égards plus favorables au beau sexe que les nôtres. Celles de Frédéric roi de Prusse, qui sont relatives aux contrats de mariage, traitent les femmes avec plus d'indulgence, et leur accordent plus d'autorité que les loix d'Angleterre. Celles de la France et de l'Italie ou du moins les coutumes de ces nations semblent aussi offrir au beau sexe une supériorité d'avantages relativement à la liberté personnelle ; et pour ce qui concerne le rang des femmes et la déférence de notre sexe, les loix de l'Espagne, sont fort supérieures à celles de toutes les autres nations ; mais toutes ces faveurs et cette indulgence, sont des grâces particulières. La totalité du code relatifs aux femmes n'y répond point, et elles n'ont pas même leur influence sur tout le sexe féminin sans distinction.

En considérant les avantages et les inconvénients de la situation des Angloises, je commencerai mon examen par les premières classes. En France la loi salique exclut les femmes du trône elles ne peuvent point hériter de la couronne. En Angle-

terre une femme peut être le premier personnage de l'état, elle succède personnellement à la couronne et dégagée de toutes les lois imposées au reste de son sexe elle jouit de l'autorité et de tous les priviléges d'un souverain ; elle peut se marier sans rien perdre de son autorité. Les affaires continuent à se traiter en son nom ; elle est toujours souveraine et son mari n'est que que son premier sujet ; mais lorsqu'un prince hérite de la couronne, la femme dont il a fait une reine lui est subordonnée et jouit de priviléges beaucoup moins étendus : elle est toute fois dispensée des loix générales qui privent les femmes mariées de toutes propriétés ou possessions personnelles. On lui accorde une cour particulière, une maison et des officiers indépendans du service de son mari. La reine peut suivre un procès en son nom sans y être autorisée par le roi. Toute entreprise contre la vie de la reine, est un crime de haute trahison et celui qui attenteroit à sa chasteté, seroit puni plus rigoureusement que pour avoir violé toute autre

femme. La reine peut acheter des terres elle peut les vendre et en disposer en faveur de qui bon lui semble sans le consentement de son mari , elle peut posséder personnellement des terres et d'autres biens , et les donner par testament comme si elle n'étoit point mariée (1). Elle n'est assujettie à aucune imposition et les tribunaux ne peuvent jamais lui imposer une amende. Dans toute autre circonstance la reine d'Angleterre n'est qu'un simple sujet et si elle commet un crime, ou peut la faire juger et punir par l'assemblée des pairs du royaume. Une reine douairière à des priviléges fort supérieure à ceux des veuves de tous les rangs , elle conserve

(1) Les françois qui liront cet article seront peut-être honteux de leurs ridicules lamentations. Ils verront que ce qu'ils appelloient des abus monstrueux inconnus partout ailleurs qu'en France , sont des usages consacrés depuis des siècles , chez leurs plus proches voisins , dont ils font profession d'admirer les loix , les mœurs , les coutumes etc. Ils trouveront ces détails dans le second volume de l'hist. angloise des femmes , par M. Alexandre , p. 476.

tous les droits dont elle jouissoit avant la mort de son mari et peut épouser un sujet sans perdre son rang ni son titre ; mais comme une alliance de cette espèce est censée au dessous de sa dignité elle ne peut le contracter lorsque le roi régnant n'y donne point son approbation.

La loi distingue encore et protége spécialement quelques autres princesses du sang royal. Celui qui attenteroit à la chasteté de l'épouse du prince de Galles ou de la fille ainée du roi, même avec leur consentement seroit puni comme coupable du crime de haute trahison. Les rois d'Angleterre, étoient autorisés anciennement à imposer une taxe pour défrayer les dépenses du mariage de leur fille ainée ; mais ce privilége auquel ils donnoient souvent l'extension la plus abusive et la plus vexatoire à disparu peu-a-peu, avec le système féodal et est enfin heureusement aboli depuis longtems. Quant aux autres enfans du roi d'angleterre, la loi n'accorde point d'autre privilége à ces princes ou princesses que celui de préséance surtous

les autres sujets dans les cérémonies publiques.

Indépendamment des priviléges de la famille royale, la pairie en donne quelques uns aux femmes qui sont revêtues de ce titre. Elles ne peuvent être condamnées ou jugées que par la cour des pairs et lorsqu'elles sont convaincues d'un crime qui admet le bénéfice de clergie (1), elles peuvent le réclamer et échapper à la punition fréquemment infligée aux personnes des classes inférieures pour ces sortes de crimes. Une-fille noble d'origine ne perd point sa no-

(1) Le bénéfice de clergie, est un privilége qui étoit autrefois particulier aux gens d'église, mais qui s'étend aujourd'hui à tous les laïcs, dans la conviction de certains crimes, et en particulier du meurtre involontaire ou accidentel. En vertu de ce privilége, on présente au criminel un livre latin, écrit en caractères gothiques dont il doit lire deux ou trois versets; et si le commissaire de l'ordinaire, ou son député, prononce ces mots; *legit ut clericus*, il le comme un clerc: le prisonnier est seulement marqué à la main d'un fer chaud, et ensuite clargi; pourvu néanmoins, que ce soit le premier crime dont il ait été convaincu, car autrement, on l'exécute sans miséricorde.

blesse en épousant un roturier : elle transmet la noblesse à ses enfans ; mais non pas à son mari. Une roturiere qui épouse un pair est ennobli , mais elle redescend de cette élévation , si elle épouse un roturier après la mort de son premier mari. Celle qui épouse un duc ou un pair , d'un ordre supérieur conserve son titre et les priviléges qui y sont attachés quand même elle auroit épousé en secondes noces , un simple baron , parce que tous ceux qui ont le titre de pair , sont égaux aux yeux de la loi. Il y a en Angleterre un rang intermédiaire entre les femmes des membres de la chambre haute et celles des membres des communes , et cette classe est composée des épouses des évêques , des juges et des baronets. Le rang dont ces trois ordres jouissent ne donne point à leurs épouses de titre personnel ; mais la courtoisie de la nation accorde aux femmes des baronets le titre Lady , quoiqu'il soit fort supérieur à celui de leurs maris. Elles n'ont toutefois aucun droit à ce titre , et on ne les désigne dans tous les actes judiciaires que sous la dé-

nomination de madame, suivie du nom de leur mari. Les Écossois, poussent encore plus loin la galanterie ; il gratifient du titre de lady, toutes les femmes qui possèdent une terre de leur chef, ou qui ont pour mari le propriétaire du plus mince domaine dont ils ajoutent le nom à la suite du titre de Lady.

Comme les femmes des nations civilisées sont en général foibles et peu en état de se défendre, les loix d'Angleterre ont suppléé aux forces dont les femmes sont dépourvues et les ont environnées d'une barrière insurmontable en rendant leur personne sacrée et en punissant de mort dans certains cas ceux qui abusent de leur foi-blesse. Ces loix ordonnent que tout homme qui par surprise ou par force obligera une fille de condition de l'épouser sera emprisonné durant deux ans et payera une amende arbitrée par le roi. Mais que celui qui épousera une héritière après l'avoir enlevée de force sera jugé comme coupable de félonie (1) et privé du bénéfice du clerc.

(1) Félonie ou crime capital qui entraîne la peine de

gie quant même la personne violemment enlevée auroit consenti au mariage. il y à peu de crimes dont les loix poursuivent plus rigoureusement la punition. Les femmes sont exemptes de toutes les charges publiques, les loix ont fixé leur âge nubile à douze ans, et si avant cet âge on les force à contracter un mariage où si on peut constater qu'on ait employé la supercherie ou la séduction pour obtenir leur consentement , elles sont autorisées à refuser de consentir à la consommation , et à faire casser le mariage.

Chez tous les peuples sagement gouvernés, les législateurs se sont sérieusement occupés de mettre la chasteté des femmes à l'abri de la violence et ont considéré

mort. On désigne ces sortes de crimes , par le nom de Félonie , pour les distinguer de ceux que les Anglois nomment Petty tréason. J'ai déjà expliqué , ce qu'on entend par le bénéfice de Clergie. on comprend sous le nom de Petty tréason , l'action d'un domestique qui tue son maître , d'une femme qui tue son mari , ou d'un laïc ou d'un ecclésiastique qui fait périr son supérieur ou celui à qui il doit foi et hommage. Le crime de High tréason ou de haute trahison , est le crime de lèse majesté au premier et au deuxième chef.

comme un article de la première importance non seulement de conserver au beau sexe la liberté du refus que la nature semble avoir accordée aux femelles de toutes les espèces . mais de donner aux hommes autant qu'il est possible , des garans de la légitimité de leurs enfans . J'ai déjà cité quelques unes des punitions infligées dans différens temps et différens pays pour le crime du viol . (1) Ces punitions ont varié en .

(1) Les loix de Constantin contre le viol et la séduction portent l'empreinte d'une féroce , dont on ne trouve point un second exemple dans l'histoire . Lorsqu'un homme étoit convaincu d'avoir séduit par supercherie , une fille au-dessous de l'âge de 25 ans ou de l'avoir enlevée de force de la maison de ses parens , on le brûloit vif ou on le livroit aux bêtes féroces ; et si la femme ou fille déclaroit avoir donné son consentement , loiu de sauver son ravisseur , elle s'exposoit à partager le châtiment . On abandonnoit ordinairement le poursuite de ces crimes , aux parens de la partie lèzée ; mais si l'humanité les disposoit à l'indulgence , si l'envie de réparer l'honneur d'une parente les faisoit consentir à terminer le différent par un mariage ; la loi la plus atroce prononçoit contr'eux la peine de l'exil et de la confiscation . Lorsque des esclaves mâles ou femelles se

Angleterre avec les mœurs et le génie des législateurs, du temps des anglo - saxons, ce crime étoit puni de mort. Guillaume le conquérant commua la peine et condamna les coupables à être privés de la vue et des moyens, de renouveler leur crime. Henri III jugeant cette punition trop sévère et sentant le danger de donner à toutes sortes de femmes les moyens d'exercer des vengeances en accusant faussement les hommes qu'elles voudroient perdre, de leur avoir fait violence, ordonna que le viol pour le quel on n'auroit point fait de poursuites dans les quarante jours après l'exécution du crime, ne seroit point considéré comme un crime capital, et réduisit la peine à deux années de prison terminées par

trouvoient complices d'un viol ou d'une séduction, on les brûloit vifs, ou on les faisoit expirer dans les plus horribles tortures en coulant du plomb fondu dans leur gosier. Il paroît, toutefois que le féroce législateur fut effrayé lui-même du spectacle de cet oïlieux supplice; car il adoucit fréquemment la rigueur de la loi par des commutations de peines. Sous les règnes suivans, elle fut mitigée et enfin abolie,

une amende arbitrée par le souverain. Il se réserva même le privilège de prononcer la punition de ce crime lorsque les poursuites auroient été dénoncées avant l'expiration des quarante jours. Mais l'expérience lui ayant démontré que cette méthode ne suffisait pas pour mettre le sexe féminin à l'abri de la violence, il déclara que le viol servirait à l'avenir puni comme crime de filolie et que le coupable ne seroit point admis à réclamer le bénéfice ou privilège de clergie. La loi voulant sans doute protéger toutes les femmes sans distinction étendit ses priviléges en cas de viol jusqu'aux prostituées.

Dans toutes les autres causes, soit civiles ou criminelles le témoignage des parties est censé nul; mais une femme qui prétend avoir été violée en est à ce sur son serment. La loi ne se contente pas d'admettre son témoignage, elle le juge suffisant pour constater le crime et infliger la mort au criminel. Mais pour contrôler lancer cet exercice de puissance et protéger la vie des hommes contre la haine et la calomnie, on a confié au discernement des jurés le soin d'exa-

miner la conduite de la déposante et de fixer d'après les circonstances du procès le degré de confiance qu'on peut raisonnablement accorder à son témoignage ; les femmes ne jouissent pas seules du droit devant leur propre témoin en cas de violence. La loi a étendu ce privilège aux enfants ; une fille au dessous de l'âge de douze ans peut faire condamner sur son seul témoignage l'homme qu'elle accuse de l'avoir violée ; pourvu toute fois qu'elle ait assés de connaissance pour sentir la valeur et la conséquence d'un serment. les femmes jouissent encore dans ces occasions d'un privilège fort extraordinaire Lorsqu'un homme accusé et convaincu de rapt ou de viol à obtenu sa grâce après avoir été condamné , la plaintive est autorisé à le faire juger de nouveau pour le même crime en intentant une seconde instance; une femme peut poursuivre son ravisseur au criminel sans le consentement de son mari.

Des priviléges si étendus accordés à un sexe susceptible de passions et d'animosités violentes ont été assés généralement con-

sidérées comme dérogatoires à l'impartialité que la justice doit observer dans toutes les occasions ; et comme un poids beaucoup trop considérable qu'elle met dans sa balance en faveur des femmes, cependant lorsque l'on réfléchit à la faiblesse de leur sexe, à la violence du nôtre et à la nécessité de venir à leurs secours pour maintenir la paix des sociétés ; lorsqu'on ajoute à cette réflexion l'impossibilité de faire relativement à cet article une loi qui n'expose pas un des deux sexes à quelques désavantages et que la société auroit pu souffrir beaucoup plus d'inconvénients de l'impunité des hommes que de l'abus dont les femmes sont susceptibles dans l'exercice de leurs priviléges , on conviendra peut être qu'il seroit difficile de porter cette loi à un plus haut degré de perfection.

Comme il arrive fréquemment dans ce siècle corrompu que des hommes débauchent ou séduisent des filles sans expérience par une promesse de mariage qu'ils ont résolus de ne point exécuter ; et comme il est presqu'impossible de distinguer toujours l'hom

me de probité de l'adroit imposteur , la loi d'Angleterre ordonne que lorsqu'un homme après avoir fait la cour à une femme et s'être engagé de l'épouser , à la mauvaise foi d'en épouser une autre , celle qu'il a trompée peut lui intenter un procès et obtenir tels dommages que les jurés croiront devoir arbitrer pour la compensation. La loi d'Ecosse accorde , dit on , à la plaignante la moitié de la fortune que le parjure à régne de son épouse (1). Mais comme il peut arriver aussi que des femmes avides et artificieuses leurrent des hommes foibles et crédules de l'espoir de les épouser pour en obtenir des présens d'une valeur considérable , celui qui a été dupé si grossièrement peut récla-

(1) cette loi paroît bien dure , si la femme ou fille abusée a le droit de dépouiller celle que son infidèle a épousée , de la moitié de sa fortune , car il est très possible qu'elle ait ignoré , et contractant son engagement indissoluble , que son mari avait promis le mariage à une autre. Commenc un législateur équitable , pourra-t-il arracher à des enfans une moitié du bien de leur mère , parce que leur père a été coupable avant qu'ils naissent. On ne peut nier , que ce ne soit imposer la

rifier en justice la restitution de ses présens parce qu'ils sont censés une des conditions du mariage qui n'a pas eu son exécution par la mauvaise foi ou l'inconstance de celle qui avoit contracté l'engagement.

Les priviléges dont je viens de parler et leurs restrictions ne concernent que la portion du beau sexe qui n'est point encore engagée dans les liens du mariage ; nous continuerois cet examen relativement aux femmes mariées.

En Angleterre une femme cesse dès l'instant de son mariage d'avoir une existence politique, qui dépend absolument de celle de son mari. Mais cette petite humiliation est amplement compensée par une longue liste de priviléges qui donnent aux femmes mariées de très grands avantages

punitioп du crime à l'innocence. Cette loi peut être encore sujette à d'autres abus. Une femme avide, peut se faire donner une promesse de mariage, par un homme sans délicesse, en s'engageant de lui faire épouser, par quelqu'intrigue, une autre femme très riche ; et partager ainsi les dépouilles d'une victime de leur mauvaise foi et de l'imprudence du législateur.

sur celles qui ne le sont pas. de tous les privilégesque nous tenons de la nature, le plus précieux est sans doute la liberté personnelle. Les hommes de tous les rangs, les femmes non mariées et les veuves peuvent être emprisonnés par des créanciers pour les dettes qu'ils ont contractées et pour celles dont ils se sont rendus caution. Mais on ne peut priver, emprisonner une femme mariée que pour un crime , et son mari est solidaire avec elle pour les fautes quin' exigent qu'une compensation pécuniaire. On ne peut pas contraindre une femme mariée a payer les dettes quelle a contractées sans l'aveu de son mari ; et ce qui paroira plus extraordinaire,c'est que les dettes que sa femme a faites étant fille tombent à sa charge , et qu'il se trouve chargé comme le bouc qu'on sacrifioit jadis , de toutes les iniquités qui ont précédé la cérémonie. Beaucoup de gens sont persuadés fort mal-à propos qu'un avertissement inséré dans les papiers publics suffit pour dispenser le mari d'acquitter les dettes que sa femme a contracté sans son approbation. Des

Protestations adressées personnellement et par écrit sont ordinairement considérées comme suffisantes ; mais une femme trouve presque toujours le moyen d'obtenir du crédit des personnes que son mari n'a pas songé à prévenir , tandis qu'une femme habile avec son mari ou dans sa maison , il est tenu de lui fournir le vêtement , la subsistance et toutes les nécessités ou commodités convenables à son rang ou que ses facultés lui permettent , quand même elle ne lui auroit point apporté de dot. Ses mêmes obligations subsistent si le mari quitte sa femme ou la force en la maltraitant de quitter sa maison ; mais si son épouse s'éloigne de lui sans son consentement , il n'est point obligé de lui faire une pension ni de payer les dettes qu'elle contracte moins qu'il ne la repreuve. Dès qu'il la reçoit il est tenu de payer ses dettes quelque soit à l'avenir sa bonne ou mauvaise conduite. Lorsqu'un mari maltraite sa femme au point de la forcer de l'abandonner , elle est autorisée à réclamer des moyens des de subsister. Mais tandis que son mari lui

payé un revenu séparé il n'est point tenu de payer ses dettes. Comme la sûreté personnelle est un des plus grands avantages de la société, les loix d'Angleterre ont pris de très-grandes précautions pour la procurer aux femmes mariées que la supériorité de force et d'autorité de leur mari exposoit à des dangers continuels. Lorsque par inadvertance, par colère ou par tout autre cause un mari maltraite ou menace son épouse, elle peut exiger une caution de sa conduite avec elle, et le mari est forcé de la fournir. Lorsqu'un mari après avoir maltraité sa femme la retient chez lui ou l'enferme ailleurs pour lui ôter les moyens de se plaindre de sa violence, les parents ou les amis de cette femme peuvent présenter une requête à la cour du Banc du Roi, et les juges obligent le mari de leur présenter sa femme. Si elle demande la séparation, on ne peut pas la lui refuser, son mari ne peut plus exiger qu'elle habite avec lui. Mais la cour peut lui fixer un domicile, l'opposition de son mari seroit un attentat contre l'autorité du Roi et l'exposeroit

aux peines infligées à cette désobéissance.

Lorsqu'une femme à été maltraitée au point de ne pouvoir plus soigner son ménage , son mari peut réclamer des dommages , et les jurés arbitrent cette compensation. Mais lorsqu'une femme est attaquée en présence de son mari , la loi l'autorise à repousser l'attaque comme si elle étoit personnelle ; ce n'est pas seulement la personne de sa femme que le mari à le droit de défendre ; si l'on attaque sa propriété il peut opposer la force et l'agresseur est seul responsable des accidens qui peuvent en résulter. Mais il est essentiel de ne pas pousser la violence au de là de ce qu'exige une défense légitime ; lorsque le défenseur excède ces bornes il est considéré comme l'agresseur :

Les Romains , et quelques autres peuples de l'antiquité autorisoient comme une partie des nations modernes , le mari qui surprenoit sa femme en adultère à tuer celui qui avoit partagé son crime ; en Angleterre ce mari est déclaré coupable d homicide , mais en considération du puissant motif

qui a excité sa colère, la cour ne le condamne ordinairement qu'à avoir la main lègèrement marquée avec un fer chaud.

La loi considérant comme un avantage essentiel à la population et à l'harmonie de la société que les femmes habitent avec leurs maris, elle ordonne que tout homme qui enlèvera une femme mariée par force ou par supercherie ou même avec son aveu payera des dommages au mari et gardera prison pendant deux ans. La même loi autorise le mari à réclamer des dommages de celui qui a débauché sa femme et l'engage à se séparer de lui. On assure que les anciennes loix de L'angleterre étoient si rigoureuses à cet égard que lorsqu'une femme mariée se gardoit de sa route, celui qui la rencontrroit n'osoit pas la conduire chez lui à moins que ce ne fut durant la nuit, et qu'elle ne fut en danger de se noyer, de tomber entre les mains des voleurs ou d'être dévorée par des bêtes féroces ; mais un passant pouvoit la prendre sur la croupe de son cheval et la conduire à la plus prochaine

ville du marché ou chez le juge de paix pour y rester jusqu'à ce que son mari vint la réclamer.

Le mari n'est pas plus autorisé à quitter son épouse. Lorsqu'il l'abandonne sans pouvoir en alléguer des motifs légitimes, elle peut lui intenter un procès et réclamer les droits du mariage. le Tribunal ecclésiastique le force à la reprendre, à vivre avec elle, et à lui restituer tous ses droits. Les législateurs ont étendu beaucoup plus loin les priviléges des femmes mariées, et on pourroit ajouter qu'ils leur en accordent de presqu'incompatibles avec les règles de la société civile et de la sûreté publique. Lorsqu'une femme étant accompagnée de son mari commet le crime de félonie, la loi suppose toujours qu'elle a agi par l'impulsion de son mari et la déclare en conséquence exempte du châtiment ordonné pour ce crime. Si une femme emporte les meubles de son mari et les vend à son insu, ni la femme qui les a volés, ni le receleur qui les a achetés ne sont jugés coupables de félonie; une femme peut

impunément cacher son mari coupable de felonie ou d'un autre crime, on ne considère cette action que comme l'action d'une personne qui cherche à assurer sa conservation personnelle et les loix ne peuvent ni punir ni blamer un sentiment si naturel. Lorsqu'une femme recèle des effets volés sans en faire part à son mari la loi ne laisse pas de lui imputer ce crime à moins qu'il n'aille immédiatement faire sa déclaration à un magistrat ou qu'il n'ait quitté sa maison au moment où les effets y sont entrés. malgré cette indulgence de la loi pour les femmes mariées dans les circonstances que je viens de détailler, elles ne sont point exemptes du châtiment ordinaire lorsqu'elles commettent des vols ou des meurtres accompagnées de leurs maris ou à leur instigation.

Comme on suppose que les femmes doivent toujours gouverner la maison de leur mari, comme elles ont ordinairement des domestiques et qu'elles sont trop faibles pour les contraindre à faire leur devoir ou pour se défendre de leur violence, s'ils

avoient la fantaisie de les insulter ; la loi condamne à une année de prison ou à une punition corporelle proportionnée à l'offense , les domestiques et les ouvriers qui attaquent ou maltraitent leur maîtresse. la loi prend un soin particulier des femmes enceintes et punit tout attentat contre elle avec la plus grande sévérité parce qu'on ne sauroit mettre en danger la vie de la mère sans exposer aussi celle de l'enfant. Lorsqu'une femme ou fille convaincue d'un crime capital , déclare quelle est enceinte, on diffère d'exécuter la sentence ; et si sa déclaration se trouve véritable, on attend qu'elle ait fait ses couches , parce qu'il seroit odieux de détruire un innocent pour punir une coupable.

Quoique selon les loix d'Angleterre , un mari soit censé le propriétaire des nippes et des bijoux de sa femme , il ne peut toutefois disposer par testament de ceux qu'elles a coutume de porter , quoiqu'on ait décidé qu'il est le maître de s'en emparer ou de les vendre durant sa vie. Tous les procès qu'une femme peut avoir en so-

mariant, tombent à la charge de celui qui l'épouse. Il est aussi tenu de payer les dettes qu'elle a contractées avant son mariage ; mais si son épouse meurt avant qu'il les ait acquittées, le contrat qui unissoit leurs biens et leurs personnes étant rompu , les dettes qui ont précédé leur union ne sont plus à sa charge. Si une femme acheté une terre et que son mari garde le silence jusqu'au moment où elle en prend possession , il est censé avoir donné un consentement tacite à ce marché et la loi le déclare bon et valable. Une femme qui fait métier du commerce , peut vendre en plein marché , les meubles de son mari sans qu'il ait le droit de les réclamer.

Une femme ne peut jamais descendre du rang qu'elle tient de sa naissance , elle le conserve quoiqu'ayant épousé le plus vil des plébéiens ; mais une femme née des parens les plus obscurs , peut-être élevée par le mariage au rang le plus illustre après celui du souverain. Une femme ne peut pas en se mariant , transmettre à

son mari le droit de domicile dont elle jouit dans une paroisse ; mais lorsqu'un homme a acquis le privilége , sa femme le partage avec lui des l'instant de leur mariage. Quoique deux époux considérés par la loi , comme une seule personne soient rarement admis , à témoigner à charge ou à décharge l'un contre l'autre , on s'est écarté quelque fois de cette règle générale même dans des cas qui ne dépendoient pas strictement de la justice criminelle on a reçu de quelques femmes des dépositions , qui tendoient à démontrer la fourberie dont leurs maris avoient été les dupes.

Indépendamment des avantages que je viens de citer , et que les loix d'Angleterre accordent à toutes les femmes mariées , elles peuvent s'en procurer d'autres en les insérant dans leur contrat de mariage. Il n'est pas rare de voir aujourd'hui le pacte conjugal , rédigé de maniere à laisser l'épouse maîtresse absolue de gérer sa fortune particulière et d'en disposer comme si elle n'étoit point mariée. Par cet étrange

Marché le mari n'a des droits que sur la personne de sa femme. Si les clauses étoient réciproques, un pareil arrangement seroit moins inique et plus supportable ; mais une injustice révoltante, charge le mari de toutes les dettes qu'il plait à son épouse de contracter quoiqu'elle soit personnellement riche et fort en état de les payer. Son mari quoique moins riche qu'elle, est tenu de lui fournir les choses de nécessité et s'il meurt le premier, elle a droit à la ouissance d'un tiers de son patrimoine et à tout ce que les veuves peuvent prétendre sur le mobilier ; tandis que si elle meurt avant son mari il ne peut pas réclamer une obole de ce qui lui appartient , à moins qu'elle ne lui ait fait un legs dans son testament. Des priviléges de cette espèce sont incontestablement très onéreux pour les maris : et d'ailleurs ces marchés renversent absolument l'ordre naturel ou général , ils détruisent l'autorité que les loix accordent au mari sur sa femme et l'obéissance que les préceptes de l'évangile prescrivent aux femmes vis à vis de leurs maris.

Tels sont les droits et les priviléges dont la cérémonie du mariage met en possession les femmes de l'Angleterre. Nous allons parcourir ceux dont elles héritent à la mort de leurs maris. Lorsqu'une femme abandonne en se mariant la disposition de toute sa fortune à la discrétion de l'homme qu'elle épouse , ou lorsque ne lui en ayant point apporté elle a travaillé de concert avec lui durant de longues années pour en acquérir , si elle survit à son mari , il est très-équitable qu'elle ne soit pas totalement déponillée : et les législateurs auroient commis une faute impardonnable s'ils avoient laissé cet article à la disposition d'individus injustes , avides ou négligens. On a vu jadis des femmes dont les maris étoient morts très opulens , réduites dans leur veuvage à l'extrême indigence ; et pour éviter ce honteux abus , les loix d'Angleterre ont sagement ordonné que les veuves auroient toujours droit a une dot raisonnable qu'on pren troit sur les biens du mari qu'elles avoient perdu , quoique les parties n'eussent

sent point fait de contrat de mariage où qu'elles n'y eussent pas stipulé le sort de l'épouse en cas qu'elle survécut à son mari.

Différens auteurs prétendent que l'usage de doter les femmes a été introduit en Angleterre, par les princes Danois, et en Danemarc par Swein, le Père du grand Canut, qui fit présent aux femmes de ce privilége par reconnaissance de la générosité avec laquelle les Danois se sacrifièrent leurs bijoux pour racheter ce prince lorsqu'il étoit prisonnier chez les Vandales. Les Anglo-Saxons ne donnoient point des terres pour dot, car les loix du roi Edouard déclarent qu'on prendra sur le mobilier des maris défunts de quoi faire un sort à leurs veuves. Mais dans la suite on accorda aux veuves une moitié des terres de leur mari *tandis qu'elles vivroient chastement dans le célibat*. Il paroît qu'anciennement on ne donnoit en Angleterre, une dot aux veuves que sous ces conditions. On supposoit sans doute que la crainte de tomber dans l'indigence maintiendroit

puissamment la chasteté et que quand une veuve épousoit un second mari , les biens du premier ne devoient plus être chargés de sa subsistance , telles sont les restrictions dont la dot des veuves resta grévée durant plusieurs siècles après son institution: mais dans la suite on n'y asservit que les veuves qui avoient des enfans et ces clauses furent peu à peu oubliées; de façon qu'aujourd'hui, une veuve peut réclamer son douaire , quelque soit sa conduite et quand même elle auroit contractée un second mariage. Mais pour jouir de ce privilége il faut qu'une femme ait vécu avec son mari jusqu'au jour de son décès. Un divorce anéantit par conséquent toute prétention à un douaire, parce qu'ils disent le mariage ; mais ce privilége subsiste malgré la séparation de corps et de biens même pour cause d'adultère. Une femme qui quitte la maison de son mari pour vivre avec un autre, n'a point de douaire à espérer à moins que son mari ne lui pardonne et la reprenne. Comme les loix d'Angleterre , ne permettent point à des étrangers

Il y acquérir des propriétés territoriales, une étrangère ne peut point recevoir sa dot en terres. L'épouse d'un criminel de haute trahison est privée de sa dot et les loix n'en accordent point à l'épouse d'un homme dont la raison est aliénée, parcequ'étant déclaré inhabile à prendre un engagement, il ne peut pas légalement contracter celui du mariage ; la loi déclare nuls tous les droits de la femme qui l'épouse. Avant que les contrats de mariage fussent d'un usage général, la dot fixée par la loi ou consentie par le mari au jour de la célébration était l'unique garant que l'épouse auroit pour lui assurer une subsistance en cas qu'elle surviendroit à son mari. Relativement à l'article de la dot (1), il y a dans certains pays des coutumes particulières qui tiennent

(1) L'auteur anglois se sert du mot *Dower* qui signifie aussi douaire, mais on veria dans la page suivante la distinction de la dot au douaire, tel qu'il est en usage aujourd'hui et que l'auteur anglois désigne par le mot *Jointure*.

Ueu de réglement et prévalent sur la loi. Dans quelques endroits la coutume accorde à la veuve toutes les possessions territoriales de son mari, dans d'autres elle n'en a qu'une moitié, et d'autres ne lui endonnent qu'un quart. C'étoit ordinairement à la porte de l'église que les anciens donnaient publiquement leurs épouses de la totalité ou d'une portion de leurs terres. Il paroît que lorsque le mari donna sa femme de la totalité, il faisoit usage de la formule suivante. « De toutes « mes terres et tenemens je vous doue. » Lorsqu'il ne lui en donnoit qu'une portion il donnoit une description assez exacte de la situation et de l'étendue pour qu'on put aisément la reconnoître ; mais lorsqu'il ne lui accordoit qu'une propriété ou possession personnelle il disoit « de tous mes « biens je vous doue. » En conservant cette formule dans le rituel matrimonial on démontre que les hommes tiennent encore aux formes après avoir détruit les causes de leur institution.

La dot des veuves n'étoit autrefois sujette

à aucune sorte d'imposition. Le roi ne pouvoit pas même la saisir pour une dette de la couronne ; mais on s'aperçut bientôt que ce privilége enlevait une portion considérable des revenus publics et il fut supprimé. On ne peut pas toutefois saisir aujourd'hui la dot d'une veuve pour les dettes de son mari, il seroit en effet très injuste qu'une veuve ne reçut pas un équivalent de sa fortune, ou une récompense de ses soins et de ses peines. Cette dette est sans contredit aussi légitime que celle qui appartient aux créanciers. Indépendamment de la jouissance viagère d'un tiers des biens du mari que que la loi accorde ordinairement, lorsque la coutume particulière du lieu n'en décide pas autrement, et que le mari a prêté de l'argent au nom de sa femme et au sien, cet argent appartient à la veuve après la mort de son mari. Une veuve ne peut pas recevoir pour sa dot des terres de mouvance, à moins que ce ne soit en raison d'une coutume locale, elle ne peut pas non plus posséder à ce titre un châ-

teau ni une place forte, parcequ'elle est censée incapable de la défendre ou de la faire servir à l'usage auquel on l'a destinée.

Comme la dot fixée par la loi ou par la coutume du lieu paroisoit relative ment aux personnes tantôt trop et tantôt trop peu considérable, les parties contractantes ont jugé à propos de stipuler un douaire qui consiste dans une certaine quantité de terre ou d'argent. Au moyen du douaire la veuve n'a plus de droit à la dot dont il tient lieu. Le douaire légalement établie est encore plus inviolable que la dot, les créanciers de son mari ne peuvent pas le saisir. Le crime des haute trahison entraîne la confiscation de la dot; mais non pas du douaire. Le douaire doit être constitué sur la tête de la veuve et pour sa vie; s'il étoit constitué sur la tête d'une autre personne, la veuve pourroit le refuser et réclamer la dot fixée par la loi; lorsqu'un douaire a été constitué avant le mariage, la veuve ne peut pas le refuser et demander la dot légale parce qu'elle est censée l'avoir accepté lorsqu'elle étoit libre et indépendante. Mais si le

douaire a été constitué depuis le mariage elle est autorisée à le refuser et à réclamer la dot par ce qu'on suppose que son mari a abusé de son autorité pour la forcer de s'en contenter. Si les biens qui constituent le douaire ne rendent pas le revenu que le mari a fixé, la veuve est autorisée à se procurer, le surplus même endétériorant les fonds ou propriétés, quoique l'acte de constitution le lui défend. Il est juste qu'une veuve jouisse pleinement du sort que son mari a voulu lui faire. La loi ordonne que la veuve soit mise en possession de son douaire immédiatement après la mort de son mari; si l'on tarde à lui en donner la jouissance elle peut réclamer la dot fixée par la loi.

Du temps de Guillaume le conquérant, une veuve qui se remarioit avant l'aumône expirée, perdoit sa dot ou son douaire; mais la coutume est tombée depuis long-temps en désuétude. La loi n'ordonne pas rien à cet égard, mais la veuve qui n'a pas dans cette occasion de défrirer à la décence se couvre dans l'opinion publique

blique d'une espèce d'infamie.

Nous venons d'examiner les avantages et les priviléges dont les loix ou les coutumes font jouir les femmes de l'Angleterre mais ils sont compensés par quelques inconveniens nécessaires pour donner aux deux sexes une sorte-d'égalité et je vais les présenter à mon lecteur.

En Angleterre une femme peut monter sur le trône et gouverner l'empire, mais les loix et la coutume les excluent de tout autre gouvernement excepté celui de leur ménage; comme si entre l'administration d'un royaume et la surintendance d'une cuisine il n'y avoit point d'emplois publics auxquels l'intelligence d'une femme put suffire. Nous ne les admettons, ni à desservir nos autels, ni à délibérer dans les conseils de la nation, ni à combattre dans nos armées; nous ne leur permettons ni d'occuper une place dans notre sénat, ni d'exercer les professions savantes. A peine souffrons-nous qu'elles se mêlent de notre commerce ou qu'elles prennent part à nos occupations. Filles

ou femmes ; elles sont en tutelle depuis leur naissance jusqu'à la fin de leur vie et celles que la mort a débarrassées de leur mari sont les seules qui puissent prétendre à la liberté parmi nous. Exclues de toutes les carrières où l'on peut acquérir de la considération, elles y suppléent par le doux ascendant de leur charmes , et lorsqu'elles joignent à la beauté une partie des vertus de leur sexe , ces avantages suppléent très ablement à ceux dont elles sont privées par les loix et la coutume.

Comme la possession de vastes propriétés est un des plus grands avantages politiques , comme elle procure ordinairement de la considération et de l'autorité , on peut considerer cet article relativement aux femmes de l'Angleterre comme un des plus grands inconvénients de leur situation ; elles ne succèdent jamais aux propriétés territoriales qu'au défaut d'héritiers mâles ; leurs peres ou leurs parens , soit qu'ils les dotent durant leur vie ou par testament , ne leur accordent ordinairement qu'une portion peu considérable d'effets ou d'ar-

gent en comparaison de ce qu'ils réservent à leurs heritiers du sexe masoulin. Mais si leur pere meurt intestat et sans les avoir dotées durant sa vie , elle partagent tout le mobilier avec leurs freres par portions égales. Lorsqu'au defaut d'héritiers mâles , les filles héritent d'un douaire ; la coutume d'Angleterre n'accorde point d'avantages à l'ainée. Le comté de westmoreland et quelques autres font cependant exception à cette règle générale ; la sœur ainée y hérite par préférence de toutes les propriétés territoriales.

Chez quelques nations de l'antiquité ou les femmes avoient atteint à un très haut degré de considération , les freres et les sœurs héritoient de leurs parens par portions égales. Mais chez les Grecs et chez les Romains dont toute l'Europe a originairement adopté les loix et les coutumes , les mâles avoient la préférence. En France et dans tous les autres pays qui reçurent le système féodal , les femmes furent exclues de toutes prétentions aux terres féodales par ce que le Baron don-

elles relevoient ne vouloit reconnoître ou souffrir que des vassaux militaires qui pussent prendre les armes lorsque les circonstances l'exigeoient. Cette règle s'établit en angleterre et s'y maintint durant plusieurs siècles après, la mort de Guillaume le conquérant qui y avoit introduit le système féodal. Mais lorsque dans la suite on eût converti le service militaire des vassaux en une redevance pécuniaire, au défaut d'héritiers mâles on admit les femmes à succéder aux propriétés territoriales. j'ai déjà observé que les rois d'Angleterre avoient anciennement le droit de lever une taxe sur leurs sujets lorsque ces princes marioient leur fille ainée. Les grands barons exercoient le même privilége sur leurs vassaux et en exigoient dans cette occasion à peu près la vingtième partie de leur revenu. Mais ces barons ne bornoient pas là leur tyrannie. Si un vassal avoit l'imprudence de marier sa fille sans le consentement de son seigneur, il courroit le risque d'être poursuivi en justice et ruiné, peut-être, pour avoir fraudé les droits du baron

qui avoit le droit de choisir un mari à toutes ses vassales et d'exiger une somme d'argent de ce mari en lui donnant une femme. On prétend que les seigneurs réclamoient un privilége plus extraordinaire, et qu'ils s'arrogeoient le droit de coucher la première nuit avec les mariées. Quoiqu'une prétention de cette espèce paroisse peu probable, on n'en sera point surpris si l'on considere l'odieux abus que les barons fesoient alors de leur puissante et redoutable autorité.

Mais les législateurs ne se sont pas bornés à empêcher les femmes d'acquérir des propriétés considérables, les loix du mariage dépouillent leur sexe du peu qui leur est accordé. Tout ce qu'une femme apporte en mariage devient après la célébration la propriété de son mari qui peut en disposer aussi légalement qu'elle auroit pu le faire avant d'être mariée. Lorsqu'une femme possede un domaine ou des terres, l'autorité de son mari n'a pas la même étendue sur cette propriété. Elle se borne à la jouissance des revenus durant la vie de son

épouse : mais si elle met au monde un enfant vivant , quant même cet enfant ne vivroit qué peu de jours , le père acquiert le droit de jouir durant toute sa vie , des propriétés territoriales de son épouse. Lorsqu'il n'est point né d'enfans durant le mariage , les terres appartenantes à la femme ; retournent après sa mort à sa famille : mais son mari hérite de tout le mobilier et peut en disposer à sa fantaisie.

Les femmes mariées sont toujours considérées comme mineures , elles ne peuvent aliéner ni leurs fonds ni leur mobilier sans le consentement de leur mari. Tous les marchés qu'elles font , tous les engagemens qu'elles prennent , sont nuls aux yeux de la loi , si leur mari ne les ratifie pas par son approbation. cette restriction à l'autorité des femmes durant leur vie , s'étend aussi jusqu'après leur mort. Le code des testamens , défend formellement aux femmes mariées de léguer sans le consentement de leur mari , non pas seulement des terres , mais même des bijoux ou des meubles , parce qu'ils appartiennent en toute pro-

priété à son mari , soit qu'elle les ait apportées en mariage , ou qu'elle les ait acquis depuis par ses peines et son industrie.

Les loix de l'Angleterre ne refusent pas seulement Aux femmes mariées la liberté de faire un testament , mais elles annulent tous les testamens qu'une femme auroit pu faire avant son mariage ; et en supposant que le mari d'une femme qui a fait un testament étant fille , vint à mourir avant elle , ce testament n'en seroit pas moins déclaré nul depuis l'instant où elle a contracté son mariage. Lorsqu'un mari et son épouse possèdent l'un et l'autre des terres et des maisons qu'ils laissent au dernier vivant , l'épouse est frustrée de la donation , si son mari attente à sa propre vie , en dédommagement de la perte d'un sujet , le domaine de la couronne se dépare de la propriété du suicide. Lorsqu'un mari et son épouse conviennent de vivre séparément , le mari à dans tous les tems la liberté de la rappeller et de se réconcilier avec elle. Si elle sy refuse , son mari n'est plus tenu de lui fournir les moyens de vivre hors de sa maison. Lorsqu'une

femme séparée de son mari hérite d'un legs et qu'on à l'imprudence de le lui délivrer, le mari peut poursuivre en justice et se faire payer une seconde fois la somme avec les intérêts ; si une femme donne des preuves d'aliénation d'esprit, son mari en qualité de tuteur est autorisé à la renfermer chez lui ou dans une maison de force. Mais dans le cas où la raison lui seroit revenue et où son mari refuseroit de lui rendre la liberté, elle obtiendroit malgré lui cette justice en présentant requête à la cour déquité. Les limites de l'autorité d'un mari sur son épouse n'ont pas été fixées bien exactement par les loix de l'Angleterre. Il est certain qu'elle ne pas le droit de faire un voyage ou de quitter sa maison sans le consentement de son mari, mais on ne sait pas encore s'il doit se borner aux moyens de persuasion, ou jusqu'à quel point il peut user de ceux de la contrainte.

L'autorité des femmes est si restreinte qu'elles ne peuvent pas sans être munies du consentement et de l'approbation de leur mari, poursuivre en justice la personne qui

les a l'ezées dans leur personne ou dans leur propriété. C'est toujours au nom du mari que l'action doit être intentée , à moins qu'il n'ait abandonné l'Angleterre ou qu'il n'en ait été banni. On le considère alors comme mort civillement et sa femme reprend en conséquence son indépendance et son autorité personnelle. Lorsqu'une femme et son mari ont été condamnés par coutumace , l'apparition de la femme ne suffit pas pour lever cette contumace parcequ'elle ne représente qu'une partie de l'objet contre le quel on l'a décrété. Lorsqu'un homme en faillite est soupçonné de banqueroute frauduleuse , les commissaires chargés d'examiner cette affaire sont autorisés à mander son épouse et à la renfermer dans une prison , si elle refuse de répondre à leur question , ou répond d'une manière insidieuse. Lorsqu'une veuve vend les terres dont elle n'a que l'usufruit , celui qui doit légalement en hériter peut forcer l'acheteur de les lui rendre et les garder sans que la veuve ait même le droit d'exiger de lui une pension en échange. C'est au père seu-

lement que la loi d'Angleterre accorde une autorité réelle sur ses enfans, elle ne leur prescrit vis à vis de leur mère qu'une conduite décente et respectueuse.

Indépendamment des entraves et des restrictions dont les loix d'Angleterre ont grévé la liberté du beau sexe, l'intérêt de la société exigeoit encore que les femmes criminelles fussent punies. Les châtimens sont à peu près les mêmes pour les deux sexes, et n'admettent qu'un très petit nombre d'exceptions. Pour le crime de haute trahison, par exemple, un homme est condamné à être attaché à la potence, d'où on le descend sans lui laisser le tems d'expirer; le bourreau lui arrache les entrailles et coupe son corps en quatre quartiers. Mais si c'est une femme, on la conduit au lieu de l'exécution, et on la brûle vive. De tous les supplices, celui d'être brûlé vif, est sans contredit, le plus douloureux et le plus horrible. Un clergé fanatique et de féroces inquisiteurs sont presque les seuls en Europe, qui n'aient pas rongi d'en faire un usage familier. Mais les loix d'Angleterre

ont jugé probablement, que le crime de haute trahison et le meurtre d'un mari (1) ne sont pas moins odieux qu'une hérésie; et elles condamnent aux flammes, les femmes qui commettent l'un ou l'autre de ces forfaits. Les Ecossais n'admettent point de distinction entre la femme qui assassine son mari et celle qui commet un autre crime capital, elles terminent également leur vie à une potence. Les loix d'Angleterre ont adopté pour maxime, qu'en exécutant les femmes, on doit toujours conserver la décence. Il seroit à souhaiter qu'on eut aussi quelques égards pour cette maxime dans les corrections qu'on leur inflige, mais on s'en éloigne infiniment dans toute l'Angleterre lorsqu'on traîne à demi nue à la queue d'une charrette les femmes qui sont condamnées à être fouettées publiquement.

(1) Pourquoi la loi s'est elle occupé plus particulièrement du meurtre d'un mari, que de celui d'un père, d'une mère ou en général du parricide. C'est probablement parce que ce premier crime devenoit assez commun en Angleterre, pour fixer l'attention du gouvernement.

Sous le protectorat de Cromwel, l'adultére volontaire étoit puni de mort. On condamnoit aussi comme coupables de felonie ceux qui tenoient un lieu de débauche où qui vivoient habituellement avec des prostituées. On ne leur accordoit pas même après la condamnation le privilége de Clergie. De nos jours, les tribunaux ecclésiastiques font expier le crime d'adultére par quelques pénitences, et les tribunaux civils punissent la coupable par le divorce et la perte de son douaire. Les Ecossois ont infligé très longtemps la peine de mort aux adultères, et Marie d'Ecosse, que l'histoire ne représente pas comme un exemple de fidélité conjugale, publia elle même des édits très rigoureux contre les femmes convaircées d'adultére. Mais l'Ecosse et l'Angleterre se sont promptement relâchées de cette sévérité, et les loix sont a cet égard, les mêmes aujourd'hui, dans ces deux royaumes. Quant à toutes les autres fautes, que les femmes peuvent commettre contre la chasteté ou contre la licéence, elles n'ont à redouter que les recauds de

leur conscience , la perte de leur réputation , le mépris des personnes vertueuses et les tourmens de l'autre monde.

Fin du Quatrième et dernier Volume.









